This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

23 A 42

Indian Institute, Oxford.

THE MALAN LIBRARY

PRESENTED

BY THE REV. S. C. MALAN, D.D.,

Vicar of Broadwindsor,

January, 1885.

MÉLANGES ALTAÏQUES

MÉLANGES

ALTAÏQUES

PAR

CH. E. DE UJFALVŸ DE MEZÖ-KÖVESD,

vice-président de la Société philologique,
membre de la Société asiatique, de la Société française de numismatique
et d'archéologie, et de la Société de géographie,
chargé d'un cours de géographie et d'histoire de l'Asie centrale
à l'école des Langues orientales vivantes, professeur agrégé au lycée Henri IV.

PARIS

MAISONNEUVE ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

15, QUAI VOLTAIRE, 15.

1874

A

M. GEORGES EDON

membre titulaire de la Société française de numismatique et d'archéologie,
professeur agrégé au lycée Henri IV,

HOMMAGE AFFECTUEUX

DE

L'AUTEUR.

AVANT-PROPOS.

Mindenkinek meg van sajat̓kedvenc̨ esz̨méje.
Chacun a son idée de prédilection.

(*Proverbe magyar.*)

Autorisé par Son Excellence Monsieur le Ministre de l'instruction publique à faire un cours sur l'histoire et la géographie de l'Asie centrale à l'école des Langues orientales, nous avons dans le premier semestre esquissé à cette école le tableau géographique et ethnographique de cette importante partie du monde. Dans le courant de ces leçons nous avons eu l'occasion de parler de l'origine et de la migration des peuples de la haute Asie, et sur ces questions qui jusqu'à présent ont été peu traitées en France, nous sommes arrivé à des conclusions nouvelles, que nous nous permettons de soumettre au public savant dans le présent travail. Nous avons ajouté à ces études géographiques et ethnographiques quelques chapitres d'archéologie et dephilologie, qui ont aussi rapport aux peuples de la haute-Asie et que nous avons eu l'occasion de lire devant la Société de

numismatique et d'archéologie, et devant la Société philologique.

Les discussions qui se sont élevées au sein des différentes sociétés savantes au sujet de l'existence ou de la non-existence des Touraniens en Babylonie, discussions intéressantes auxquelles nous n'avons jamais manqué d'assister, ne nous ont pas éclairé suffisamment. Aussi laissons-nous cette question de côté jusqu'au jour où des preuves concluantes auront dissipé tous les doutes. Encore une fois, nous sommes loin de vouloir trancher la question, nous espérons même que les grands assyriologues français et anglais réussiront sous peu à établir l'existence d'une langue, d'une civilisation et d'une nation touraniennes dans la Babylonie; mais pour le moment nous faisons abstraction de nos préférences et nous attendons que cette jeune science se soit plus développée et plus affermie. Les questions qui se rapportent au nord et au centre de l'Asie sont tellement à l'ordre du jour que nous avons cru y trouver assez de matériaux pour les réunir dans un volume; nous croyons ces matériaux dignes de l'attention d'un public savant, et nous recommandons ce volume à l'indulgence de nos confrères.

Nous avons, à l'imitation de Castrén, laissé le nom de Touranien *pour lui substituer celui d'*Altaïque. *C'est là peut-être une grande hardiesse, car nous nous mettons ainsi en contradiction formelle avec M. Max Müller. Mais nous*

pensons que l'autorité de Castrén en vaut bien une autre, et nous renvoyons nos contradicteurs au chapitre où nous avons traité cette importante question. On pourra ne pas admettre nos conclusions, mais on conviendra qu'une opinion qui a pour défenseurs Castrén, Schott, etc., et qui s'appuie sur les importantes découvertes de MM. de Sachau, Shaw, Hayward et Josèphe Halévy est une opinion des plus respectables. Tous les hommes compétents en fait de TOURANISME *jugeront en dernier ressort.*

Le présent travail est offert à un ami auquel nous avons voulu rendre hommage et témoigner notre reconnaissance pour tous les conseils qu'il a bien voulu donner, lui Français et homme de goût, à un étranger peu exercé encore à parler et surtout à écrire cette belle langue française, si nette, si claire, si précise, dont il est si difficile de mettre en œuvre les précieuses ressources et de connaître tous les secrets.

L'AUTEUR.

Paris, le 12 avril 1874.

I

SUR LE BERCEAU DU PEUPLE MAGYAR.

CHAPITRE I.

SUR LE BERCEAU DU PEUPLE MAGYAR (1).

Après les recherches infructueuses de savants comme Jerney, Csoma de Körös et Vámbéry, il semble téméraire de vouloir aborder un problème qui a paru insoluble à tant d'esprits éminents. Il est certain que tout ce que nous pourrons avancer à l'appui de notre opinion est plus ou moins hypothétique, mais nous espérons qu'on voudra bien qualifier de vraisemblable le résultat auquel nous sommes arrivé : l'ethnographie et la philologie sont les deux bases de notre raisonnement.

Notre savant compatriote Csoma de Körös espérait trouver le berceau de notre race sur le point le plus élevé du grand plateau asiatique, dans l'antique pays du Thibet. Après avoir affronté mille dangers, après avoir surmonté mille obstacles, il fit un séjour de onze années dans un couvent de ce pays (Zimskar). De ce magnifique voyage il rapporta une connaissance réelle de cette terre mystérieuse et un ensemble de ren-

(1) Monsieur Édouard Sayous compte publier, l'hiver prochain, un premier volume in-8 sur les Arpáds; cet infatigable chercheur a accumulé depuis des années d'innombrables matériaux.

seignements vraiment remarquables, mais pas la moindre indication sur la première patrie du peuple magyar.

Un autre chercheur infatigable, Jerney, se flatta d'avoir découvert en Perse les traces de cette nation; et, se fondant sur le grand nombre de mots perses que contient l'idiome magyar, il crut voir dans notre peuple les descendants des vaillants Parthes, qui ont eu en effet des rapports soutenus et fréquents avec l'empire limitrophe des Perses. L'étude qu'il a publiée à ce sujet est remplie de faits extrêmement curieux; mais son raisonnement, quelque ingénieux qu'il soit, pèche par la base même (1).

Quant au célèbre voyageur M. Vámbéry, il pénétra dans le Turkestan qu'on avait à tort appelé jusqu'à ce jour le Touran, et chercha dans ce pays, presque inconnu, les traces du peuple hongrois. Nul homme ne fut plus apte à cette tâche que M. Vambéry. Ce savant joint à une vaste et profonde érudition un courage vraiment admirable, une ténacité que rien ne peut rebuter, et de plus un esprit éminemment observateur. Ses nombreuses publications portent l'empreinte de ces précieuses qualités; mais il ne fut pas plus heureux que ses devanciers (2). Le Koudatkou-Bilik, mo-

(1) *Jerney János keleti utazása a Magyarok öshelyeinek kinyomozása végett.* 1844 *és* 1845. Pesten, 1851.

(2) *Uigurishe Sprachmonumente und das Kundatku Bilik, von* Herman Vambéry. Leipzig, Brockaus; Insbruck, Wagner. 1870.

nument ouïgour qu'il vient de faire connaître au public savant, ajoutera certainement à sa renommée si justement acquise.

Quant à nous, nous pensons que les Magyars ont eu la même patrie que les Vogoules et les Ostiaks, leurs frères, c'est-à-dire l'ancienne Yougrie, au delà de l'Oural, entre cette chaîne de montagne et l'Irtiche.

Les savants les plus compétents en cette matière, entre autres Castrén, ont constaté la proche parenté qui existait entre les langues vogoules et ostiaks et le magyar. Nous-même nous avons consacré des études sérieuses à ce sujet, et nous avons trouvé que l'ostiak et le vogoul pouvaient être considérés comme un anneau de transition entre l'idiome magyar et l'antique langue finnoise-suomienne. Nous avons inséré dans le courant de cette publication le résultat de nos recherches, et nous considérons la parenté intime de ces langues comme bien établie. C'est là le côté philologique de la question, et ce n'en est pas le moins important.

Par l'ethnographie, la preuve est plus difficile à établir, mais elle ne nous paraît pas moins irrécusable. Suivons la marche du peuple magyar depuis la Pannonie jusqu'à l'Oural, où il a sans doute séjourné à une certaine époque. Les Hongrois blancs de Nestor, les Döntö-Magyars occupèrent les versants boisés de cette chaîne de montagne, le pays *Baskardia*, et furent alors les

proches voisins des Vogoules et des Ostiaks. Ont-ils, avant de se fixer en Europe dans les environs des monts Ourals, cohabité avec ces deux peuples? Tout porte à le croire, d'autant plus que ces peuples s'étendent jusqu'en Europe et occupent en partie les versants orientaux des monts Ourals. Une autre preuve que le peuple magyar a habité autrefois la Yougrie est la suivante: tous les savants ont été frappés du grand nombre de mots perses que renferme la langue magyare; les uns ont vu dans ce fait une conséquence de la domination turque, qui s'est fait longtemps sentir en Hongrie; les autres ont cru que les Magyars ont habité à une certaine époque sinon la Perse, du moins le pays des Parthes. La dernière de ces opinions est des plus chimériques, et la première n'est guère plus soutenable, si nous considérons qu'au nombre de ces mots magyars empruntés au persan il y en a de première nécessité, tels que des noms de métaux, des noms de nombre, etc. (1).

(1) Voici quelques mots empruntés à des langues iraniennes :

csal, *zend* cad.
tolvai (távai), *z*. tavi.
háboru, *z*. hamarana.
farkas, *z*. vehrkas.
magos, *z*. magus.
bocsás, *z*. bakhsh.
szer (etni), *turc* sev (mek) *z*. zush, zevish, *arm. sirel*.
oroszlány, *turc* arslan, *z*. arshan, *fort, héros*.
nem (es), *z*. nmâna, *maison, famille*.
a tüz, *z*. âtars, *pehlvi* atesh.
harcz, *z*. harec, *lancer avec une fronde*.
kis, kicsiny, *z*. kaçu, pehl. kes.
kokos, *p*. karkâs.
ökör, *turc* ökutz, *z*. ukhshan.
tehén, *z*. daênu, *femelle d'animaux*.
ostor, *z*. astra.
kén, *p*. kîn, *peine, punition*.
hus, *p*. gusht.
kard, *p*. kârd.

Pourtant cette circonstance est facile à expliquer. Après avoir constaté, avec M. Joseph Halévy et le professeur de Sachau, que le pays appelé à tort par quelques géographes le Touran (le Tourkestan) a été habité en premier lieu par une race iranienne, qui s'étendait au nord-est jusqu'en Ferghâna et qui par conséquent était limitrophe des peuples de la Yougrie, nous ne serons pas surpris que les magyars, habitant à cette époque la Yougrie, aient introduit un grand nombre de mots perses dans leur langue et aient même possédé les premiers éléments d'une civilisation naissante. Car un peuple complétement barbare, comme les auteurs byzantins nous décrivent les Magyars, n'aurait jamais pu s'établir en Dacie et en Pannonie d'une manière aussi rationnelle que les Magyars. Quant aux Ostiaks, les mots perses dans leur langue sont presque nuls ou disparaissent sous la forme ostiak; cela prouve seulement que les Magyars se trouvaient enclavés entre les Iraniens de Ferghâne et entre les Ostiaks de la Yongrie, comme le type du peuple vogoul se rapprochant du mongol démontre que ce peuple séparait les Ostiaks des peuplades de la Haute-Asie et qu'il fut altéré par

isten = yezdan.
sátor = caturanga
betyár = patyar.
vár = var.
bátor = bahadour.
köpönyeg = kapinak.
kutya = afghan. koti.
jég = jak.
arany = zeranya, *or.*
ezüst = erezata (eruzd), *argent.*
száz = sad, *cent.*
ezer = hesard, *mille.*

une longue cohabitation avec les races mongoliques. L'opinion ingénieuse de M. Joseph Halévy ne complète pas seulementles recherches du savant professeur de Vienne, mais s'accorde avec les données de Castrén, Klaproth et Lehrberg sur la Yougrie. Ce sont là des preuves qui nous paraissent sérieuses et qui se passent facilement de commentaires. Cette cohabitation avec les Iraniens de Ferghâna expliquerait aussi la beauté du type magyar comparé à celui de ses frères les Ostiaks et les Vogouls. Personne ne pourra contester d'une façon absolue la possibilité d'un mélange. La séparation entre les Magyars et les Ostiaks s'est faite de bonne heure : la langue le prouve; et le peuple magyar, bientôt en commerce assidu avec les Khazares, comme Nestor et les auteurs byzantins l'indiquent, cessa ses relations avec les Vogoules et les Ostiaks depuis le commencement de notre ère. En compagnie des Khazars, ils envahirent l'empire perse à différentes reprises, et, à une certaine époque, une partie de la race magyare, séparée en deux à la suite d'une guerre désastreuse, se retira du côté de la Perse.

Ces Magyars, les fondateurs de la ville de Madjar, eurent des rapports suivis avec leurs frères dans le Lébedia et dans l'Atel-Kousou (1). A ce propos, on nous permettra une observation

(1) *Horvath Mihály, Magyarország Történelme.* Pesten, Heckenast, 1860.

qui de prime abord paraît étrangère à notre sujet. Les auteurs byzantins, très-peu consciencieux chaque fois qu'il s'agit de décrire les peuples barbares qui envahirent l'Europe orientale à cette époque, confondent constamment les Magyars tantôt avec les Turks, tantôt avec les Huns. La description qu'ils nous font de ces peuples porte le cachet de l'exagération. Les Magyars et les Huns sont pour eux absolument les mêmes pour les mœurs et le type. L'armée hongroise qui en 889 envahit la Pannonie, était certainement remplie d'éléments hétérogènes et divers, mélangée de Huns, d'Avares, de Khazars, de Koumans, de Petchénègues, de Sabirs et de Bulgares; et cette grande confusion de races atténue les assertions byzantines (1). Quant au noyau de cette armée, les Döntö-Magyars, c'était, nous en avons l'intime conviction, les Hongrois blancs de Nestor, c'est-à-dire un peuple aux cheveux châtains, une grande et belle race comme les Ousouns des traditions chinoises et les Suomis de nos jours, et non pas des hommes petits, bruns, à pommettes saillantes et aux yeux bridés. Celui qui connaît la noblesse hongroise et les peuples montagnards de la Haute-Hongrie et de la Transylvanie, partagera certainement notre manière de voir. C'est là encore une preuve de la cohabitation des Magyars avec les Iraniens

(1) Constantin Porph. *De administ. imp.*

de Ferghâna. Mais revenons au cœur de la question.

Les Hongrois habitèrent donc à une certaine époque le pays appelé Yougrie, nom dont l'origine est assez facile à retrouver. Les peuples Ostiaks et Vogoules ont habité de tout temps à côté des populations turques faisant partie de la puissante race des Ouïgoures, d'où leur vint le nom d'Yougours ou Ougoures. Beaucoup de savants les ont même constamment confondus, ce qui fait que Csoma de Körös chercha le berceau de notre race dans le Thibet, où une partie des Ouïgoures auraient jadis habité. Aujourd'hui que la grande différence qui existe entre les races ougriennes et les peuples d'origine turco-tartare est bien établie, une pareille méprise n'est plus possible.

Quant au pays appelé Yougrie, deux questions se présentent de prime abord à notre esprit. Ce pays a-t-il existé historiquement parlant, et s'il a existé, où était-il situé? Nous essaierons de répondre à ces deux questions, et cette fois-ci personne ne nous reprochera de nous écarter du terrain historique.

Aucun doute n'est possible sur l'existence de ce pays. Son nom est mentionné dans le titre impérial de la Russie, et dans les annales russes on trouve assez souvent le nom du pays Yougra ou Ougra, qu'on écrit aussi Yougoria. Ce pays était célèbre par les pelleteries qu'il fournissait tant à l'Europe qu'aux contrées les plus éloignées de l'Asie.

Quant à sa position, plusieurs savants en ont parlé, mais aucun d'eux ne l'avait retrouvé exactement. Tatichtchew et Boltin ont cru retrouver cette contrée sur les bords du Youg. Müller et Fischer le placent sur la côte de la mer Glaciale, entre les fleuves Petchora et la partie septentrionale des monts Ourals. Schlœtzer a adopté cette dernière opinion, et Georgi plaçait le pays de Yougra sur les rivages de la mer entre l'Oural et le fleuve Obi.

Toutes ces opinions sont contraires au sens des passages des annales russes, sur la Yougrie.

C'est d'après l'autorité de ces mêmes annales que Lehrberg a démontré que ce pays était situé entre le 56° et le 67° de latitude boréale, à l'orient des monts Ourals, et qu'il s'étendait au delà de l'Obi, jusqu'au Ayan, affluent de la rive droite de ce fleuve et qui s'y jette au-dessus de Sourgout. Il comprenait donc les contrées situées sur les rivières Tawda, Toura et Tchioussowaya et sur l'Irtyche inférieur ; au sud, il était limitrophe avec les peuplades turques, et au nord avec les Samoyèdes. Ses habitants étaient les Vogoules et les Ostiaks de nos jours. Voilà la véritable situation de cette célèbre Yougrie, qui, suivant d'anciennes traditions très-curieuses, et suivant l'opinion de Lehrberg et de Klaproth, était la patrie des Hongrois et peut-être aussi celle des Avares, qui ont fait trembler l'Europe plongée dans la barbarie.

Pour arriver à ces résultats, Lehrberg a remonté

de siècle en siècle, en passant du connu au moins connu, marche qu'on ne peut que trop recommander, dit Klaproth, à tous ceux qui s'occupent de recherches semblables.

Nestor, qui écrivit vers l'an 1100 de notre ère, nous donne la première notion du pays de Yougra qui se trouve dans les annales russes.

En 1187 les habitants de Yougra, Petchora et Savolostchnié tuèrent cent receveurs de la république de Nowgorod, ce qui démontre qu'ils étaient alors tributaires de cette république.

En 1193 les Nowgorodiens envoyèrent une armée pour reconquérir la Yougrie. Arrivés dans ce pays, ils y prirent une ville forte et en assiégèrent une autre pendant cinq semaines; alors les assiégés leur firent dire :

« Nous ramassons de l'argent, des martres zibelines et d'autres choses précieuses; ne détruisez pas vos serviteurs et avec eux le tribut. »

En 1264, 1270, 1306 et 1326 Yougra se trouve citée comme province soumise à la république de Nowgorod.

Une chronique, qui passe pour avoir été écrite à Oustyong, raconte que le grand-duc Iwan Wassiliewitche envoya, en 1483, une armée contre Assyk, prince des Vogoules, et contre Yougra située sur le grand fleuve Obi. Dans cette chronique qui parle également de Sibir, ville détruite et située dans le voisinage de Tobolsk actuel, on parle encore d'une autre expédition que ce même

grand-duc aurait envoyée contre les Yougriens en 1499. Trente-huit villes fortifiées et cinquante-huit princes yougriens tombèrent entre leurs mains pendant cette expédition. En examinant attentivement sur une carte l'itinéraire suivi par ces différents corps d'armée russes pour arriver dans le pays de Yougrie, on ne peut avoir aucun doute sur sa véritable situation géographique, qui est en réalité celle que Lehrberg a trouvée, et que nous avons indiquée plus haut.

Ce pays est donc situé sur les deux rives de l'Obi jusqu'à son embouchure, où il forme un vaste estuaire. Les habitants du pays étaient et sont les mêmes peuples que nous connaissons sous le nom des Vogoules et des Ostiaks de l'Obi, qui se nomment eux-mêmes As-yakh ou peuple de l'Obi. Ces deux nations n'en font réellement qu'une; elles parlent des dialectes d'une même langue, qui appartient aux idiomes ougres ou ougriens. Klaproth a prouvé, dans son Mémoire sur les Ouïgours, combien il était contraire à toute vérité de confondre les Yougriens de la Sibérie avec les Ouïgours de l'intérieur de l'Asie. Klaproth proposa aussi de rendre au pays de Yougra son ancien nom, et de l'appeler la Yougrie ou Ougrie. Ce même savant dit qu'il croit très-utile de conserver les anciennes dénominations des pays et des peuples. Nous n'avons pas besoin d'ajouter que nous partageons entièrement sa manière de voir. Il sera peut-être intéressant de consulter

quelques autres sources historiques sur cette partie de la Sibérie, sources qui nous fourniront des renseignements non moins précieux.

Voilà un passage que nous trouvons dans Aboulghazi-Bahadour-khân, nous en donnons la traduction de Klaproth :

« L'Ouïgours-Mouran est le plus grand fleuve qui se trouve dans la partie méridionale du pays des Kirghiz; beaucoup de rivières s'y joignent et le grossissent. Ensuite il se jette dans la mer amère (adji-tinghiz). Sur les bords de cette mer est située une grande ville et beaucoup de villages. Les habitants changent souvent de demeure; ils possèdent de nombreux troupeaux, et une quantité considérable de chevaux. Un cheval de trois ans chez eux ressemble à nos poulains. Tous sont pommelés, et il n'y a pas de chevaux d'une autre couleur. Le nom de la ville est Alak-Asin; dans son voisinage, il y a des mines d'argent. Chez ce peuple toutes les marmites et les jattes sont d'argent. Les Ouzbeks connaissent un peuple dont les chevaux sont pommelés, et qui a des vases d'or; mais ils ne savent pas comment on nomme le peuple. »

Voilà les observations judicieuses que Klaproth ajoute à ce passage :

« Si l'on veut se donner la peine de comparer cette traduction avec l'histoire généalogique des Tartares, on verra que dans ce dernier ouvrage ce passage est totalement défiguré. Pour l'Ouïgour-

Mouran, il n'est pas difficile d'y reconnaître le Ienisseï, sur les bords duquel étaient les anciennes habitations des Kirghiz; la mer amère dans aucun cas ne peut être l'océan Glacial; mais je crois que, il y a peu de siècles, la steppe de Baraba et toutes les contrées entre Tobolsk, Issetsk, Jelezinskaïa, Tchaouskaïa et Narym, étaient encore plus marécageuses qu'elles ne le sont à présent, et formaient une vaste mer peu profonde, dont les lacs salés Tchobakly, Tchasy, Abychkan, Inder, Karnejonk, Topolnoi et tant d'autres qui se trouvent entre l'Obi et l'Irtyche, sont des restes, de même que le grand marais appelé Tourtam, qui donne naissance aux rivières Ou, Chichtoman, Ouï, Tara, et Wassiougan. L'inspection des lieux convaincra les naturalistes de cette vérité, et servira à éclaircir plusieurs points douteux de l'ancienne géographie de l'Asie septentrionale, conservée par les historiens chinois. »

L'opinion de Klaproth sur l'existence d'une mer dans ces contrées a depuis été confirmée par des géographes compétents. Quant au luxe qui régnait parmi ces populations, luxe qui tirait son origine des mines d'or et d'argent inépuisables que renfermaient les monts Altaï, nous n'avons qu'à consulter le récit du voyage de Zémarque que l'empereur Justinien avait envoyé en 569 auprès du grand-khan des Thoukhiou, Dizaboul, et qui trouva ce prince entouré d'objets précieux

d'or et d'argent. Aboulghazi ne veut parler dans ce passage que des populations turques de la Sibérie méridionale et non pas des Yougriens. Un passage de Ma-tuon-lin (VII^e siècle de notre ère) nous prouve que les Chinois ont eu connaissance de cette partie de la Sibérie; de plus il nous fait voir que Ma-tuon-lin, quoique parlant en apparence du même peuple qu'Aboulghazi, veut désigner les Yougriens; car il décrit leur manière de vivre et leurs mœurs d'une manière frappante. Voilà le passage de cet auteur selon Deguignes père :

« Le pays des chevaux pommelés est près de la mer septentrionale, et éloigné de la capitale de quatorze mille ly. Pour y arriver, on traverse les cinq grandes hordes des Thoukhiou. Il y avait trente mille hommes et trois cent mille chevaux. Dans cette contrée les princes, les poids et la manière de gouverner ne différaient en rien de ceux des Thoukhiou. Les habitants avaient des arcs, des flèches, des sabres et de longues piques. Les voisins s'y regardaient mutuellement avec inquiétude, et se battaient souvent. Pour aller de l'orient à l'occident de ce pays, il fallait un mois de chemin, et du sud au nord cinquante jours. Tous les hivers, il y tombe de la neige; mais les arbres ne perdent pas leurs feuilles, car bientôt la neige les couvre à une ou deux coudées de hauteur, jusqu'à ce que le temps chaud la fasse fondre et découler dans les ravins. On se sert dans ce pays d'hommes

au lieu de chevaux pour y conduire la charrue, et l'on y sème les cinq espèces de grains. Les habitants aiment la pêche et la chasse, et ils prennent des poissons, des cerfs, des castors, des martres zibelines et d'autres animaux. Ils en mangent la chair et se font des habits avec les peaux. Ils ont peu de vases en fer, mais des pots en terre cuite; et ils font des bateaux avec des écorces d'arbres. Ils suivent avec leurs troupeaux les rivières et les prairies. Leurs habitations sont faites avec des arbres posés les uns sur les autres, comme on fait les clôtures des ponts. Le toit est couvert d'écorces de bouleau. La terre, le bois, l'herbe ou la paille leur servent de tapis, et l'endroit où ils dorment est couvert de foin. D'autres n'ont pas de demeure fixe. Leurs chevaux sont pommelés; c'est de là que leur vient le nom chinois (Po-ma). Ils se servent du lait des juments. Ils font engraisser les chevaux qui ont la crinière noire pour les manger. Ils sont souvent en guerre avec les Kie-Kou, auxquels ils ressemblent pour la figure; mais les langues de ces deux peuples sont différentes. Sous la dynastie chinoise des Thang, dans les années young-hoï (de 650 à 655 de J.-C.), ils envoyèrent une ambassade et des présents pour féliciter l'empereur de son avénement au trône; les Thou-Kiou nomment un cheval pommelé *ala*; c'est pourquoi on appelle aussi ce pays le royaume des Ala. »

Ce passage intéressant de Ma-Tuon-Lin nous peint tout à fait les mœurs et les usages des habi-

tants actuels de la Sibérie. Chez les Ostiaks, les Vogouls, les Samoyèdes et autres peuplades, les habitations sont encore faites de la même manière, et l'écorce du bouleau joue le plus grand rôle dans la fabrication de leurs ustensiles, de même que le bois madré du même arbre. « Il paraît, dit Klaproth, que la horde des chevaux pommelés était une tribu ostiake ou samoyède qui, avant la dispersion des peuplades turques par Tchinghiz-khan, habitait dans le sud de la Sibérie, d'où elle ne fut chassée que par ces peuplades, les mêmes qui occupent à présent les contrées de Tobolsk, Tara et Tomsk. »

L'existence du pays de Yougrie étant prouvée, sa situation géographique étant établie, pourquoi les Hongrois n'auraient-ils pas cohabité dans ces contrées avec leurs frères les Ostiaks et les vogoules? La philologie n'est-elle donc pas une alliée assez puissante pour dissiper les doutes à ce sujet? Nous le pensons, et nous renvoyons nos contradicteurs au chapitre qui traite la question philologique. La présence des Döntö-Magyars, Hongrois blancs sur les versants occidentaux des monts Ourals, s'explique donc aisément et n'a pas lieu de nous surprendre. Quelques révolutions intestines du grand empire turc des Hioung-nou les aura chassés de la Yougrie où ils menèrent une vie nomade et pastorale (1), et les aura forcés de se re-

(1) Même dans les noms de nombre indéfini magyars on retrouve la preuve que le peuple hongrois était autrefois un peuple

tirer dans les vallées élevées des monts Ourals. Là dans ce pays si facile à défendre, en *Baskardia* et en *Dôntô Mogeria* d'après les historiens magyars (1), les aïeux de notre peuple eurent le temps de se constituer solidement ; « ils se préparèrent, comme le dit si bien un de nos poëtes, à conquérir leur patrimoine, la Pannonie. » Là ils se trouvèrent bientôt en contact avec les races altaïques qui occupaient à cette époque la plus grande partie de la Russie européenne. Les Bulgares d'abord, les Khazars ensuite, qui n'étaient pas des Turcs orientaux, comme disent les auteurs byzantins, mais qui étaient de race altaïque. Les Hongrois, d'abord vassaux des Bulgares, partagèrent après la grande invasion des Avares le sort de leurs vainqueurs, et devinrent les alliés des Khazars, dans le pays appelé *Lebedia* entre le Don et le Dniéper, au nord de la Méotide. Quand le puissant empire des Khazars fut renversé par les Petchénégues et les Ouzes, les Hongrois se retirèrent devant ces nouveaux agresseurs et conquirent sous les ordres d'Almos le pays appelé *Atel-Kousou* (884) (2), une partie de la Moldavie et de l'Ukraine d'aujourd'hui. Là

pasteur. *Mindnyájan* signifie *tous ensemble* (de *mind* et de *nyáj*, tout le troupeau ; avec des suffixes possessifs, *mindnyáj-unk*, nous tous (*mot-à-mot* tout notre troupeau) ; *mindnyáj-atok*, eux tous (*mot-à-mot* tout notre troupeau), et *mindnyáj-ok*, eux tous (*mot-à-mot* tous leurs troupeaux), etc.

(1) *Thuroczi Chron.* II. *Horvath Mihály, Magyarország Történelme.*

(2) *De rebus gestis Hungarorum.*

ils firent des guerres heureuses à leurs voisins et acquirent une telle réputation que l'empereur byzantin « Léon le Sage » les appela à son aide contre les Bulgares qui inquiétaient son empire. Sous les ordres de leur fameux général Arpád, les Hongrois défirent le prince bulgare Siméon dans une bataille sanglante. La réputation de leur bravoure s'accrut de plus en plus, et une occasion se présenta aux Magyars de faire une campagne dans les pays slaves du nord-ouest. Les Magyars équipèrent une nombreuse armée et envahirent des pays lointains. Les Bulgares n'avaient pas oublié leurs défaites ; heureux de se venger, ils profitèrent de l'occasion pour attaquer le territoire occupé par les Hongrois, incapables de se défendre. Ils s'unirent aux Petchénégues, envahirent Atel-Kousou, dévastèrent le pays et s'emparèrent de la plus grande partie. La petite armée hongroise battue se réfugia au delà des montagnes qui bornent la Transylvanie à l'est, dans la contrée qu'habitent encore leurs descendants, les Sicules (Széklers). A la nouvelle de ces désastres, les armées d'Arpád revinrent rapidement et essayèrent de reconquérir leur pays. Après avoir perdu plusieurs batailles, ils durent abandonner ce projet, et résolurent de se fixer en Dacie et en Pannonie, pays de la fertilité desquels ils avaient entendu parler dans leur dernière campagne. Les Hongrois formaient alors sept tribus indépendantes, qui, après s'être unies par un serment solennel, choisirent pour chef

Arpád, le fils d'Almos. Les sept tribus étaient composées de quarante mille familles, et on comptait deux cent cinquante mille hommes capables de porter les armes. On évaluait toute la population à un million d'individus. Chemin faisant, leur nombre augmenta; car, pénétrant dans les environs de Kiew, ils vainquirent une race congénère, les Koumans ou Polovtses, qui s'allièrent avec eux après avoir prêté un serment de fidélité à Arpád. Ensuite Arpád franchit les Carpathes et se fixa avec son peuple dans la Hongrie d'aujourd'hui (889). Ce prince entreprit alors la conquête et la colonisation de la Hongrie. Ce pays était habité à cette époque par des races différentes des Slaves, des Valaques, des Bulgares, des Allemands et des Italiens, tribus qui avaient toutes leurs princes. Dans l'espace de cinq ans, Arpád réussit à vaincre toutes ces populations et à s'emparer définitivement du pays. Les destinées suivantes des Hongrois sont trop connues : elles appartiennent à l'histoire. Au sujet de leur antiquité nous nous permettrons de signaler une intéressante hypothèse, défendue par Klaproth, Neumann et Castrén. Sur les versants méridionaux des monts Ourals, nous rencontrons un peuple d'origine turco-tartare, appelé Baschkirs. Les anciens voyageurs, tels que Ruysbroëck et Plan-Carpin, appellent ce peuple *Baschart ou Pascatir*, et ils ajoutent expressément que leur langue était la même que celle des Hon-

grois. C'est pour cela que le pays des Baschkirs fut appelé par ces voyageurs la grande Hongrie. Fischer suppose que le nom que les Hongrois se donnent eux-mêmes, *Madshar*, s'est formé de *Baschart* ou *Baschkir*. Il est en effet très-probable, ajoute Castrén, que les Baschkirs sont les descendants des Hongrois, et cette hypothèse est encore confirmée par la circonstance que les autres races congénères des Hongrois, les Ougriens, occupent le même pays. Peut-être les *Meschtscherjäk*, qui habitent également les monts Ourals, sont-ils aussi d'origine hongroise.

Il est certain que les Magyars firent avec les Khazars, vers le milieu du IIe siècle, des guerres sanglantes aux Perses; les Khazars connaissaient le chemin, car, d'après Moïse de Khorène, ils avaient déjà fait irruption en Arménie entre 178 et 198 de notre ère. C'est en quittant les vallées des monts Ourals, en habitant quelque temps les bords du moyen Volga, que les Magyars se rapprochèrent du Caucase, et firent des guerres fréquentes aux Hongrois noirs de Nestor, c'est-à-dire aux Petchénégues. Leur séjour dans ces contrées est prouvé par l'existence des ruines d'une antique cité appelée *Madjar*, située sur le Kouma près de l'embouchure de la Biruma. C'était probablement cette partie du peuple magyar séparé du tronc principal de la nation après une guerre désastreuse contre les Petchénégues, qui construisit la cité de *Madjar*, et qui se retira plus tard

en Perse, d'où elle entretint des rapports fréquents avec le reste de la nation.

Cette marche du peuple magyar, démontrée par l'histoire, l'ethnographie et la philologie, nous paraît naturelle, conforme à la vérité, je dirai même tout indiquée ; et l'on n'a pas besoin de chercher dans le Thibet, en Perse ou aux environs des monts Bolor, le berceau de notre race. Le jour, où l'on connaîtra d'une façon précise l'histoire de la Sibérie orientale, où l'on aura comparé tout ce que les auteurs byzantins, turcs et arabes ont écrit sur ces pays intéressants, le jour où l'on se sera reconnu dans le chaos des noms propres chinois, alors bien des doutes seront dissipés, bien des obstacles surmontés, et on marchera au grand jour sur un terrain où jusqu'à présent on est obligé d'avancer en tâtonnant, avec mille précautions et avec la plus grande prudence. Ce jour-là, les préjugés nationaux auront disparu, et l'on aura trouvé à notre race des aïeux aussi illustres que les Parthes belliqueux, que les Ouïgours lettrés, et que les Altaïques de Babylone, inventeurs de l'écriture cunéiforme : on verra que notre peuple a été son propre aïeul, peuple sauvage et indépendant, occupant le midi de la Sibérie, habitant à côté des races congénères des Tchoudes métallurgistes, se formant lui-même, et puisant en lui-même son énergie créatrice ; on verra qu'il n'est pas un mélange de différentes races, parlant une langue qui ne serait qu'une agglomération d'un grand nombre

de débris d'autres langues ? Non, et mille fois non; Herder s'est trompé : cette langue a son génie particulier, comme le peuple a son type caractéristique, génie et type qui se sont modifiés depuis mille ans, mais que rien n'a su entamer, et qui toujours ont conserver leur cachet original.

II

MIGRATIONS DES FINNOIS DE L'OUEST.

CHAPITRE II.

LES MIGRATIONS DES FINNOIS DE L'OUEST.

Les Finnois se subdivisent en Finnois de l'Ouest et en Finnois de l'Est. Les Finnois de l'Ouest sont : 1° les *Suomi* ou Finnois proprement dits; 2° les Lapons; 3° les Esthoniens, et 4° les Livoniens. Les Finnois de l'Est sont : 1° les Permiens; 2° les Ziréniens, et 3° les Votjaks.

Il sera intéressant de rechercher si ces peuples, qui habitent depuis le commencement de notre ère le nord de la Russie et de la Suède, occupent ces territoires de toute antiquité, ou s'ils y sont arrivés à la suite d'une migration. On nous objectera peut-être que, si nous faisons des recherches sur une migration antéhistorique, ces recherches seront forcément d'une nature purement hypothétique. C'est ainsi que le jour où un membre de l'Académie des sciences morales et politiques nous a fait l'honneur de soumettre notre travail sur les migrations des peuples Touraniens (1) à cette docte société, un grand savant l'a interrompu dans le ré-

(1) *La Migration des peuples et particulièrement celle des Touraniens ;* avec 32 cartes. Maisonneuve et Cie, 1873, Paris.

sumé qu'il faisait de notre livre en lui disant : « Cher confrère, il me semble que vous cessez là où commence l'histoire. » Eh bien, nous nous permettrons d'interjeter appel contre cette condamnation *in extremis*. Nous sommes non-seulement convaincu qu'il y a des migrations antéhistoriques, mais nous pensons que la philologie et la géographie nous permettent même dans certains cas de préciser et de décrire ces migrations. Quand un peuple qui habite aujourd'hui sur les bords de la mer Baltique a laissé des traces manifestes échelonnées depuis l'Altaï jusqu'à l'endroit qu'il occupe maintenant, nous pouvons hardiment en conclure qu'il a dû y avoir un déplacement, c'est-à-dire une migration. Ces empreintes, qui consistent en noms de fleuves, de rivières, de lacs, de montagnes, de vallées et de villes même, je les appellerai des *traces philologiques ;* quand ces noms sont en assez grand nombre pour écarter toute idée de similitude fortuite, alors, en suivant ces traces philologiques, on a le droit de parler d'une migration, droit dont Castrén, Sjögrén, Kellgrén, Koskinen ont usé et dont nous avons usé nous-même, n'en déplaise à M. Guizot !

Ces *traces philologiques,* qui se suivent comme des fils rangés depuis le berceau d'une race jusqu'à son séjour actuel, ces traces sont quelquefois interrompues, et alors la géographie vient en aide à la philologie et supplée à son insuffisance. Ayant une idée exacte du relief du sol qu'un peuple

parcourt, on peut tracer avec certitude les dépressions de terrain qu'il a dû suivre. Car, sous ce rapport, nous répétons ici ce que nous avons dit dans un précédent travail (1), les peuples en migration, conduits par un instinct incontestable, voyagent en suivant le cours des fleuves, franchissent les cols des chaînes de montagnes, traversent les défilés et ne font jamais un détour qui ne leur soit imposé par la nature. Or quand on a étudié les travaux de M. Bergmann (2), ou quand on a eu le bonheur de pouvoir contempler les prodigieux travaux cartographiques de M. de Hauslab (3), on ne peut douter de la justesse de cette observation.

Les judicieuses recherches de Castrén, augmentées et rectifiées par la géographie nous ont amené à des résultats que nous avons exposés, résultats que nous croyons fondés, et sur lesquels nous nous proposons de revenir dans le présent chapitre, en entrant un peu plus dans les détails. Nous allons commencer par la migration des Lapons. C'est celle des migrations finnoises

(1) *La Migration des peuples* etc.

(2) Bergmann. *Anfänge der cultur von Tyrol.* Leipzig, 1873. Ubersetzt von Sprengel und Poske.

(3) M. de Hauslab est un des plus grands géographes de l'Autriche ; et ses cartes exposées à Londres et pendant la dernière exposition à Vienne ont excité la juste admiration de tous les hommes compétents de l'Europe. Ce savant possède une des plus riches collections géographiques, et tous les savants géographes qui visitent Vienne sont sûrs de trouver auprès de lui le meilleur accueil.

qui remonte à la plus haute antiquité, et en même temps c'est celle qui est la plus aisée à suivre.

Les Lapons ne sont pas les autochthones du pays qu'ils habitent actuellement; les *Sagas* et les traditions scandinaves parlent d'un peuple de géants gouvernés par des femmes. Le peuple, qui s'appelle *Jotuns*, devait encore exister du temps de Tacite, car cet écrivain dit dans sa *Germanie* : « que les Suiones obéissent à une femme, tant ils sont tombés au-dessous, je ne dirai pas de la liberté, mais de la servitude elle-même. » Et ce fait d'un peuple gouverné par une femme se confirme encore dans le Kalévala, où le pays de Pohjola est également gouverné par la reine Louhi, la plus rusée de son sexe (1). Les traces philologiques des Lapons se retrouvent en Finlande et sur les bords de la mer Glaciale, à l'endroit qui est occupé aujourd'hui par les Samoyèdes. Ces traces sont manifestes. Par exemple : *kuloi* (rivière), de *kuolle*, poisson, et de *oja*, ruisseau; *sollombala* et *solosero*, de *suollo*, île; *waimuga*, de *waimu*, cœur, l'intérieur; *patschesero* et *patschegorskaja*, de *pattse*, pin sauvage, etc. Dans le district de Cholmogor, il y a aussi un lac appelé *Lapskoje*, c'est-à-dire le Lapon. Et même le mot *Samojed* se peut facilement expliquer par *same* et *jedne*, noms que se donnent les Lapons. Ce nom fut transmis par les Russes aux Samoyèdes quand les Lapons quittèrent le pays.

(1) *Le Kalévala. Épopée finnoise.* Trad. Léouzon-le-Duc.

Quant au séjour des Lapons en Finlande, les traces sont encore plus indubitables. Il y existe un grand nombre de noms de localités manifestement laponnes, telles que : Lappfjörd, Lappträsk, Lappo, Lappoik, Lappajärvi, Lappeenrauta, etc. On rencontre de plus en Finlande des mouuments appelés *lappin tanniot* (tertres lapons) et *lappin haudat* (tombeaux de Lapons); et les traditions populaires sur les bords de la mer Glaciale nous montrent le Lapon pêcheur dans sa vie extérieure et intérieure, comme nous pouvons l'observer encore aujourd'hui. Tout ce que nous disons là a été d'ailleurs déjà soutenu il y a longtemps par Jean Burræus, Olaus Petri, Vinrenius, Zacharie Plantinus, Magnus Vrazi, et dans les derniers temps par Castrén, dont l'autorité en pareille matière est au-dessus de toute contestation. Nous pouvons donc parler avec certitude d'une migration antéhistorique du peuple lapon, migration qui, partant des bords de la mer Glaciale, endroit habité aujourd'hui par les Samoyèdes, passa le long de cette mer, remonta un de ses grands affluents pour traverser la Finlande, et arriva enfin en Suède et en Norvége. Des savants compétents, tels que Rask et Nilson, ont constaté l'existence des Lapons jusqu'en Jutland, et le nom de Jutland pourrait bien ne pas être autre chose que Jut-land, le pays des Jotuns.

Quant aux Finnois proprement dits, les Suomi, ils n'ont pas été non plus les aborigènes de la

Finlande. Leurs migrations sont plus difficiles à suivre, car les interruptions dans la longue ligne qui va de l'Altaï à la mer Baltique sont fréquentes et souvent assez longues.

Ils ne sont pas les autochthones de leur pays. Tacite parle des Helluses et des Oxiones, qu'il place en dehors de l'histoire et de la géographie certaine ; car il dit : « Tout ce qu'on ajoute encore tient de la fable ; par exemple, que les Helluses et les Oxiones ont la tête et le visage de l'homme, le corps et les membres de la bête. Je laisserai dans l'incertitude ces faits mal éclaircis (1). » Un savant nommé Zeus explique ingénieusement que ces animaux à face humaine n'étaient autre chose que des hommes couverts de fourrures. Les Oxiones seraient, d'après Kruse (2), les Ostiaks qui se vêtissent de la même manière. Et sur ce point, si toutefois les Oxiones sont les *Hudet* des traditions finnoises, (car les Finnois constatent l'existence de ce peuple dans la Finlande antérieurement à leur arrivée), Kruse se trouverait d'accord avec les dernières recherches de notre savant ami M. Koskinen, qui a découvert en Finlande des traces manifestes d'un peuple de race ougrienne (Ostiaks, Vogoules, Magyares). Ici les recherches de ce jeune et infatigable savant arriveront encore à dissiper bien des doutes et à fixer bien des points controuvés (3).

(1) Tacite. *Germania*. Trad. Burnouf.

(2) Kruse. *Urgeschiste des Esthnischen Volksstammes*. Moscou, 1846.

(3) Yrjö Koskinen. *Finnische Geschichte von der frühesten Zei-*

Suivonsles traces du peuple suomien, en partant de l'Altaï, berceau commun de cette race. Là, dans les bassins de l'Irtych, de l'Obi et du Jenisseï, les noms d'origine finnoise abondent, tels que *Kem*, nom que les Tatars donnent au fleuve Jénisseï, mot qui signifie en finnois grand fleuve ou fleuve-père. *Sym*, *Ija* et *Ijus*, que nous retrouvons en Finlande sous la forme *Simo* et *Ijoki* qui se rencontre dans la contrée de Kem, dans l'Osterbottnie septentrionale. *Oja* en finnois ruisseau, *jaga* en finnois *joki*, en lappon *joga; kolva* que nous rencontrons mainte fois en Finlande, dans les gouvernements de Perm et d'Archangel et qui signifie *eau poissonneuse*. Il y a même une localité sur les bords de l'Irtyche, qui s'appelle *Sumi* : ce nom correspond à *Suomi*, nom usité en Finlande pour indiquer le peuple, etc. La Yougrie, pays au nord dù berceau des Suomi, est naturellement rempli de souvenirs finnois ou lapons; car les Lapons ont dû à cette époque, sinon cohabiter avec les *Suomi*, du moins les précéder de fort près, comme Castrén le démontre d'une façon péremptoire. La présence des Finnois sur les embouchures de la Dwina dans l'antique pays de Biarmie, est encore plus évidente; c'est là que le fameux poëme du Kalévala fut composé; c'est là que la civilisation intellectuelle des Finnois put se développer librement, grâce à leur indépen-

ten bis auf die Gegenwart. Leipzig, 1874. — Yrjö Koskinen *Tiedot Suomen-Suwu muinaisundesta*. Hilsingissä, 1862.

dance nationale; quant à l'existence de cette civilisation, nous en parlons dans un chapitre à part. Là les traces de l'occupation finnoise se multiplient et nous en citerons seulement quelques-unes, les plus saillantes.

Le russe du département d'Archangel fourmille de locutions et de mots empruntés à la langue finnoise : *maksa* (finnois *maksa*), foie; *salma* (f. *salmi*), sund; *lachti* (f. *lahti*), baie; *taibal* (f. *taival* ou *taipale*), un chemin désert dans un bois; *mjanda* (f. *manty*), pin sauvage, bois de pins; *satulji*, protection, abri contre le vent (de *sa*, russe, derrière. et *tuuli*, f. vent); *vitsa* (f. *vitsa*), verge; *rosga* (f. *ruosga*), fouet; *schalga* (f. *selka*), forêt vaste et épaisse; *nora* (f. *nori*), terrier de renard; *kalgi* (f. *kalhu*), patin à courir sur la neige; *loch* (f. *lohi*), saumon; *syrvoi*, endroit profond, eau navigable (f. *syva*), profond; *djedina*, tante (sœur du père), (f. *tati*, dim. *tatinen*), etc., etc.

Koida (village), et *koidasero* (lac), de f. *koïdo*, misère, et du russe *osero*, lac; *mudjuga*, de *muta* et *joki*, rivière trouble; *kuja* (ruisseau), de f. *kuja*, rue; *ischma* (village), grand pays, de f. *iso*, grand, et *maa*, pays, terre; *kagostrow* (île), de *kaki*, coucou, et russe *ostrow*, île; *lodma* (lac, rivière et village), de *luoto*, île, et *mora*, pays, pays riche en îles boisées ou îles lacustres; *ljawla* (rivière rapide), de *laulan*, je chante; *maïmaks* (village), de *mae*, botte, et *maksa*, foie; *chawragorje* (village), de *kaura*, avoine, et de russe *gora*, montagne;

uima, un sund étroit, de *uin*, nager; *kaskogorskaja* (village), de *kaski,* défréchissement, russe *gora,* montagne; *sjusemska* (village), de *susi,* loup, et de *maa,* pays; *pyrnawolok* ou *pyryniemi* (le nom primitif pour Archangel), de *pyry,* orage, et de *nawolok* ou *niemi,* promontoire; *dwina* (rivière), de *wiena,* tranquille, calme, etc. Karamsin fait descendre le nom *Cholmogor* (nom d'un département russe), de *kolme,* trois.

En suivant plus loin la migration des Finnois, nous rencontrons près des grands lacs de la Russie, Onéga et Ladoga, d'autres vestiges du peuple finnois. Voilà quelques exemples : *sojala* (village), de *suoja,* abris, et la terminaison locative finnoise *la; surnimskaja* (village), de *surma,* ruine, fléau, et une terminaison adjective russe; *ketorowa,* de *keto*, champ, et *towa,* amas de pierres; *sulonjemskaja,* de *sula,* ouvert, cultivé, et de *niemi,* promontoire; *marjegorskaja* (village *marjawaara),* de *marja,* baie et russe, *gora,* montagne; *kargonjemskaja* (village), de *karhu,* ours, et *niemi,* promontoire; *kusonjemskaja* (village), de *kuusi*, sapin, et de *niemi; kurachtinskaja* (village), de *kura*, fange et *adhet*, colline; *pirinjemskaja* (village), de *pyry,* tourbillon de neige; *waltegorskaja,* de *valta,* grand, puissant; *toronjemskaja* (village), *tora,* combat; *leipopalskaja* (village), de *leipä,* pain et *pala,* morceau; *piljegorskaja* (village), de *piilo*, cachette; *pertosero* (lac), de *pirtti,* cabane, hutte; *kavra* (rivière), de *kaura,* avoine;

olkinskaja (village), de *olki*, cigogne; *sumosero* (lac), de *sumu*, brouillard; *salaskoje* (lac), *sala*, caché; *sotka* (rivière), de *sotca*, canard; etc.

Castrén constate, en outre, dans tous ces pays l'existence d'un type qui s'écarte complétement du type russe. Les traits sont plus tranchés, la peau plus blanche, les yeux et les cheveux plus clairs que chez les Russes. Beaucoup d'usages populaires sont également finnois.

Les Finnois Suomiens, précédés de près par les Lapons, quittèrent donc l'Altaï à une époque fort reculée sans doute, mais certainement bien moins ancienne qu'on ne le pense communément, et après avoir franchi l'Oural se fixèrent pendant quelque temps, du moins en partie, auprès des embouchures de la Dwina; et de là chassés de nouveau, ils envahirent la Finlande, où ils habitent encore de nos jours. La présence des Kvènes, population finnoise, en Suède, sur les versants orientaux des monts Kiöles, est de beaucoup postérieure : ce sont les rois de Suède qui ont appelé ces populations dans leur royaume pour y cultiver le sol.

Les Esthoniens et les Livoniens sont également venus plus tard dans les pays qu'ils occupent aujourd'hui. M. Koskinen a prouvé d'une façon victorieuse que leur arrivée dans ces pays est même postérieure à celle des Slaves; car le vrai peuple des campagnes en Esthonie ce sont les Slaves et non pas les Esthoniens, qui habitent les

bourgs et les villes, et ces dernières seulement en commun avec les Allemands (1). Quant à l'opinion de M. Kruse (2), qui assimile les Esthoniens aux Melanchlænes d'Hérodote, opinion que je partageais dans mon précédent travail (3), je la crois complétement fausse, et M. Koskinen m'a entièrement converti à sa manière de voir.

Les Finnois de l'est ont dû quitter à une époque bien postérieure les versants septentrionaux du plateau central de l'Asie : car les traces de leur migration n'ont pas encore été découvertes, et leur langue peut être considérée comme anneau de transition entre la langue finnoise et les idiomes ougriens. Quant à l'opinion que les Permiens seraient les descendants des anciens Biarmiens, nous ne la partageons pas entièrement; car, outre que Castrén a donné de nombreuses et excellentes raisons pour considérer les *Suomi* comme descendants de ce peuple commerçant et civilisé, les Permiens d'aujourd'hui seraient tellement déchus de leur ancienne splendeur qu'on ne croirait que difficilement à cette origine. Castrén croit d'ailleurs à la possibilité d'un contact entre les Biarmiens et les Permiens, et nous nous rangeons comme toujours, en cas de litige, à l'avis du savant philologue finnois, qui mieux que nul

(1) Yrjö Koskinen. *Sur l'antiquité des Lives en Livonie* (tiré des *Actes de la Société des sciences de Finlande*). Helsingfors, 1868.

(2) Kruse. *Urgeschichte des Esthnischen Volksstammes*. Moscou, 1846.

(3) *La Migration des Touraniens* etc.

autre était à même de juger *de visu* et en connaissance de cause.

Je pense qu'on peut parler, en toute connaissance de cause, d'une migration antéhistorique des peuples finnois, et qu'en s'appuyant sur des preuves philologiques et géographiques, on peut indiquer le chemin que ces peuples ont dû suivre dans cette migration.

III

LA CIVILISATION
CHEZ LES ANCIENS ALTAÏQUES :

LES TCHOUDES,

LES BIARMIENS, LES KHAZARS ET LES OUÏGOURS.

CHAPITRE III.

LA CIVILISATION CHEZ LES ANCIENS ALTAÏQUES : LES TCHOUDES, LES BIARMIENS, LES KHAZARS ET LES OUÏGOURS.

MESSIEURS,

A ceux qui diront que le peuple altaïque a été de tout temps un peuple belliqueux, sauvage et incapable de civilisation, je me permettrai de répondre en leur soumettant quelques observations succinctes sur différents peuples de l'antiquité notoirement d'origine altaïque, qui se sont fait remarquer par une civilisation relative, mais d'autant plus admirable que les populations environnantes vivaient plongées dans une profonde barbarie. De ces peuples je n'aurai qu'à citer les anciens Tchoudes métallurgistes, les Biarmiens, les Yougriens, les Khazars et les Ouïgours. Je ne m'écarterai pas du domaine de l'histoire pour vous démontrer en quelques mots combien la civilisation a été quelquefois developpée chez ces peuples, et je compte sur le concours d'esprits bienveillants et cultivés pour faire disparaître un préjugé scientifique que rien n'au-

torise. Quand MM. Oppert, Rawlinson, etc., ont découvert que les cunéiformes de l'antique cité de Babylone avaient été inventés par un peuple altaïque, les incrédules se sont récriés, et ont fait valoir un argument sans valeur. En niant absolument l'existence de la civilisation altaïque, en proclamant hautement qu'un peuple de cette race était absolument incapable d'être le fondateur d'une civilisation quelconque, ces savants se sont trompés; et j'essayerai de vous prouver l'existence d'une, ou plutôt de plusieurs civilisations altaïques, qui sont souvent d'autant plus remarquables que les conditions préalables de toute civilisation durable leur faisaient absolument défaut; c'est pour ce motif que leurs efforts civilisateurs ont été presque toujours éphémères.

Sur les steppes qui bordent la mer Glaciale, dans les plaines froides et arides qui sont arrosées par l'Obi, l'Irtiche et le Jenisseï, les conditions premières ne sont pas les mêmes que dans les bassins du Gange, de l'Euphrate et du Danube; et on comprendra facilement que toute tentative de civilisation dans ces pays devait être forcément passagère. Mais je tiens seulement à prouver qu'elles ont existé.

Commençons par les Tchoudes métallurgistes, le plus ancien des peuples de race altaïque. Sans vouloir les identifier avec les Arimaspes des montagnes renfermant de l'or, dont parle Héro-

dote, leur existence est incontestable; on en retrouve encore aujourd'hui la trace dans les traditions populaires depuis le lac de Baïcal jusqu'au golfe de Bottnie. L'histoire nous prouve que la Russie a été occupée avant l'immigration des Russes par des peuplades de race altaïque plus particulièrement finnoise, et on est autorisé à supposer que ces mêmes Finnois ont été les aborigènes de la Scandinavie. Maintenant, si d'une part les traces altaïques en Scandinavie se bornent à des récits obscurs, cachés sous le voile de la légende, d'autre part en Russie on peut constater leurs vestiges non-seulement dans les traditions populaires, mais aussi dans l'histoire. Nestor, le père de l'histoire russe, énumère, au nombre des peuples japhétides, les Tchoudes et les *Sawólotscheskaja* Tchoudes; Schlözer, le célèbre et consciencieux historien russe qui explique le mot *tchoude* en le rapprochant du mot « étranger, » ne doute pas un instant que ces Tchoudes ne fussent des populations altaïques; et les auteurs finnois, comme Castrén, Sjögrén, Porthan, Koskinen ont démontré que les *Karéliens* (partie des Finnois-Suomiens), les Permiens, les Zyréniens, etc., étaient les débris de ce puissant peuple. D'autres ont voulu y reconnaître les Esthoniens de nos jours, parce que les Russes les appellent Tchouchny et que lac de Peipus porte encore aujourd'hui le nom de *Tchoudskoe ossero* (mer Tchoude). F. H. Müller étendit même la signification de ce

nom à toutes les populations de la Russie non russe, c'est-à-dire aux barbares (1). Castrén a victorieusement combattu cette manière de voir et il admet que les Tchoudes de l'histoire et de la tradition russe étaient non-seulement de race altaïque, mais même de race finnoise.

Quant à leur civilisation, il a été constaté que ce peuple, qui fut païen, était sous beaucoup de rapports, surtout en ce qui concerne les travaux manuels, supérieur aux Russes et aux autres peuples de la Russie; leur habileté est devenue proverbiale en Russie, et leurs chefs-d'œuvre sont célébrés par la tradition. On a trouvé dans leurs tombeaux des bagues en or, des bracelets, des vases en argent, des monnaies en argent, des petits vases en terre cuite, des javelots, des flèches, des couteaux, des haches, etc., le tout d'un travail exquis, achevé. Ce peuple, qui explorait à une époque fort antique les mines de l'Oural, a dû jouir d'une civilisation d'autant plus grande, que sa réputation s'est maintenue dans la tradition russe, sur une si large étendue, et depuis tant de siècles. Quant aux preuves philologiques, Castrén a démontré que les traces finnoises étaient manifestes même dans les vallées de l'Oural.

Les frères du peuple tchoude sont les *Sawolotscheskaja* Tchoudes, c'est-à-dire les Biarmiens de la mer Blanche, qui, comme leur nom l'indique en

(1) Muller. *Der Ugrische Volksstamm.*

russe, habitaient au delà des forêts, près de l'embouchure de la Dwina. Quant à la grande civilisation de ce peuple, elle est incontestablement prouvée par les chroniques russes, et de plus le roi Alfred en parle dans la traduction de *l'Histoire d'Orose*, augmentée du *Traité géographique* d'*Ethicus*. Other (IX^e^ siècle), envoyé par le roi Alfred, arriva dans ce pays, où il constata non-seulement la grande civilisation de ce peuple, mais aussi son origine finnoise, et voilà ce qu'Alfred en dit : « Other, quittant sa patrie (la Norvége), cingla d'abord vers le nord jusque dans une contrée où il trouva des chevaux marins; il avait la terre toujours à sa droite. Ensuite il côtoya les pays en allant vers l'est, et enfin il suivit une direction méridionale jusqu'à ce qu'il arrivât à un grand fleuve (la Dwina), qui entre profondément dans le pays. Là habitaient les *Beormes*, un peuple nombreux dont la langue parut identique à celle des Finnois. »

D'autres voyageurs, Thorer Hund, Karl de Helgoland et son frère Gunsten (1026), rapportent que pendant leur voyage vers la Biarmie, au bord de la Dwina ils pillèrent l'idole de ce peuple appelée *Joumala*, qui était couverte d'objets précieux. Les *Sagas* d'Herraud et de Bose confirment cette assertion, en constatant que cette idole portait le nom de *Joumala*. Si toutefois l'opinion d'Other sur la langue de ce peuple est susceptible d'interprétations différentes, l'identité du nom de *Joumala*

avec le dieu finnois ne laisse aucun doute sur l'origine de ce peuple; car les Finnois sont les seuls entre tous les Altaïques qui appellent leur divinité *Joumala*. Cela confirme encore que le *Kalévala* a été composé par ces Tchoudes, qui à une certaine époque étaient les maîtres du commerce entre la Bactriane et entre l'Occident. Un peuple, commerçant à ce point (1) et possédant une poésie aussi parfaite, ne pouvait être qu'un peuple civilisé dans toute la force du terme. La lecture de la *Heimbringla-Sage*, de la *Saga* d'Olaf-le-Saint et de la *Eymundar-Saga* que M. Koskinen a bien voulu m'indiquer, m'ont confirmé dans cette opinion.

Quelques mots me suffiront pour vous démontrer l'existence d'une civilisation chez les Yougriens, chez les Khazars et chez les Ouïgours.

Quant aux Yougriens, qui faisaient un riche commerce de pelleteries avec les Turcs et les Chinois, leur civilisation a été en tout cas bien éphémère, et nous renvoyons au chapitre sur le berceau de la race magyare.

Quant aux Khazars, leur civilisation a été prouvée par Klaproth, et plus récemment par M. Vivien de Saint-Martin dans une savante étude que ce célèbre géographe a soumis à l'Académie des inscriptions et belles-lettres en 1851. Ce peuple descendant des Agathyrses d'Hérodote, d'origine

(1) Les trois grands *emporium* de cette époque étaient : Bolgari sur les bords du Volga, Tscherdyn sur les bords du Kolva (affluent du Kama), Cholmogor sur les bords de la Dwina.

finno-ougrienne, mais sous la domination d'une dynastie turco-tartare, joua un rôle considérable dans l'histoire (1). Sur les Khazars en particulier, sur leur organisation politique et civile, sur leurs croyances religieuses, sur leurs mœurs et leurs usages, on trouve notamment dans les relations d'Ibn-Fozlân (921), de Maçoudi (943), d'Al-Istakhri (951), et d'Ibn-Haoukhal (vers 960), des renseignements curieux et de nombreux détails. Ces détails ont été résumés par M. d'Ohsson dans son ouvrage sur le Caucase au x^e^ siècle. « Les Khazars nous y apparaissent sous un aspect tout à fait nouveau : ce ne sont plus ces tribus barbares, aux mœurs grossières, aux habitudes nomades, étrangères à l'agriculture et ne vivant que de pêche et de chasse, comme les anciens auteurs nous dépeignent les Agathyrses ou les Acatzîrs du Nord. Les voyageurs arabes du x^e^ siècle nous les montrent établis à demeure aux environs du bas Volga, ayant des villes, cultivant le sol, soumis à un gouvernement régulier, organisé sur le type des grandes monarchies orientales, prati-

(1) Il est certain qu'on ne connaît qu'un seul mot de la langue khazare, et qu'il est plus que hardi de vouloir conclure de ce seul mot sur l'origine d'une langue ; et sous ce rapport je suis parfaitement d'accord avec ceux qui n'ont pas voulu admettre l'origine ougro-finnoise de ce peuple. Mais d'un autre côté nous trouvons dans les récits de voyage d'Ibn-Fozlân un passage où le voyageur arabe dit expressément que la langue khazare était presque la même que la langue bulgare. Nous savons que le bulgare étai une langue ougro-finnoise ; donc le khazar devait également être ougro-finnois.

quant le commerce, accueillant les marchands étrangers dont beaucoup résidaient à Itil, capitale du royaume khazar, et n'étant plus étrangers à la recherche et au luxe que le commerce et les richesses amènent avec eux (1). » Cette notion, ajoute M. Vivien de Saint-Martin, que nous donnent les auteurs arabes sur le développement et le caractère de la civilisation khazare, forme un épisode intéressant de l'ancienne histoire du nord.

Quant aux Ouïgours, c'est certainement celui des peuples turco-tartars qui a atteint le plus haut degré de civilisation. Ils avaient de bonne heure une écriture et une littérature; les Chinois font mention de l'écriture déjà en 478. Probablement était-ce là une écriture perdue aujourd'hui, qui se retrouve encore de nos jours dans quelques inscriptions (2). Plus tard les Ouïgours adoptèrent l'écriture syriaque, introduite par les missionnaires nestoriens. Cette dernière écriture a donné naissance aux caractères des Mongols, des Kalmuks et des Mandchoux. D'après les traditions chinoises, les khâns ouïgours employaient des chroniqueurs à leur cour. A l'ouest du lac de Lop, le pèlerin chinois Fa-hian rencontra au commencement du v^e^ siècle près de quatre cents Boudhistes, et vers la même époque, des œuvres chinoises en traduction ouïgoure, circulaient au milieu de ce peuple. Les

(1) Vivien de Saint-Martin. *Sur les Khazars*, Mémoire lu à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, le 28 février et le 7 mars 1851.

(2) *Le Kudatku Bilik*, par Vambéry. 1874.

Ouïgours se sont maintenus longtemps comme peuple indépendant, et ils jouissaient d'une grande considération chez les nations limitrophes à cause de leur civilisation. Plus tard, les Ouïgours se mélangèrent avec les Mongols, les Chinois, les Arabes et plusieurs populations tartaro-mahométanes, et perdirent ainsi leur civilisation, et qui plus est, leur nationalité (1).

Vous voyez donc, Messieurs, que la civilisation altaïque existait, et à ceux qui objecteront que les Khazars et les Ouïgours ont eu le reflet d'une civilisation étrangère, je répondrai qu'ils ont parfaitement raison, mais que la même chose ne pouvait se dire ni des anciens Tchoudes métallurgistes de l'Oural, ni des fameux Biarmiens de l'embouchure de la Dwina, qu'Hérodote connaissait les premiers et que les Wikinges visitaient les derniers, car ils trouvèrent là un peuple riche en or et en trésor de toute espèce, « *sich und der Sage zu frommen.* »

Et c'est là une vraie civilisation altaïque.

(1) *Allgemeine Ethnographie*, von Prof. Friederich Muller. Vienne, 1873.

IV

SUR L'APPELATION « TOURANIEN »

ET SUR LES AVANTAGES QU'IL Y AURAIT

DE LUI SUBSTITUER CELUI « D'ALTAÏQUE ».

CHAPITRE IV.

SUR L'APPELLATION « TOURANIEN » ET SUR LES AVANTAGES QU'IL Y AURAIT DE LUI SUBSTITUER CELUI « D'ALTAÏQUE ».

Castrén, le regretté maître de la philologie et surtout de l'ethnographie finno-ourdlienne, a consacré un de ses cours à l'appellation qu'il faudrait donner à la grande race que nous désignons aujourd'hui communément sous le nom de *Touraniens*. Il protesta contre le nom de Tatars, dont l'insuffisance avait déjà été démontrée par Klaproth ; il ne voulut pas non plus admettre le terme de *race scythe* que le fameux philologue danois Rask avait proposé, et il protesta également contre la dénomination de peuple *touranien*, qui, grâce à M. Max Müller, a su faire son chemin depuis quelque temps. Voilà ce que dit Castrén à ce sujet : « Sous le nom de Touran, donné par les Perses, on n'entend généralement que la partie occidentale du grand plateau central de l'Asie, la partie limitrophe de la mer Caspienne, appelée aussi la Tartarie. Ce pays a été habité depuis les temps les plus anciens par des tribus turques, et l'on voit tout d'abord qu'il doit y avoir

une parenté étymologique entre le mot *Turk* et le mot *Touran*. L'appellation de peuple touranien est d'ailleurs trop restreinte pour comprendre la race entière. »

Si Castrén savait qu'on appelle aujourd'hui Touranien tout ce qui n'est pas Aryen! qu'on s'efforce depuis quelque temps de vouloir faire de la race dravidienne une subdivision des Touraniens! On arrivera peut-être à compter les Papoues des îles australes de l'Asie au nombre des Touraniens. Si Castrén vivait encore il protesterait sans doute hautement contre de pareils errements, qui discréditent la science.

Quant à nous, nous pensons que le mot *Touranien* est non-seulement impropre pour désigner cette race, mais que c'est même là une dénomination fausse que rien ne justifie.

L'éminent commentateur d'Albirôuni, le professeur M. de Sachau à Vienne, commence ainsi une étude des plus intéressantes sur l'antiquité du Khwârizm : « Dans la Mésopotamie de l'Asie centrale formée par l'Oxus et l'Iaxarte, nous rencontrons depuis les temps les plus reculés plusieurs foyers de civilisation qui doivent leur vie et leur prospérité passagère à ces deux grands fleuves, à leurs affluents et aux nombreux canaux qui en découlent. Le plus important de ces foyers de civilisation fut la Sogdiane sur les rives du Zarafchân, le Πολυτιμητος des anciens. La Sogdiane, avec les pays limitrophes de l'Oxus

(au sud), la Margiane et la Bactriane, le Takhâristan (Τόχαροι) et le Badakchan, peuvent être considérés comme le berceau de la race iranienne. Leur première migration paraît avoir suivi le cours des deux fleuves, le long de l'Iaxarte jusqu'à Ferghâna, point extrême de la frontière entre l'Iran et le Touràn, et plus loin le long de l'Oxus jusque dans le Khwârizm. Le foyer de civilisation le plus septentrional est le pays des Χωράσμιοι ou Khwârizm, des deux côtés du cours inférieur de l'Iaxarte. Partout dans ce pays la langue et les mœurs iraniennes l'emportent, et la religion de Zoroastre y domina jusqu'à la conquête par les Arabes, et encore quelques siècles plus tard. »

Cette opinion nous a d'autant plus frappé qu'elle s'accorde absolument avec les découvertes récentes des voyageurs qui ont pénétré dans le cœur du Tourkestan (1), et qu'elle se trouve confirmée par les études d'un autre infatigable chercheur, M. Joseph Halévy. Le Farghâna étant

(1) Les traditions de deux grandes branches de la race âryenne placent leur berceau dans cette région ; aujourd'hui encore elle est occupée par une race entièrement différente des populations tartares, et qui se dit du même sang que les Radjiks de Bokhara dont la langue est le persan. Leur peau est blanche, les cheveux souvent de couleur claire, les yeux bruns-clairs, les traits fins, la physionomie régulière et d'une coupe européenne. A en juger par le court vocabulaire que l'auteur a pu recueillir, leur langue a une affinité plus directe avec le sanscrit qu'avec le persan moderne. » M. Schaw a lu ce passage de son Mémoire *An the physical features of the Pamir, and its Aryan inhabitants*, à l'Association britannique de Brighton, au mois d'août 1872, comme résultat de ses propres observations et de celles de M. Hayward. (Vivien de Saint-Martin. *L'Année géographique*. 1872.)

devenu la limite la plus septentrionale de l'Iran, la dénomination géographique de Touran n'a plus sa raison d'être pour le pays entre l'Oxus et l'Iaxarte, et devient par cela même une pure anomalie. D'après M. de Sachau, le Touran serait donc au nord du Sir-Daria la vaste steppe de la Sibérie, ayant pour limite, sans doute, la mer Glaciale du Nord.

Mais recherchons d'où le nom de Touran tire son origine.

A une époque de transition, après la disparition du Zend, on a trouvé sur des monnaies pehelvi des inscriptions telles que *roi d'Iran et d'Aniran* ou *roi d'Iran et de Touran*. C'était là naturellement l'Iran, le noyau du grand empire perse, et les pays non iraniens soumis au sceptre du roi de Perse. Où fallait-il chercher ce pays du Touran? Rien ne l'indiquait.

Un poëme persan du x^e^ siècle, le *Schah-Namé* (livre des rois), est rempli de récits de guerre entre l'Iran et le Touran, qui dans ce poëme est indiqué comme pays du Nord.

Le *Zend-Avesta*, beaucoup plus ancien et plus important que ce poëme persan, contient également des récits de guerre entre les *Arya* et les Tourya, mais aucune indication n'y est donnée sur la situation de ce pays. M. Halévy pense, et se propose de le prouver scientifiquement, que les Touraniens du *Zend-Avesta*, ainsi que ceux auquel fait allusion le *Schah-Namé*, étaient des po-

pulations sémites de la Syrie. La Syrie s'appelait aussi *Athoura*, et on a fait de ce nom *Toura*, comme on a fait *Syrie* d'Assyrie. Les populations iraniennes étaient bornées à l'ouest par des peuples sémitiques avec lesquels ils étaient en guerres continuelles et sanglantes; tandis que les campagnes entreprises par les rois des Perses en Sogdiane, en Margiane et en Bactriane étaient d'une courte durée, parce qu'ils ne rencontraient jamais auprès des races congénères la résistance que les Sémites leur opposaient. La découverte de M. Halévy nous paraît des plus importantes; elle est corroborée par celle de M. de Sachau; nous pouvons donc hardiment nous ranger de l'avis de Castrén, qui par d'autres raisons rejetait, il y a plus de vingt ans, la dénomination touranienne. La présence des Iraniens comme aborigènes du Farghâna, sur les rives de l'Iaxarte, limitrophe du pays appelé Yougrie, habité par les Vogouls, les Ostiaks et les Magyars, explique d'ailleurs parfaitement la présence du grand nombre de mots persans dans l'idiome magyar.

Maintenant le nom de *touranien* écarté, nous proposons le terme employé par Castrén, savoir peuples *altaïques*. L'appellation « de finnoise, » employée par le savant professeur de Vienne, M. Boller, nous paraît trop restreinte, quand même le finnois-suomien serait le sanscrit de ces langues, comme tout porte à le croire. Il y a d'ailleurs une excellente raison pour préférer

l'appellation « d'*altaïque* » à toutes les autres : il est prouvé par la philologie et l'histoire que tous ces peuples eurent leur berceau dans la chaîne de montagnes qui borne le grand plateau central de l'Asie au nord, et qui s'appelle Altaï. L'opinion de Castrén, soutenue par des savants tels que Schott et Kellgrén, nous paraît d'ailleurs une raison plus que suffisante pour proposer à la science de rejeter le nom de *Touranien* devenu faux, ou au moins absolument impropre, et de le remplacer par *Altaïque*. Ce sera là en même temps un hommage rendu à la mémoire d'un homme qui est mort à trente-deux ans, après avoir composé la grammaire de plus de douze langues altaïques, après avoir fait les recherches les plus consciencieuses et les plus minutieuses, grammaires et recherches dans lesquelles tous ses successeurs ont puisé, et sans lesquelles cette science n'existerait pas aujourd'hui (1).

(1) Nous trouvons dans un ancien recueil le passage suivant : « On entend par le pays de Touran, toutes les terres qui sont entre la mer Glaciale, le Jeniséa et le Caucase. C'est précisément la Sybérie, quoique actuellement le nom de Sybérie se soit étendu jusqu'à la mer de l'Est. » *Anecdotes orientales*, t. I, p. 558, Paris 1773. N'est-ce pas là encore une preuve, combien les opinions différaient sur la vraie situation du pays de Touran?

V

LA DÉFORMATION DU CRANE

CHEZ

LES ANCIENS PEUPLES D'ORIGINE ALTAÏQUE.

CHAPITRE V.

LA DÉFORMATION DU CRANE CHEZ LES ANCIENS PEUPLES D'ORIGINE ALTAÏQUE.

La lecture attentive de l'intéressant travail de M. Wiener *sur l'empire des Incas*, et surtout celle du chapitre vraiment curieux sur la déformation du crâne chez les peuples indigènes de l'Amérique, m'a amené à faire des recherches sur l'existence du même phénomène chez les peuples altaïques de l'antiquité. Les récits des auteurs byzantins sur les Huns, quoique entachés d'exagération, pouvaient peut-être s'expliquer, pensais-je, par une déformation du crâne en usage chez ces peuples. A. Thierry l'avait constaté chez les Huns; un savant professeur de Vienne, M. Fitzinger, chez les Avares ; et cet usage pouvait à la rigueur expliquer la laideur repoussante de la race mongolique, et faire croire à l'unité d'origine de ces peuples et des Ougro-Finnois, lesquels, ne pratiquant pas la même coutume, différaient de leurs frères par la forme du crâne. Mes doutes se sont dissipés à ce sujet, et une étude approfondie des différents auteurs qui traitent de cette intéressante question m'a amené à un double résultat : 1° Les

Huns étaient de race mongolique mélangée; 2° la déformation du crâne n'a jamais été pratiquée chez eux, mais chez les Avares d'origine turco-tartare.

La déformation du crânne chez les races indigènes de l'Amérique a été constatée par les voyageurs et missionnaires qui ont visité ce pays. Les Européens, longtemps incrédules, ont dû finir par se rendre à l'évidence; la médecine et l'anthropologie ont tranché la question en dernier ressort (1). Abstraction faite des nombreux auteurs que cite M. Wiener, voici ce que nous avons trouvé dans les ouvrages qu'un des plus savants américanistes, M. de Charencey, a bien voulu mettre à notre disposition.

Diègo de Landa dit à ce sujet :

..... « La faible créature était à peine venue au monde de quatre ou cinq jours, qu'elles l'étendaient sur un petit lit fabriqué de baguettes d'osier et de roseaux; là, le visage contre terre, elles lui mettaient la tête entre deux planchettes, l'une au front, l'autre à l'occiput, serrées avec force, et la tenaient avec souffrance jusqu'à ce qu'au bout de quelques jours, la tête ainsi moulée restât à jamais aplatie, suivant leur usage. Il y avait là-dedans tant d'incommodité et de péril pour les petits enfants, que plusieurs en étaient près de mourir; l'auteur de ce livre en a vu un dont la

(1) WIENER. *L'Empire des Incas*, etc. Paris, Maisonneuve, 1874.

tête s'était trouée derrière les oreilles; ce qui devait arriver à un grand nombre. » Et plus loin :

« Dès que ceux-ci étaient venus au monde, on s'empressait de les laver; quand elles avaient fini de les tourmenter avec les planchettes, on leur déprimait le front et la tête,..... (1). »

Quant aux résultats produits par ces déformations du crâne chez les indigènes de l'Amérique, M. Angrand pense que cette coutume d'aplatir le front avait pris naissance dans la croyance que leur chef descendait d'une famille dont l'origine remontait, d'après la tradition, à un serpent. Les occidentaux, dit ce même savant, auraient affecté, par rivalité, une déformation contraire du crâne pour accuser davantage la diversité de leur croyance (2). M. Wiener, d'accord avec le docteur Gosse (3), n'est pas de l'avis de M. Angrand; il fait ressortir que chez les indigènes de l'Amérique « un procédé phrénologique comme principe gouvernemental, comme tentative physiologique, est appelé à remplacer les méthodes psychologiques d'éducation (4). »

Eh bien, examinons l'existence de la déformation du crâne chez les peuples d'origine asiatique, et puis, suivant la savante étude de l'émi-

(1) *Relation des choses de Yucatan*, de Diègo de Landa, traduit par l'abbé Brasseur de Bourbourg. Paris, 1874. Arthur Bertrand.

(2) Voir Wiener, *L'Empire des Incas*, etc.

(3) Gosse. *Déformations artificielles*, etc.

(4) Wiener. *L'Empire des Incas*, etc.

nent académicien de Saint-Pétersbourg, M. Baer, nous essaierons de résoudre cette intéressante question (1).

Avant de passer en revue les auteurs de l'antiquité qui ont signalé la présence de Macrocéphales, nous citerons un passage tiré d'un voyageur anglais du dernier siècle, qui constate l'existence de cet usage chez un peuple asiatique des Indes appelé *Arracan*, population limitrophe du Bengale au nord-ouest, du Pegou au midi et à l'Orient et du royaume d'Ava au nord. Voilà ce que dit Ovington à ce sujet :

« Il faut parler maintenant des habitants de la ville capitale. Il semble qu'ils affectent dans leur taille et dans leur figure ce que les autres nations méprisent le plus. Ils estiment un front large et plat; et pour le rendre tel, on applique aux enfants dès qu'ils sont nés une plaque de plomb sur le front, et on ne l'ôte que lorsqu'il est devenu tel qu'ils le souhaitent. Leurs narines sont larges et ouvertes, leurs yeux petits, mais vifs, leurs oreilles leur pendent jusqu'aux épaules, comme chez les Malabars, la couleur qui leur plaît le plus est la pourpre foncée..... (2). »

Quand en 1820 on découvrit, en Basse-Autriche, sur une terre appartenant au comte Breuner, ar-

(1) *Die Makrocephalen im Boden der Krimm und Œsterreichs*, von K. E. von Baer. Saint-Pétersbourg, 1860.

(2) *Voyages de Jean Ovington faits à Surate et en d'autres lieux de l'Asie et de l'Afrique.* Paris, Guillaume Cavelier fils, 1725. Traduit de l'anglais.

chéologue distingué, un crâne macrocéphale, et quand Rathk, Retzius, etc., eurent constaté sa grande ressemblance avec les crânes que Pentland avait rapportés du Pérou, Tchoudi crut pouvoir trancher la question en déclarant, malgré l'avis contraire de plusieurs savants compétents, que ce crâne devait appartenir à un individu de la race des *Huankas* (peuple du Pérou), et que son existence s'expliquait facilement par les relations fréquentes que l'Autriche eut sous le règne de Charles V avec l'Amérique du Sud. Cette opinion fut encore confirmée par le baron Hügel, qui avait trouvé quelques semaines auparavant, chez un brocanteur de Vienne, un grand nombre d'antiquités péruviennes, à propos desquelles on ne put arriver à constater, malgré les investigations les plus minutieuses, comment elles étaient arrivées à Vienne.

Mais peu de temps après on découvrit de nouveau dans les environs de Vienne un crâne déformé d'après les mêmes principes, et encore plus tard en Crimée, près de la ville de Kertsch, des fouilles mirent au jour des crânes manifestement macrocéphales. On s'aperçut que M. Tchoudi s'était trompé, et les travaux de M. Fitzinger (1) et Baer (2) nous mirent bientôt sur les traces authentiques de la provenance de ces crânes.

Quant au but que les peuples de l'Amérique

(1) *Die Schädel der Avaren*, von L. J. Fitzinger. Wien, 1853.
(2) *Die Makrocephalen*, etc.

poursuivaient en déformant les crânes de leurs enfants, il n'est pas encore assez connu; mais M. Baer se prononce absolument contre l'opinion émise par le docteur Gosse et adoptée par M. Wiener (1), qui, tout ingénieuse qu'elle est, ne lui paraît pas sérieuse. Il est de l'avis de M. Angrand : il soutient qu'on poursuivait un but religieux en voulant établir une distinction, en se conformant à un usage qui a dû être d'abord déterminé par la forme du berceau, par la manière dont l'enfant y a été placé, usage qui a produit des résultats qu'on a augmentés plus tard par des moyens artificiels.

Quant à attribuer cet usage aux Huns, aux Sarrasins et aux Génois, quant à y assimiler les crânes découverts en Crimée, il faudrait remonter aux sources de l'histoire pour nous éclairer sur l'authenticité de ces faits.

Hippocrate est le premier qui parle dans son ouvrage « *de aere, aquis et locis* » de l'existence des Macrocéphales..... « Parlons tout d'abord des Macrocéphales. Il n'existe pas d'autre peuple qui ait des crânes formés comme eux.

« Je pense que c'est d'abord l'usage de la déformation artificielle qui a produit la longueur des têtes; maintenant la nature vient en aide à l'usage. Ils considèrent ceux qui ont les plus longues têtes comme les plus nobles. Voici cet usage : aussitôt qu'un enfant est né et que sa tête est encore tendre

(1) WIENER. *L'Empire des Incas*, etc.

et molle, ils la pétrissent, et la forcent à pousser en longueur en appliquant un bandeau et en employant des moyens artificiels, de sorte que la forme primitive du crâne se trouve changée et qu'il est agrandi en longueur. L'usage a donc tout d'abord commencé par influer sur la nature, mais, dans la suite des temps, la nature s'était tellement habituée à la forme imposée qu'elle n'avait plus besoin d'être contrainte... » et plus loin : « Maintenant cet usage n'est plus de rigueur comme autrefois à cause de l'insouciance des hommes. Voilà mon opinion sur cette chose (1). »

Ces Macrocéphales se trouvaient, d'après l'opinion des savants les plus compétents, sur les bords du Pont-Euxin, au sud du Caucase. M. Fitzinger (2) pense que c'étaient déjà les Aorses; et que ce peuple étant parti du plateau central de l'Asie, un auteur chinois, Hiouen-Thsang, n'ayant aucune connaissance de l'existence des écrits d'Hippocrate, put constater la présence d'une race congénère dans le pays de *Chanha*, le Kaschgar d'aujourd'hui, au VII^e^ siècle de notre ère... « Il existe chez eux une coutume étrange : quand un enfant est né, on lui aplatit la tête en la comprimant avec une planchette (3). » Strabon nous apprend que le nom de Macrocéphales existait déjà dans Hésiode,

(1) *Hippocratis et aliorum medicorum Reliquiæ*. Ed. Franc. Zach. ERMERINS. I. 1859.

(2) FITZINGER, *ubi supra*.

(3) Stanislas JULIEN. *Histoire de la vie de Hiouen-Thsang*, p. 396.

probablement dans une de ses poésies perdues. Strabon les appelle tantôt Macrocéphales, tantôt Megalocéphales, et il traite ces assertions de fable; mais plus loin, revenant sur sa première opinion, il dit :

... « On parle aussi de certains peuples chez lesquels chacun s'évertue à donner autant que possible à sa tête une forme allongée, en se rendant le front assez proéminent pour qu'il puisse couvrir et ombrager tout le menton... (1) » Les auteurs qui ont cru reconnaître les Siginnes dans cette population, parce que Strabon parle d'eux avant de faire cette curieuse observation, commettent une grave erreur; et le commencement de ce passage même suffit à le démontrer.

Scylax (2), dans son *Périple*, indique exactement la situation des Macrocéphales sans parler de l'usage qui leur a valu ce nom. Son indication s'accorde avec celle de M. Baer. D'autres placent au même endroit un peuple appelé *Macrones*, mais tout porte à croire que ces *Macrones*, que Xénophon (3) a rencontrés lors de sa fameuse retraite, n'étaient autre chose que les Macrocéphales d'Hippocrate. Pomponius Méla (4) les place au même endroit que Scylax. Si des lexicographes postérieurs, tels que Étienne de Byzance (v^e^ siècle) et Suidas (x^e^ siècle), parlent des Ma-

(1) Strabon, trad. A. Tardieu, t. II, l. xi, p. 444.
(2) Scylax. *Periplus Ponti Eux.*, § 72-85.
(3) Xénophon. *Anabasis.* IV, c. viii.
(4) Pomp. Méla. *De Situ orbis.*

crocéphales, ce fait ne prouve pas qu'on les connaissait à cette époque, mais il démontre d'une manière certaine qu'on se servait des indications antérieures. Ces auteurs nous apprennent que le nom de *Sannoi* a été substitué plus tard à celui de *Macron*, employé par Xénophon (1) et par Strabon. Le professeur Karl Koch a constaté, lors de son voyage en Asie-Mineure, l'existence d'une chaîne de montagnes dans cette même contrée appelée Makour-Dagh, et le nom de *Sannoi* paraît s'être perpétué dans le nom d'un peuple appelé *Dchane*.

Voilà ce que nous avions à dire sur les Macrocéphales de l'antiquité. Quant à l'opinion emise par M. le docteur Gosse sur les déformations du crâne chez les Huns, opinion qui s'appuie non-seulement sur un passage dans Sidoine Apollinaire, mais encore sur les recherches faites par M. A. Thierry (2), M. Baer ne la partage pas, et la combat d'une manière victorieuse (3). Les auteurs les plus compétents de cette époque, Ammien Marcellin (4) et Jornandès (5), ne parlent ni l'un ni l'autre de l'existence de cet usage chez les Huns, et le tableau qu'ils nous font de ce peuple nous prouve d'une

(1) Prof. Karl Koch. *Der Zug der achttausend, nach Xenophon's Anabasis geographisch erläutert.*

(2) *Histoire d'Attila.* Paris, Didier, 1836.

(3) Baer, *ubi supra.*

(4) Amm. Marcellini, *Rerum gestarum libri qui supersunt* l. XXXI, c. II.

(5) Jornandes. *De Getarum et Gothorum origine et rebus gestis.*

façon péremptoire que les Huns ont été de race mongolique mélangée et non pas des Ougro-Finnois, comme certains savants l'ont avancé. Les rapports des Byzantins et des Goths ont été si fréquents avec les Huns, du temps d'Attila et même après sa mort, que les deux auteurs indiqués plus haut auraient eu certainement connaissance de cet étonnant usage. Les paroles de Sidoine Apollinaire, poëte gallo-romain, sont trop empreintes d'exagération, et ne sauraient être considérées comme une preuve suffisante pour trancher une si importante question.

Nous reproduisons ici d'ailleurs le passage tiré d'Ammien Marcellin, celui de Jornandès et les vers de Sidoine Apollinaire.

Hunnorum gens, monumentis veteribus leviter nota, ultra paludes Mæoticas glacialem Oceanum accolens, omnem modum feritatis excedit. Ubi quoniam ab ipsis nascendi primitiis infantum ferro sulcantur altius genæ, ut pilorum vigor tempestivus emergens corrugatis cicatricibus hebetetur, senescunt imberbes absque ulla venustate, spadonibus similes : compactis omnes firmisque membris et opimis cervicibus : prodigiosæ formæ et pondi ut bipedes existimes bestias, vel quales in commarginandis pontibus effigiati stipites dolantur incompte. In hominum autem figura licet insuavi ita visi sunt asperi, ut neque igni, neque saporatis indigeant cibis, sed radicibus herbarum agrestium (!) et semicruda cujusvis pecoris carne vescantur, quam inter femora sua et equorum terga subsertam, fotu calefaciunt brevi. Ædificiis nullis unquam tecti : sed hæc velut ab usu communi discreta sepulchra declinant. Nec enim apud eos vel arundine fastigatum reperiri tugurium potest. Sed vagi montes peragrantes et silvas, pruinas, famem, sitimque perferre ab incunabulis assuescunt. Peregre tecta nisi adigente maxima necessitate non subeunt; nec enim apud eos securos exi-

stimant esse sub tectis. Indumentis operiuntur linteis, vel ex pellibus silvestrium murium consarcinatis : nec alia illis domestica vestis est, alia forensis. Sed semel absoleti coloris tunica collo inserta non ante deponitur aut mutatur, quam diuturno carie in nonnullos defluxerit defrustata. Galeis incurvis capita tegunt; hirsuta crura coriis munientes hædinis : eorumque calcei formulis nullis aptati, vetant incedere gressibus liberis. Qua causa ad pedestres parum accommodati sunt pugnas; verum equis prope affixi duris quidem, sed deformibus, et muliebriter funguntur muneribus cousuetis. Ex ipsis quivis in hac natione pernox et perdius emit et vendit, cibumque sumit et potum, et inclinatus cervici angustæ jumenti, in altum saporem adusque varietatem effunditur somniorum; et deliberatione super rebus proposita seriis, hoc habitu omnes in commune consultant (1).

Nam et quos (Alanos) bello forsitan minime superabant, vultus sui terrore nimium pavorem ingerentes terribilitate fugabant, eo quod erat eis species pavenda nigredine, vel velut quædam (si dici fas est) deformis offa, non facies, habens magis puncta quam lumina. Quorum animi fiduciam torvus prodit adspectus, qui etiam in pignora sua primo die nata desæviunt. Nam moribus ferro genas secant, ut antequam lactis nutrimenta percipiant, vulneris cogantur subire tolerantiam. Hinc imberbes senescunt, et sine venustate ephebi sunt; quia facies ferro sulcata, tempestivam pilorum gratiam per cicatrices absumit. Exigui quidem forma, sed arguti, motibus expediti et ad equitandum promptissimi : scapulis latis et ad arcus sagittasque parati, firmis cervicibus et in superbia semper erecti. Ibi vero sub hominum figura vivunt belluina sævitia (2).

> Gens animis membrisque minax : ita vultibus ipsis
> Infantum suus horror inest. Consurgit in arctum
> Massa rotunda caput : geminis sub fronte cavernis
> Visus adest oculis absentibus : arcta cerebri

---

(1) Amm. Marcellini, *Rerum gestarum libri qui supersunt*, l. XXI, c. II.

(2) Jornandes. *De Getarum et Gothorum origine et rebus gestis*, l. I, c. XXVIII.

In cameram vix ad refugos lux pervenit orbes,
Non tamen ut clausos : nam fornice non spatioso,
Magna vident spatia, et majoris luminis usum
Perspicua in puteis compensant puncta profundis.
Tum ne per malas excrescat fistula duplex,
Obtundit teneras circumdata fascia nares
Ut galeis cedant. Sic propter prælia natos
Maternus deformat amor, quia tensa genarum
Non interjectu fit latior area naso (1).

Quant aux monnaies à l'effigie d'Attila, aucune ne doit être considérée comme authentique. M. Gosse se trompe, dit M. Baer (2), quand il attribue à Ammien Marcellin et à Jornandès des opinions que je le défie de trouver dans leurs ouvrages, et M. Thierry (3) fait erreur quand il prétend que M. Retzius lui a signalé la présence de crânes déformés dans le nord de l'Europe; car de tels crânes n'ont été découverts jusqu'à présent qu'en Autriche, en Crimée, en Suisse et en France. Nous renvoyons d'ailleurs ceux qui veulent connaître toutes les raisons judicieuses que M. Baer donne à l'appui de son opinion, aux savantes communications que cet auteur a faites en 1860 à l'académie de Saint-Pétersbourg.

Déjà en 1853, le savant académicien de Vienne, M. Fitzinger, a prouvé que les deux crânes trouvés en Basse-Autriche étaient des crânes d'Avares, population d'origine turco-tartare, mélangée de Finnois. Ce peuple que les historiens nous décri-

(1) C. Apollinaris Sidonii Opera. *Panegr. in Anthemium.*
(2) Baer, *ubi supra.* — (3) Thierry. *Histoire d'Attila.*

vent comme n'ayant ni foi ni loi, était une race complétement différente de la race hunnique venue après elle, et beaucoup moins connu e des écrivains contemporains, dans ses mœurs et ses usages à cause de l'isolement où elle aimait se renfermer. En plus c'était un peuple d'une barbarie et d'une férocité raffinées, et l'histoire abonde de faits curieux qui prouvent jusqu'où allaient son astuce, sa dissimulation et sa duplicité. Le même caractère se trouverait, d'après M. Baer, chez les Avares du Caucase, qui sont les descendants des *Aorsi* ou anciens Avares, ou du moins le produit d'un mélange de peuples où l'élément avare est puissamment représenté.

Quand Nestor dit que les Avares étaient tous morts et que personne n'était resté de leur race, il ne fait que répéter un proverbe russe, très-usité à son époque, qui ne prouve absolument rien, sinon que les Avares avaient quitté la Russie. On a trouvé d'ailleurs chez les Avares du Caucase un crâne macrocéphale; et, comme curieuse coïncidence, nous pouvons signaler dans Hiouen-Thsang un autre passage où cet auteur dit, en parlant des habitants de Kaschgar : « Ils sont d'un naturel violent, et le caractère dominant de leurs mœurs est la ruse et la duplicité. Ils font peu de cas des rites et de la justice, et sont aussi peu versés dans les lettres que dans les arts. » La dernière de cette observation n'est peut-être exacte qu'au point de vue chinois ; car Klaproth assimile cette

population à une branche de la puissante race des Hioung-nou, et nous savons que ce peuple possédait une civilisation assez développée. Cette duplicité caractéristique ne se rencontre pas chez les Huns : au contraire, leur prince Attila avait une certaine franchise qui le distinguait même des Byzantins, souvent d'une dissimulation consommée. Le caractère du peuple hun, décrit par les auteurs, s'accorde d'ailleurs complétement avec celui des Mongols; et, entre autres particularités, je ne signalerai que celle qui nous décrit le grand conquérant hun comme attachant peu d'importance à la croyance religieuse de ses sujets qui le décrit, je dirai comme tolérant, particularité que nous retrouvons chez Tchingiz-Khân et Tamerlan; et ce n'est que le bouddhisme qui a pu modifier les Mongols sous ce rapport. La déformation du crâne a donc existé chez les anciens Altaïques, et les Huns étaient manifestement de race mongolique mélangée : voilà les résultats auxquels nous sommes arrivés, grâce aux savantes études de MM. Fitzinger, Baer et Wiener.

VII

LES PEUPLES ALTAÏQUES EN BABYLONIE

CHAPITRE VII

LES TOURANIENS EN BABYLONIE (1).

MESSIEURS,

Permettez-moi de vous présenter quelques observations succinctes sur le dernier ouvrage de M. F. Lenormant, intitulé : *La Magie chez les Chaldéens et les Origines accadiennes.*

Avant tout je me permettrai d'exprimer mon admiration pour la fécondité vraiment prodigieuse de M. Lenormant. Rarement un homme a été doué d'aussi heureuses dispositions. M. Lenormant joint à une grande facilité d'assimilation une mémoire extraordinaire et une érudition fort étendue.

Quand M. Oppert, le premier, comme par intuition, prononça le mot Touranien en parlant des cunéiformes de l'antique cité de Babylone, ses adversaires ne se doutaient pas que l'exemple donné par le maître devait être suivi par un savant aussi fécond que M. Lenormant.

Le livre de M. Lenormant se subdivise en deux parties, comme le titre l'indique d'ailleurs : 1° sur la magie chez les Chaldéens; 2° sur les origines accadiennes.

(1) Communication faite à la Société de Philologie, le 7 avril 1874.

Nous ne dirons rien de la première partie; d'abord le sujet sort de notre compétence, ensuite il est des plus élastiques. Et je pense que, quand on veut trouver des ressemblances entre les magies de deux peuples, on en trouvera toujours un peu; encore faut-il qu'on présente des raisons ingénieuses à l'appui de sa thèse. C'est ce que M. Lenormant a fait. D'ailleurs l'ouvrage de M. Léouzon-Leduc sur le *Kalevala* est si rempli de faits curieux que M. Lenormant y a trouvé une source vraiment inépuisable. Le récit de M. Lenormant est d'ailleurs des mieux soutenus et des plus intéressants.

Quant à la seconde partie, elle est particulièrement importante pour tous ceux qui s'occupent d'études touraniennes. Cette partie est remplie de faits nouveaux; et l'auteur se sert des données de Castrén, de MM. Oppert, Max Müller, Sayce, Rawlinson, etc., pour en déduire des conséquences frappantes qui ne manqueront pas d'attirer l'attention des hommes compétents. On y voit qu'aucun auteur du nord n'est inconnu à M. Lenormant. On me permettra de relever quelques points de détail, peu importants sans doute, si on les compare à l'ensemble de l'ouvrage.

Quand M. Lenormant dit, à l'exemple de M. Sayce, que la *loi de Grimme* n'existait pas pour les langues touraniennes, il commet une erreur : car cette loi y existe dans toute sa pureté. Quand bien même l'application s'écarterait de celle des

langues âryennes, son existence a été victorieusement prouvée quant au groupe des langues ougro-finnoises. Le changement des consonnes gutturales $k = ch = h$;

p. e. : f. (1) kolme = o. f. charm = m. három ; kuolo = cholta = holt; kurku = turch = torok.

$h = j$; $h = ch = k$; $g = gy$; $g = d$; $m = ng$ (n *espagnol*) $= g = k$;

p. e. : l. pane, = z. pinj, = o. penk, = m. fog; manga, = mögé; o. sunk, = m. zúg; o. jeng, = m. jég, etc. (2).

La mutation des consonnes palatales telles que $j = gy$:

p. e. : m. jalka = m. gyalog ; hajma = hagyma ; jön = gyön ; jarto = gyarto ; jer = gyer ; jojit = gyogyit, etc ;

$j = ny$ et $j = v$.

La mutation des consonnes linguales $l = j = gy$; $l = n$; $l = r$; $l = v$, etc.

La mutation des consonnes dentales telles que $t = d$; $t = l$; $t = n$; $t = z$; $t = sz$; $n = gy$, etc.

La mutation des consonnes labiales $v = l$; $v = j$; $m = p$; $av = o$; $ev = o$, etc. (3).

En considérant que la langue finnoise comme le

(1) F. = finnois; o. f. = oraison funèbre ou ancien magyar; m. = magyar.

(2) l. = lapon; z. = zyrénien; o. = ostiak; m. = magyar.

(3) Voir Grammaire philologique de la langue magyare (*Magyarische Grammatik*), par A. M. Riedl.

mongol d'ailleurs manque des consonnes *b*, *g*, *d*, et de la consonne *f*, qui est toujours remplacée par un *v*, et que la langue magyare possède un bien plus grand nombre de consonnes, et même des consonnes composées comme les autres langues ougriennes, on comprendra facilement qu'une loi phonétique sera beaucoup plus difficile à établir. Néanmoins elle existe, et nous pouvons constater qu'aux *tenuis* finnoises correspondent toujours des *mediæ* hongroises et leurs dérivées, et aux *mutæ* finnoises des *spirantes* hongroises et leurs dérivées. Comme par exemple : finnois *paju*, saule, hongrois *füz*; f. *pakkainen*, consolation, h. *fagy*; f. *pala*, morceau, h. *falat*; *peitet*, toit, *födél*; *pelko*, crainte, *félelem*; *pelto*, terre, *föld*; *pesa*, nid, *fészek*; *pilvi*, nuage, *felhö*; *poika*, garçon, *fiu*; *puoli*, moitié, *fél*; *punos*, tisser, *fonás*; *puu*, arbre, *fa*; *pää*, tête, *fej*; *pääsky*, hirondelle, *fecske*, etc.; *kalli*, colline, *halom*; *kala*, poisson, *hal*; *kosio*, héros, *hös*; *kota*, maison, *ház*; *kusi*, urine, *hugy*; *kuolo*, mort, *halál*; *kuu*, mois, *hó*; *kuula*, vessie, *holyag*; *kuullo*, entendre, *hallás*; *kunvala*, clair de lune, *holdvilág*; *kolme*, trois, *három*; *kauka*, long, *hoszú*; *kuusi*, six, *hat*; *kylma*, froid, *hüves* et *hideg*, etc.; *haja*, odeur, *szag*; *paha*, mauvais, *boszú*; *harakka*, pie, *szarka*; *harja*, crinière, *serény*; *hapain*, aigre, *savanyu*; *harmaa*, gris, *szürke*; *hirvi*, cerf, *szarvas*, etc.

Quant aux appellations *soumir* et *accade*, nous pensons qu'il faut dire avec M. Oppert, *soumi-*

rien et non pas *accadien*. Il serait trop long de reproduire ici les observations judicieuses que M. Oppert a présentées à l'appui de son opinion. Voici ce que dit M. Lenormant à ce sujet :

« Je prends dans mon texte *soumir* et *accad* comme une dualité ethnographique correspondante aux deux races kouschito-sémitique et touranienne, qui ont coexisté sur le sol des provinces baignées par l'Euphrate et le Tigre. En effet, on ne peut guère douter que les Assyriens ne l'aient entendu ainsi. Seulement à l'origine il en était autrement : *soumir* et *accad* ont eu d'abord le caractère de désignation purement géographique, et n'ont pris le caractère de désignation de race distincte que par suite de la prédominance des Kouschito-Sémites dans le pays de Soumir ou Sennaar, et les Touraniens dans le pays d'Accad, à une époque déjà historique.

« Mais comment se fait-il que cette désignation purement géographique, mot manifestement touranien, tire son origine du mot *Suomi*, peuple finnois qui à une époque fort reculée habita sur les bords de l'Obi et de l'Irtiche supérieur ? »

Je pense que le savant auteur se contredit ici lui-même, et je me permets de lui soumettre cette observation, en l'ajoutant aux autres que M. Oppert lui a soumises.

Quand plus tard M. Lenormant rapproche les Accadiens montagnards et les Soumeriens, gens du fleuve ou des fleuves, aux Akkaraks et aux Soumirs

de Castrén, il ne fait que répéter ce que M. Koskinen a dit pour les Soumirs, et ce que moi-même je me suis permis de dire dans mon ouvrage *sur la migration des Touraniens* pour les Akkaraks. Seulement l'idée nous a paru si hardie, à M. Koskinen et à moi, que nous ne l'avons énoncée que sous toute réserve, d'autant plus qu'elle ne repose que sur la similitude de quatre noms.

Quant au mot *Akkarak*, nom que les Tartares donnaient à un peuple blond aux yeux bleus, peut-être les Ousouns des chroniques chinoises, mon savant confrère, M. Joseph Halévy, m'a signifié que c'étaient les *Karaks blancs*, ce qui s'accorde parfaitement avec la tradition. Ce peuple, qui a laissé des traces entre le mont Tagnou-Oola et les monts Sayansk, était certainement d'origine touranienne, et probablement le même peuple que les Tchoudes métallurgistes des traditions slaves. Était-ce un peuple montagnard? Tout porte à le croire.

Quant aux Soumirs, nous savons positivement que ce n'était pas un peuple habitant la plaine. Castrén dit qu'ils ont dû occuper le pays près des sources de l'Irtiche et de l'Obi et non pas le long du Jenisseï. Les Akkaraks n'habitaient pas les monts Sayansk, mais la dépression du terrain entre cette chaîne de montagnes et le Tagnou-Oola. Quant à l'étymologie du mot *soum sum*, elle est très-contestée et pour le moins sujette à controverse. La racine *sum* signifie en finnois lac et non pas ri-

vière. Le mot *sum*, fleuve, en lapon n'existe pas; et les Soumirs seraient donc les habitants des bords des lacs, et on sait combien il y en a dans ces contrées.

Encore quelques observations sur les mots *magyars* et *finnois* que M. Lenormant a cru devoir rapprocher des mots accadiens. Il est regrettable que le savant auteur se soit borné à donner un vocabulaire de dix-sept mots seulement, et nous attendons avec impatience et non sans une vive curiosité les nombreux rapprochements qu'il nous promet.

Voici quelques observations au sujet de ces mots :

ACCADIEN.	MAGYAR.
Pi, pil,	fül; *en ostiak*, pet; *en lapon*, beäle.
Si,	szem; *en finnois*, silmä.
Kha, khan,	hal; *f.* kala.
Nab, *lumière*,	nap, *jour; en ostiak*, nai, *feu, soleil; f.* päivä.
Ad,	atya; *autrefois* isä, öse.
mar,	mor, *chemin* (n'existe pas dans la langue magyare).
Dim, *cours d'eau*,	to; *ancienne forme* tav, *lac*, et non pas *mer*,
Ar, *région*,	ország, *empire; mot slave autrefois* uruság; ország *illyrien*; ruszág *slave*.
Si,	szarv, szaru, *corne*.
Pal, *glaive*,	pallos; palas *illyrien;* palos *valaque;* pallasch *allemand*.
Sal (vulve),	szül, *naître*.
Gir, *fendre*,	gereszd, *entaille;* recte gerezd = grizd *dalmate et illyrien*.
Uru, *mâle*,	ur, *seigneur, monsieur; autrefois* ura.
Uzu, *chair*,	hus, *mordvine* kiske; *ostiak* kossem.
Til, *finir*,	tele, *plein*.
Khal, *frapper, tuer*,	hal, *mort, mourir; finn.* kuolo; *ancienne forme magyare* cholta.

ACCADIEN.	FINNOIS.
Urud, *cuivre*,	rauta
Ma, *pays*,	maa, *terre, pays.*
Sa, *champs*,	sia, *lieu, espace.*
Usar, *rivage*,	syrjä, *bord.*

Permettez-moi, Messieurs, d'ajouter à cela quelques remarques qui ne paraîtront peut-être pas sans intérêt. Ayant étudié avec attention les publications de M. F. Lenormant intitulées *Études accadiennes*, j'ai été frappé d'une chose, c'est que cette langue accadienne présente beaucoup plus de points de contact avec les langues ougriennes qu'avec les langues finnoises. Les *thèmes* accadiens sont monosyllabes comme dans ces langues, tandis que le finnois, le mongol et le tongouse sont des langues qui ont un caractère éminemment polysyllabique. Les terminaisons accadiennes sont, comme dans les langues ougres, des consonnes, tandis que le finnois recherche même dans les mots empruntés à un idiome étranger la terminaison vocale.

D'un autre côté la langue magyare, ainsi que ses sœurs le vogoul et l'ostiak, sont d'une formation postérieure à celle de l'antique idiome finnois : chose qui est aisée à prouver. On n'a qu'à consulter les monuments de la langue magyare, une oraison funèbre de la fin du XII^e^ siècle, quelques livres d'une traduction de l'Ancien Testament par des hussites magyares en Valachie (1437-1441) et une légende de Ste Marguerite du commencement du

XVI[e] siècle; on n'a qu'à suivre avec attention la construction grammaticale et les procédés de formation de mots, pour se convaincre que le magyar était autrefois, comme le finnois, une langue polysyllabique, qui s'est contractée dans le courant des siècles : fait que nous rencontrons dans bien d'autres langues, l'anglais par exemple. Il y a longtemps que Kellgrén a constaté cette particularité dans la langue magyare, particularité qui a été également constatée par Castrén dans le zyrénien. En hongrois on dit encore aujourd'hui à volonté : *béke* et *bék*, paix; *ipu* et *ip*, beau-père; *ôcse* et *ôcs*, frère cadet, etc. Dans les monuments de la langue nous trouvons *almu*, aujourd'hui *álom*, le sommeil; *szerelmu*, l'amour, aujourd'hui *szerelem*. ete. Pour d'autres mots on retrouve absolument, comme dans le zyrénien, leur ancienne forme dans la terminaison de l'accusatif : ainsi *ho, jo, o, so, szo, to, ho* à l'accusatif : *hav-at, jav-at, av-at, sav-at, szav-at, tav-at, hev-et*, et *v* = *u*; à preuve encore aujourd'hui *falu* ou *falva, hamu* et *hamv, szaru* et *szarv*, etc.; d'autres terminaisons se retrouvent dans les mots composés, par exemple *fô* de *feje*, voir; *feje-delem*, prince; *ur* de *ura*, voir; *ura-dalom*, puissance, etc.

L'ostiak et jusqu'à un certain point le zyrénien peuvent être considérés comme des anneaux de transition entre le magyare et le finnois. Quant aux préfixes qui existent dans l'accadien, leur emploi est absolument inconnu aux

langues touraniennes, et les préfixes qui existent à l'heure qu'il est dans le magyar lui étaient encore inconnus dans le xv[e] siècle, par exemple, oraison funèbre : *holz*, aujourd'hui, *meghalsz*, *morieris*; *bulcsassa* = *megbocs ássa*, *indulgeat*; *zoboducha* = *kiszabaditsa*, *liberet*. Le superlatif préfixe fut inconnu avant le xv[e] siècle. Aujourd'hui, *legszebb*, autrefois, *mennél szebb* (*mind-nél*), plus beau que tous; *legjobb* = *mentôl jobb* (*mind-tôl*), le meilleur de tous, etc.

Voilà les quelques observations que je me proposais de vous soumettre à ce sujet; j'ose espérer qu'elles vous paraîtront concluantes.

Ce sont là seulement des questions de détails qui ne sauraient diminuer en rien le mérite de ce remarquable ouvrage. C'est une œuvre qui fera certainement époque par la nouveauté du sujet, par la hardiesse des vues de l'auteur, et par les vastes horizons qui y sont ouverts à d'autres observateurs. La réputation de M. Lenormant, si justement acquise, y gagnera certainement, et on inscrira à l'avenir son nom à la suite de ceux des maîtres de cette science, tels que Max Müller, Oppert, Rawlinson et Sayce.

VIII

ANTIQUITÉS TOURANIENNES.

CHAPITRE VIII.

I

PYTHÉAS ET LE PAYS DE THULÉ (1).

Jamais auteur sérieux n'a été plus méconnu que le célèbre géographe Pythéas, de Marseille (560). Cet intrépide voyageur a partagé sous ce rapport le sort d'Hérodote et de Marco Polo, et bien des siècles se sont écoulés avant qu'on ait réhabilité sa renommée, si injustement flétrie par Polybe et surtout par Strabon. Ce dernier, plutôt philosophe que géographe, a été souverainement injuste pour son grand devancier. Aujourd'hui la science lui a rendu la place qu'il devait occuper de tout temps auprès d'Eratosthène et de Dicéarque, dont le premier l'avait seul toujours estimé à sa juste valeur, tandis que le second, également en butte à la critique souvent violente de Strabon, n'a pas été non plus un de ses partisans. Un auteur finnois, M. Koskinen, a écrit, dans son ouvrage sur les antiquités finnoises, quelques belles pages sur le géographe massiliote; et il a essayé d'établir ce que Pythéas voulait désigner sous le nom de Thulé, nom qui encore de nos jours

(1) Communication faite à la Société de numismatique et d'archéologie.

est enveloppé de mystère. Nous allons essayer de suivre le savant finnois sur son terrain, et nous donnerons un aperçu rapide sur les découvertes de Pythéas et sur l'île de Thulé avec ses fabuleux habitants.

Les auteurs de l'antiquité qui nous ont conservé des fragments des œuvres de Pythéas sont : Strabon, Polybe, Pline, Hipparque, Eratosthène, Gemminus de Rhodes, Cosmas Indopleuste, Cléomède et Etienne de Byzance.

Polybe et Strabon en font peu de cas, quoique le dernier le cite souvent; mais il faut lui rendre cette justice qu'il ne s'appuie sur ses données que dans les circonstances où cela lui est absolument nécessaire. Pline, qui le cite dans ses livres II, IV et XXXVII, attache beaucoup plus d'importance à ses paroles; il est seulement à regretter qu'il ait été si sobre dans ses citations. A ceux qui nous objecteront que, si Pline avait connu la géographie de Strabon, il aurait parlé bien autrement sur le compte de Pythéas, nous répondrons que Pline connaissait parfaitement les œuvres de Polybe, qui n'a jamais été bien indulgent pour Pythéas, et qu'il a préféré s'en tenir à ce qu'en disait Eratosthène, en rendant justice au voyageur massiliote.

Pythéas paraît avoir écrit deux ouvrages :

L'un qui est la *Description de l'Océan;*

L'autre qui porte le double titre de *Période* et de *Périple.*

Nous pensons, d'accord avec M. Koskinen, que Pythéas est allé lui-même à Thulé, qu'il a vu de ses yeux ce qu'il appelle « poumon marin » ou « poumon de la mer; » que cette île n'était pas l'Islande ou les îles de Shetland, mais la partie septentrionale de la Norvége, et que les habitants étaient Touraniens.

Pythéas y est allé en personne; Polybe nous le dit. Il a vu non-seulement Thulé, mais aussi l'autre région où se trouvait ce phénomène étrange qu'il appelle le *poumon marin*, tandis qu'il ne parle du reste que sur ouï-dire. D'ailleurs, voilà le passage de Polybe cité par Strabon dans toute son intégrité. Le voyage de Pythéas à Thulé nous est encore confirmé par un autre passage de Strabon, où celui-ci cite Pythéas comme ayant fait une description du climat, de la végétation de ce pays, et même de certaines mœurs de ses habitants.

Un autre passage de Strabon nous prouve qu'il a vu de ses yeux le *poumon marin*, expression étrange qu'il a dû nécessairement tenir des habitants, car nulle part nous ne rencontrons dans Pythéas une expression semblable, expression qui a déjà fait sourire bien des savants, et qui n'a pourtant rien d'extraordinaire, comme nous le verrons tout à l'heure.

Passons à Polybe : dans sa *Chorographie de l'Europe*, Polybe déclare qu'il laissera de côté les anciens, mais qu'il examinera avec soin tout ce qu'ont écrit leurs critiques, et pour préciser il

nomme Dicéarque, ainsi qu'Eratosthène, le dernier auteur qui ait composé un traité en règle de géographie, et Pythéas. « Ce Pythéas, dit-il, qu'on s'étonne en vérité de voir faire tant de dupes avec des mensonges aussi grossiers que ceux-ci, par exemple : qu'il aurait parcouru à pied la Grande-Bretagne tout entière, et que le périmètre de cette île est de 40,000 stades ; sans compter ce qu'il débite encore au sujet de Thulé et de cette autre région où l'on ne rencontre plus la terre proprement dite, ni la mer, ni l'air, mais à leur place un composé de ces divers éléments, semblable au poumon marin, et dans lequel, soi-disant, la terre, la mer, en un mot tous les éléments sont tenus en suspension et comme réunis à l'aide d'un lien commun, sans qu'il soit possible à l'homme d'y poser le pied ni d'y naviguer. Et notez, ajoute Polybe, que cette matière semblable au poumon marin, Pythéas dit l'avoir vu de ses yeux, tandis qu'il avoue n'avoir parlé de tout le reste que sur ouï-dire. Puis à ce premier conte il ajoute celui-ci, qu'une fois revenu de ses voyages il parcourut encore en Europe tout le littoral de l'Océan depuis Gadira jusqu'au Tanaïs. »

Et plus loin :

« Que fait cependant Eratosthène ? Il traite Evhémère de Bergéen, et croit Pythéas, oui, Pythéas, que Dicéarque lui-même n'a pas cru! » Que Dicéarque lui-même n'a pas cru! « plaisante remarque, en vérité, ajoute Strabon; comme si

Eratosthène était tenu de se régler sur un auteur contre qui Polybe tout le premier ne cesse de diriger ses critiques! »

D'après Pline et Strabon, Pythéas dit qu'en partant de la Grande-Bretagne, il avait voyagé six jours pour arriver à Thulé et de là encore un jour pour arriver dans la mer Glaciale. D'après ces données il serait presque impossible de préciser la situation de Thulé; car on ne peut deviner la distance que Pythéas parcourait en six jours de marche, et l'on sait encore moins de quel point de la Grande-Bretagne il a pu partir.

D'après Géminus de Rhodes, la nuit aurait une durée de deux à trois heures dans ce pays; ce qui nous donnerait aujourd'hui le 65° 12′, ou 64° 13′ de latitude, les environs de Drontheim en Norvége. D'après Strabon, Pythéas serait arrivé jusqu'au 62° 30′; Cléomède dit que Pythéas parle d'une nuit de deux, trois et même quatre à cinq mois; tout cela prouverait seulement que chacun de ces écrivains était heureux d'attribuer à Pythéas sa propre opinion, qui lui était chère.

Quant à ce point que cette île n'était pas l'Islande, mais le nord de la Norvége, nous allons essayer de le prouver, d'abord d'après les assertions de Strabon, de Pline, de Cléomède, de Géminus de Rhodes, de Cosmas Indopleuste. Ces preuves, qui ne s'accordent pas avec ce que M. Vivien de Saint-Martin a exposé dans son magnifique travail tout récemment publié, seront peut-être

sujettes à controverse; mais ce qui nous paraît presque indubitablement établi, c'est que les habitants de ces contrées, avec lesquels Pythéas s'était entretenu, étaient des Touraniens, les précurseurs des Lapons et des Finnois de nos jours.

Nous en trouvons encore la confirmation dans Géminus de Rhodes. Cet auteur raconte qu'il y a dans le Nord des pays où le plus long jour a une durée de dix-sept à dix-huit heures. Il ajoute que Pythéas a vu ces contrées de ses yeux; car dans son ouvrage sur l'Océan il dit textuellement: « Les habitants de ces pays nous ont montré l'endroit où le soleil se couche; car la nuit est très-courte : elle dure à peine deux ou trois heures. »

Cosmas Indopleuste s'exprime dans les mêmes termes sur Pythéas : « Pythéas, de Massilie, nous raconte, dans son ouvrage sur l'Océan, qu'arrivé dans les pays du Nord, les habitants lui auraient montré l'endroit où le soleil se couche, de façon qu'ils n'avaient que la nuit. » Nous voyons que le premier de ces écrivains emprunte à Pythéas ce que l'auteur a dit du plus long jour, et l'autre ce qu'il a dit de la plus longue nuit. Ils ne désignent ni l'un ni l'autre le pays de Thulé.

Mais Strabon complète ces renseignements, en disant que Pythéas racontait que le plus éloigné des pays était celui de Thulé. Il n'y a donc pas de doute que Pythéas n'y soit allé lui-même, et ne se soit entretenu avec les habitants de Thulé.

Nous pensons, d'accord avec M. Koskinen, que

Pythéas, partant de la Grande-Bretagne, aurait pris une direction nord-nord-est, qu'après six jours de voyage il serait arrivé dans un pays où il aurait parlé avec les habitants. Ce pays, qui lui semblait une vaste île, comme d'ailleurs d'autres parties de la presqu'île scandinave (voir dans Pline), il l'appelle Thulé, et la plus courte nuit y était de deux à trois heures; ce qui indique que ce pays était situé au 63° ou au 64° de latitude.

Les savants d'aujourd'hui ne sont pas plus d'accord que ceux d'autrefois sur la situation du pays de Thulé. Les uns placent ce pays en Norvége, les autres en Islande. M. Koskinen est d'avis que ce pays ne pouvait être que la Norvége, et les raisons qu'il donne à l'appui de son assertion nous paraissent excellentes.

D'abord, il serait difficile d'admettre que Pythéas eût pris une direction aussi prononcée vers l'ouest. Ensuite la longueur de l'Islande n'est pas assez considérable pour qu'on y trouve des endroits auxquels les différentes longueurs de jour indiquées dans l'ouvrage de Pythéas puissent s'appliquer. Enfin nous savons positivement que l'Islande était inhabitée avant l'arrivée des Normands, et Pythéas a trouvé à Thulé des hommes avec lesquels il s'est entretenu. Il en résulte, d'après M. Koskinen, que le pays de Thulé est le nord de la Norvége d'aujourd'hui, au 64° ou au 65° de latitude.

Mais la meilleure preuve que ce pays n'était

pas l'Islande et ne pouvait être que la Norvége, nous la trouvons dans la circonstance que les hommes avec lesquels Pythéas s'était entretenu étaient des Touraniens. Cette supposition, qui paraîtra bien hardie à première vue, nous allons essayer de la prouver par les paroles de Strabon même, le plus malveillant des commentateurs de Pythéas.

Strabon dit que les habitants de ces pays appelaient les épais brouillards de la mer Glaciale (l'endroit où la terre, la mer et l'air se confondaient), les poumons marins. A un autre endroit Strabon dit textuellement : « Les peuples voisins de la zone glaciale se nourrissent de miel et de légumes, de fruits et de racines sauvages ; ceux qui ont du blé et du miel en tirent aussi leur boisson habituelle ; et, faute de jamais jouir d'un soleil sans nuages, ils portent leur blé dans de grands bâtiments couverts pour l'y battre, les pluies et le manque de soleil les empêchant naturellement de se servir comme nous d'aires découvertes. »

Ces peuples qui se servaient de cette image, *poumon de la mer*, pour désigner l'épais brouillard qui couvrait presque constamment leurs rivages, ne pouvaient être que des peuples de race touranienne. Ces images peuvent paraître bizarres à des oreilles étrangères, mais nous en trouvons d'analogues dans toutes les langues touraniennes ; ce sont là encore les derniers vestiges de leur séjour sous le soleil éclatant dela Haute-Asie.

On emploie en finnois, et aussi en magyar quelquefois, le nom de certaines parties du corps humain pour désigner certaines formes de la nature. Ainsi, par exemple, on dit le cou, l'oreille de la cataracte, le nez de la presqu'île, le foie de la montagne, la poitrine, le gosier de la mer, le cœur de la terre, le cœur du Nord, la bile du soleil, etc. Le *poumon de la mer* n'a donc pas lieu de nous surprendre.

On retrouve certainement, ici comme partout ailleurs, l'imagination vive de l'Asie, que les peuples touraniens ont conservée surtout dans leur poésie. Le gigantesque cheval du Nord des Finnois, qui était d'une taille si élevée qu'un écureuil mettait un mois pour sauter d'une de ses oreilles à l'autre; le mammouth souterrain des Tongouses, qui aurait formé des montagnes comme la taupe élève ses tertres, ainsi que le monstre à mille membres du pays des Kalmouks, dont les ossements pétrifiés forment aujourd'hui la chaîne de l'Hymalaya, tous ces êtres fabuleux ont été enfantés par la même imagination. Peut-on s'étonner après cela que leurs aïeux, rencontrés par Pythéas dans le pays de Thulé, aient parlé du poumon de la mer?

Quant aux observations sur le climat, la nourriture et les mœurs de ces habitants, certainement ceux de Thulé (Strabon les applique aux autres septentrionaux, car il ne croit pas à l'existence de Thulé), elles s'appliquent encore aux Tou-

raniens; nous allons voir comment et pourquoi.

Cette boisson, *kenchris*, fabriquée de millet et de miel, n'est pas particulière au peuple touranien; mais la circonstance que ces peuples amassent leurs blés dans de grandes maisons est une particularité finnoise. Les Finnois ne mettent pas leurs blés dans des granges, mais dans de vastes bâtiments qu'on peut chauffer afin de faire mûrir et sécher les céréales; car les pluies fréquentes et prématurées ne permettent pas au blé de mûrir en plein air.

Pour nous convaincre que cet usage ne vient pas des Scandinaves, nous n'avons qu'à lire les ordres et les édits des anciens rois de Suède, qui intiment à leurs sujets suédois d'imiter les usages finnois. Il ne faut pas non plus nous étonner si nous rencontrons, trois cents ans avant Jésus-Christ, des Finnois agriculteurs dans le nord de l'Europe, car l'agriculture était en usage chez eux, et c'est d'eux que les Suédois l'ont reçue. Les rois Gustave I^er^ et Charles IX ont fait venir des colons finnois en Ostrobotnie pour cultiver la terre, car leurs propres sujets s'y refusaient. Il est vrai que les anciennes traditions scandinaves ne parlent pas de l'agriculture des Finnois, de même qu'elles ne parlent nulle part de leurs institutions et de leur manière de vivre; mais les Jotuns, qui n'ont certainement pas été des Lapons, ne pourraient être que les proches parents des anciens Finnois.

A ceux qui nous objecteront que le mot Thulé a été examiné souvent au point de vue linguistique,

et qu'il a été reconnu tantôt comme un mot d'origine hébraïque, tantôt comme un mot d'origine irlandaise (*thual* = nord), nous répondrons, sans attacher plus d'importance qu'il ne faut à ces étymologies de circonstance, que la langue finnoise possède également des mots qui peuvent être rapprochés, tel que *tuuli* chez les Finnois, *tīl* chez les Permiens, signifiant vent. Il est possible que l'endroit où Pythéas avait abordé se soit appelé dans la langue de ce peuple *Tuulen-maa* ou *Tuuliniemi*, c'est-à-dire terre de vent ou île de vent, et que Pythéas en ait fait le fameux mot Thulé.

On rencontre encore aujourd'hui en Norvége bien des noms de lieu qui sont d'origine finnoise. A l'est de Bergen, près de l'Osterfiord, se trouve un endroit nommé Thuenes, qui autrefois était *Thulunes*, et qui pouvait être dans son origine *Thuuliniemi*; seulement cet endroit est situé bien plus au midi que le Thulé de Pythéas. Il est d'ailleurs probable que l'origine du mot Thulé restera éternellement inconnue, et que son origine finnoise n'est pas plus vraisemblable que son origine irlandaise.

Si donc les habitants de Thulé ont été des Touraniens, il n'est pas possible que ce pays fût l'Islande, et cette expression de Pythéas, ainsi que les autres traits empruntés au récit de Pythéas par Strabon, ne prouvent-ils pas plus que tout le reste que ce peuple était de race touranienne ? Pythéas a donc rencontré les aïeux des Finnois dans son voyage à Thulé.

II

LES « FENNI » ET LES « ÆSTHI » DE TACITE, ET LES « FINNOI » DE PTOLÉMÉE, N'ÉTAIENT PAS LES FINLANDAIS ET LES ESTHONIENS D'AUJOURD'HUI (1).

Il est certain que le nord et le nord-est de l'Europe ont été habités depuis la plus haute antiquité par des populations d'origine touranienne; mais nous pensons qu'on a tort de considérer les *Fenni* de Tacite et les *Fennoi* de Ptolémée comme les aïeux des Finlandais et des Esthoniens de nos jours. Si vous voulez bien le permettre, Messieurs, je vous présenterai quelques observations à l'appui de mon opinion.

Les paroles de Tacite ne peuvent guère s'appliquer aux Finlandais d'aujourd'hui ni à leurs aïeux, dont les principaux traits se reflètent si bien dans leur admirable épopée nationale, le *Kalevala*. Les paroles de Tacite : « Quant aux Fennes, ils étonnent par leur état sauvage et par leur affreuse pauvreté, » sont en contradiction formelle avec les traditions finlandaises. Et même de nos jours un savant écrivain a dit des Finnois, dans un de ses travaux les plus estimés : « les Finnois, hommes abrutis et nations déshéritées! » Pourtant

(1) Communication faite à la Société de numismatique et d'archéologie.

c'étaient ces mêmes Finnois, si maltraités par M. Eichhoff, qui ont été la cause première de la prospérité de la Suède. Les anciens rois scandinaves ont été obligés d'appeler des Finnois des côtes voisines pour cultiver le sol de leur pays, leurs propres sujets s'y refusant. Les Kvènes, peuple finnois qui habite le centre de la Suède, sont encore à l'heure qu'il est les principaux agriculteurs de cette contrée. Le fameux *Sampo*, dans le poëme du *Kalevala*, ce talisman que les deux pays de *Kaléva* et de *Pohjola* se disputaient sans cesse, n'a été probablement pas autre chose qu'un moulin, objet le plus précieux pour ces peuples éminemment cultivateurs. D'ailleurs les recherches de Castrén, de Söjgrén et de Koskinen prouvent jusqu'à l'évidence que les Finlandais ont été de tout temps un peuple doux, paisible et travailleur; car, dans leurs légendes, leur héros national, le barde *Wâinamôinen* est grand par sa sagesse, par son éloquence et par la manière merveilleuse avec laquelle il sut manier son luth, tandis que ses qualités guerrières ne jouent qu'un rôle fort secondaire. J'en prends pour témoin M. Léouzon-Leduc, ici présent, qui confirmera certainement mon observation.

Une autre preuve à l'appui de notre opinion est la grande civilisation que possédaient les Biarmiens de la mer Blanche. La Biarmie, à l'embouchure de de la Dwina, était déjà au commencement du moyen âge un centre de culture et de commerce.

A ce sujet nous n'avons qu'à consulter les récits des deux voyageurs Wulfstan et Other, récits qu'on trouve dans l'ouvrage historique du roi Alfred.

Le roi Alfred traduisit du latin en anglo-saxon l'histoire universelle d'Orose (première moitié du v^e^ siècle). Orose avait placé, au début de son ouvrage, une courte description du monde extraite d'Ethicus; c'est là qu'Alfred inséra ce qu'il put trouver de notions nouvelles sur la géographie de l'Europe. Le pays des *Béormès*, comme les appelle Other, a fait pendant des siècles le commerce le plus actif entre la Bactriane et l'Europe septentrionale. Grâce à sa position favorable à l'embouchure d'un grand fleuve, et grâce aux vastes forêts qui l'entouraient, il put conserver longtemps son indépendance menacée par les Normands et par la jeune république russe de Nowgorod. Il finit cependant par succomber, et les Nowgorodiens fondèrent, sur les ruines d'une ancienne cité finnoise, leur fameux *emporium* d'Archangel. L'importance de ce port ne cessa qu'avec la fondation de Saint-Pétersbourg par Pierre le Grand. Les documents qu'on a découverts du temps de cet empereur dans le couvent russe nommé Archangelskoï, ont montré l'importance de cette contrée. Un peuple dont les Biarmiens d'Other étaient les plus proches parents ne pouvait donc pas être une race déshéritée semblable à celle que nous décrit Tacite.

M. Koskinen, président de la société savante de Helsingfors (Finlande), nous a écrit à propos de ce même sujet, et sa lettre contient des faits de la plus grande importance, pour tous ceux qui s'intéressent aux études touraniennes.

Les Norvégiens ont appelé de tout temps les Lapons : *Finn,* tandis qu'ils appellent les Finnois proprement dits des *Kvènes*.

Il ne faut pas oublier non plus que les noms de Finn et Finland sont absolument inconnus aux habitants finnois du pays, qui s'appellent eux-mêmes *Suomi* et qui nomment leur pays *Suomalanien*. Tout porte à croire que le mot *finn* est d'origine germanique et fut appliqué aux nations touraniennes du Nord par les Germains, de même que le nom *Tchoude* est d'origine slave. Dans le courant des siècles cette dénomination s'est fixée sur les Finnois suomiens, dont le pays porte maintenant le nom de Finlande. Mais encore, au commencement du xv^e^ siècle, la dénomination officielle de ce pays était : « Osterland, » c'est-à-dire pays oriental.

Rien n'est donc moins fondé que la supposition qu'il faut chercher des Finnois partout où les auteurs anciens parlent de *Fenni*.

Il est cependant probable que les *Finns* des sagas de l'Islande, apparemment le même peuple que les *Jotuns* des sagas scandinaves, ont fait partie de la race touranienne, sans être pour cela les aïeux des Finnois actuels.

De même, il n'est pas prouvé que les *Finnoi* de

Ptolémée soient les pères des Finlandais (Finnois suomiens), des Esthoniens et des Livoniens, établis dans ces pays depuis le second siècle.

Le nom *Finn, Fenn,* avait autrefois une signification beaucoup plus étendue que de nos jours, et il prouve seulement que quelques branches de la grande famille touranienne ont pu parvenir jusqu'à l'embouchure de la Vistule, et peut-être plus à l'ouest encore. Si les empereurs romains se sont arrogé le titre triomphal de *Finnicus,* que l'on retrouve sur des anciennes monnaies, ce n'est là qu'une preuve de plus à l'appui de notre assertion.

Quant aux Finnois proprement dits, Finnois suomiens, leur migration, depuis le moyen Volga jusqu'aux lacs d'Onéga et de Ladoga, est trop bien indiquée, pour qu'on puisse supposer un détour jusqu'aux confins de la Germanie.

De même les *Œsti* de Tacite, les *Œsti* de Jornandès et les *Hæsti* de Cassiodore ne sont pas non plus les Esthoniens d'aujourd'hui. Nous n'avons qu'à suivre l'itinéraire du voyage de Wulfstan (vers la seconde moitié du IX^e^ siècle) dans l'ouvrage du roi Alfred, pour nous convaincre que les Estes de Wulfstan sont sans contredit les Prussiens, les Lithuaniens ou les Lettons ; et leur nom ne paraît signifier autre chose que peuple de l'Est, ainsi que leur pays qui est appelé *Eastland,* pays de l'est. D'ailleurs, le nom *Esthes* est aussi inconnu aux Esthoniens de nos jours que le nom *Finnes* l'est aux Finnois suomiens. Les Esthoniens sont sortis

de la tige des Tavastes, une des branches de la race finnoise-suomienne; ils n'ont pas de nom proprement dit, les Finnois les appellent : « Wirolaïset, » c'est-à-dire peuple de Wirlande (*Wiru-maa*, une partie de l'Esthonie).

Avant d'arriver à la conclusion, permettez-moi, Messieurs, de faire une petite digression pour vous donner en deux mots la subdivision de la race touranienne-altaïque selon Castrén, le plus grand savant de cette jeune science.

Les Touraniens se subdivisent en cinq branches principales :

I. Les Finnois : 1° les Finnois proprement dits; 2° les Esthoniens; 3° les Lapons.

II. Les Ougriens (Ougres) : 1° les Ostiaks; 2° les Vogouls; 3° les Magyars.

III. Les Bulgares : 1° les Mordvines; 2° les Tchérémisses; 3° les Tchouvaches.

IV. Les Permiens : 1° les Permiens proprement dits (reste des anciens Biarmiens?); 2° les Zyréniens; 3° les Votjaks.

V. Les Samoïèdes : 1° les Jurak-Samoïèdes; 2° les Tawgy-Samoïèdes; 3° les Ostjak-Samoïèdes; 4° les Kamassinces.

Les pères des Finnois n'ont donc pas habité leur séjour actuel du temps de Tacite et de Ptolémée. Et à ce sujet permettez-moi, Messieurs, de vous présenter une dernière observation qui vous paraîtra peut-être la plus concluante. Les populations qui ont occupé la Finlande et l'Esthonie avant les

Finnois-Suomiens étaient d'origine ougrienne; c'étaient des races congénères des peuples Ostiaks et Vogouls. M. Koskinen a trouvé dans sa patrie plusieurs noms de lieux, de lacs et de rivières d'origine ostiak et vogouls, ce qui prouverait la présence de cette branche altaïque dans ces contrées à une époque relativement peu reculée. Il en résulte donc que les Finnois-Suomiens et leurs frères les Esthoniens ont été précédés dans leur séjour actuel par des peuples ougriens, probablement les *Hudets* de leur tradition, et que leur assimilation avec les *Fenni* et les *Fennoi* de l'antiquité n'a pas sa raison d'être.

III

SUR LES SCYTHES D'HÉRODOTE (1).

Il y a longtemps que les savants les plus éminents ont agité la question de savoir si les Scythes d'Hérodote ont été des Slaves ou des peuples de race altaïque. M. Eichhoff entre autres a écrit là-dessus quelques pages pleines de chaleur et d'éloquence, où il cherche à démontrer la première de ces opinions (2). Tout récemment un professeur à l'université finlandaise de Helsingfors a entrepris la même tâche, et son travail sur les antiquités du peuple finnois est aussi brillant qu'instructif (3). M. Yrjö Koskinen a repris la même thèse, et son livre est rempli de faits extrêmement curieux.

Nous savons tous qu'à l'époque du grand historien d'Halicarnasse, deux grands peuples se disputèrent les riches pâturages de la Russie centrale : ces deux peuples étaient les Scythes et les Sauromates. Quant aux Scythes, ils étaient sub-

(1) Communication faite à la Société de numismatique et d'archéologie.

(2) *Essai sur l'Origine des Slaves*, par F.-G. Eichhoff, bibliothécaire de la reine, professeur de littérature étrangère à la faculté des lettres de Lyon. Lyon, 1845.

(3) *Tiedot Suomen-Suvun muinaisundesta, tutkinut ja Yliopiatolliseksi vâitôskirjaksi ulas-antanut.* Yrjö KOSKINEN. Helsingfors, 1862.

divisés en Scythes royaux, en Scythes laboureurs, en Scythes nomades et en d'autres peuples qui portaient d'autres noms, mais qu'Hérodote dit d'origine scythique. Ils occupaient les vastes plaines arrosées par le Tanaïs et par le Borysthène, et le génie grec avait réussi à fonder des villes florissantes au milieu de ces barbares. Hérodote nous décrit également la fameuse expédition du roi de Perse, qui devait échouer d'une façon misérable, grâce à la ruse et à la valeur des chefs scythes. Darius, après avoir brûlé quelques villes, comme Gélonos par exemple, est très-heureux de pouvoir se retirer avec son armée de l'autre côté de l'Ister, après avoir éprouvé en dernier lieu la résistance du vaillant peuple des Agathyrses, que Pline appelle plus tard les « Pictes (1). »

Mais à côté de ce peuple scythe, au nord du Caucase, dans les plaines qui s'étendent jusqu'aux embouchures du Rha, nous voyons le peuple belliqueux des Sauromates, qu'Hérodote considère comme issu du peuple des Amazones et des Scythes. Voici ce que dit Hérodote au sujet de cette origine :

« CX. Quant aux Sauromates, voici ce qu'on en dit. Lorsque les Grecs eurent combattu contre les Amazones, que les Scythes appellent Aiorpata, nom que les Grecs rendent en leur langue

(1) D'après M. Vivien de Saint-Martin les Agathyrses seraient les aïeux des Khazars.

par celui d'Androctones (qui tuent les hommes), car *aior*, en scythe, signifie un homme, et *pata* veut dire tuer; quand ils eurent, dis-je, remporté la victoire sur les bords du Thermodon, on raconte qu'ils emmenèrent avec eux, dans trois vaisseaux, toutes celles qu'ils avaient pu faire prisonnières. Lorsqu'on fut en pleine mer, elles attaquèrent leurs vainqueurs et les taillèrent en pièces. Mais, comme elles n'entendaient rien à la manœuvre des vaisseaux, et qu'elles ne savaient pas faire usage du gouvernail, des voiles et des rames, après qu'elles eurent tué les hommes, elles se laissèrent aller au gré des flots et des vents, et abordèrent à Cremnes, sur le Palus-Mæotis. Cremnes est du pays des Scythes libres. Les Amazones, étant descendues de leurs vaisseaux en cet endroit, avancèrent par le milieu des terres habitées; et s'étant emparées du premier haras qu'elles rencontrèrent sur leur route, elles montèrent à cheval et pillèrent les terres des Scythes.

« CXI. Les Scythes ne pouvaient deviner qui étaient ces ennemis, dont ils ne connaissaient ni le langage ni l'habit; ils ignoraient aussi de quelle nation ils étaient, et, dans leur surprise, ils n'imaginaient pas d'où ils venaient. Trompés par l'uniformité de leur taille, ils les prirent d'abord pour des hommes; et, dans cette idée, ils leur livrèrent bataille. Mais ils reconnurent, par les morts restés en leur pouvoir après le combat, que c'étaient des femmes. Ils résolurent, dans un conseil tenu à

ce sujet, de n'en plus tuer aucune, mais de leur envoyer les plus jeunes d'entre eux en aussi grand nombre qu'ils conjecturaient qu'elles pouvaient être, avec ordre d'asseoir leur camp près de celui des Amazones, de faire les mêmes choses qu'ils leur verraient faire, de ne pas combattre quand elles les attaqueraient, mais de prendre la fuite, et de s'approcher et de camper près d'elles lorsqu'elles cesseraient de les poursuivre. Les Scythes prirent cette résolution, parce qu'ils voulaient avoir des enfants de ces femmes belliqueuses.

« CXII. Les jeunes gens suivirent ces ordres : les Amazones, ayant reconnu qu'ils n'étaient pas venus pour leur faire du mal, les laissèrent tranquilles. Cependant les deux camps s'approchaient tous les jours de plus en plus. Les jeunes Scythes n'avaient, comme les Amazones, que leurs armes et leurs chevaux, et vivaient, comme elles, de chasse et de butin.

« CXIII. Vers l'heure de midi, les Amazones s'éloignaient du camp, seules ou deux à deux, pour satisfaire aux besoins de la nature. Les Scythes, s'en étant aperçus, firent la même chose. Un d'entre eux s'approcha d'une de ces Amazones isolées, et celle-ci, loin de le repousser, lui accorda ses faveurs. Comme elle ne pouvait lui parler, parce qu'ils ne s'entendaient pas l'un l'autre, elle lui dit par signes de revenir le lendemain au même endroit avec un de ses compa-

gnons, et qu'elle amènerait aussi une de ses compagnes. Le jeune Scythe, de retour au camp, y raconta son aventure; et, le jour suivant, il revint avec un autre Scythe au même endroit, où il trouva l'Amazone, qui l'attendait avec une de ses compagnes.

« CXIV. Les autres jeunes gens, instruits de cette aventure, apprivoisèrent aussi le reste des Amazones; et, ayant ensuite réuni les deux camps, ils demeurèrent ensemble, et chacun prit pour femme celle dont il avait eu d'abord les faveurs. Ces jeunes gens ne pouvaient apprendre la langue de leurs compagnes; mais les Amazones apprirent celle de leurs maris; et, lorsqu'ils commencèrent à s'entendre, les Scythes leur parlèrent ainsi : « Nous avons des parents, nous avons des « biens; menons une autre vie : réunissons-nous « au reste des Scythes, et vivons avec eux. Nous « n'aurons jamais d'autres femmes que vous. »

« Nous ne pourrions pas, répondirent les Amazones, demeurer avec les femmes de votre « pays. Leurs coutumes ne ressemblent en rien « aux nôtres : nous tirons de l'arc, nous lançons « le javelot, nous montons à cheval, et nous n'avons point appris les ouvrages propres à notre « sexe. Vos femmes ne font rien de ce que nous « venons de dire, et ne s'occupent qu'à des « ouvrages de femmes. Elles ne quittent point « leurs chariots, ne vont point à la chasse, « et même nulle part ailleurs. Nous ne pour-

« rions par conséquent jamais nous accorder « ensemble. Mais si vous voulez nous avoir pour « femmes, et montrer de la justice, allez trouver « vos pères, demandez-leur la partie de leurs « biens qui vous appartient ; revenez après l'avoir « reçue, et nous vivrons en notre particulier. »

« Les jeunes Scythes, persuadés, firent ce que souhaitaient leurs femmes ; et, lorsqu'ils eurent recueilli la portion de leur patrimoine qui leur revenait, ils les rejoignirent. Alors elles leur parlèrent ainsi : « Après vous avoir privés de vos « pères, et après les dégâts que nous avons faits « sur vos terres, nous en craindrions les suites « s'il nous fallait demeurer dans ce pays ; mais, « puisque vous voulez bien nous prendre pour « femmes, sortons-en tous d'un commun accord, « et allons nous établir au delà du Tanaïs. »

« CXVI. Les jeunes Scythes y consentirent. Ils passèrent le Tanaïs ; et, ayant marché trois jours à l'est, et autant depuis le Palus-Mæotis vers le nord, il arrivèrent dans le pays qu'ils habitent encore maintenant, et où ils fixèrent leur demeure. De là vient que les femmes des Sauromates ont conservé leurs anciennes coutumes : elles montent à cheval, et vont à la chasse, tantôt seules et tantôt avec leurs maris. Elles les accompagnent aussi à la guerre, et portent les mêmes habits qu'eux.

« CXVII. Les Sauromates font usage de la langue scythe ; mais, depuis leur origine, il ne

l'ont jamais parlée avec pureté, parce que les Amazones ne la savaient qu'imparfaitement. Quant au mariage, ils ont réglé qu'une fille ne pourrait se marier qu'elle n'eût tué un ennemi. Aussi y en a-t-il qui, ne pouvant accomplir la loi, meurent de vieillesse sans avoir été mariées (1). »

Ce peuple amazone occupe d'ailleurs une grande place chez les poëtes et chez les historiens grecs. Nous rencontrons les amazones tout d'abord comme habitant les bords de la rivière Iris, aujourd'hui Jeschil-Irmak (rivière verte), dans le pays appelé Themiskyra près du cap d'Herakleion (aujourd'hui Tscherschembi). Homère leur donne l'épithète de ἀντιάνειραι, semblables aux hommes (*Mânnergleich*). Elles sont les ennemies séculaires des héros de l'Asie-Mineure ; nous assistons à leur lutte avec Priam et les Troyens, en Phrygie, au bord de la rivière Saugaros, et avec Bellérophon en Lykie. A l'époque où Homère composait ses épopées, Themiskyra, au bord de la mer Noire, était connue comme leur seule patrie.

Eschyle et Hérodote font déjà mention des Amazones scythiques ; d'autres écrivains postérieurs les placent dans la Lybie occidentale. Il ne faut pas s'étonner si les Grecs et les Asiatiques cherchent leur séjour surtout et presque exclusivement dans le nord ; mais la position libre, indépendante des femmes choquait les Grecs. La gynai-

(1) Hérodote, traduction Emile Pessonneaux.

kokratie, qui n'a pas été un fait isolé chez les peuples septentrionaux, était une chose inouïe pour les Grecs et les Asiatiques, ainsi que les usages des peuples du Nord qui permettaient aux femmes d'accompagner leurs maris dans la guerre et de combattre à côté d'eux. Mais l'existence d'un peuple d'Amazones n'est certainement qu'une légende, et Hérodote montre tant de circonspection en le décrivant, qu'il a dû éprouver lui-même des doutes légitimes.

Les Scythes étaient donc de la même origine que les Sauromates : nul ne peut en douter après le récit d'Hérodote. Les explications que Koskinen ajoute à cette démonstration nous paraissent concluantes; « la parenté des Scythes et des Sarmates, dit Koskinen, est prouvée dans Hérodote même; qu'on lise avec attention la fable qu'il raconte sur l'origine de ces derniers. »

Ces deux peuples se sont longtemps fait la guerre; plus tard ils se sont confondus; le vaincu a probablement été absorbé par le vainqueur, et le nom de Sarmate a remplacé dans l'histoire celui de Scythe. Pendant deux cents ans ils se montrent sur les bords du Danube pour inquiéter l'empire romain, mais à l'époque des invasions des Huns ils disparaissent. Cependant les Huns sont à peine refoulés, qu'on revoit les Sarmates; on les trouve, en 488, en compagnie des Goths, et quatre-vingts ans plus tard en compagnie des Longobards envahissant l'Italie; puis leur nom disparaît de

nouveau. Se sont-ils retirés vers l'est? Se sont-ils confondus avec un autre peuple? Koskinen ne partage pas ces opinions. Il fait remarquer qu'en Europe de nouveaux noms apparaissent : Slaves, Slovènes, Scabènes, Antes, Vendes, etc. Comme autrefois les Sarmates, ils vont en avant, au bord du Danube, et Koskinen croit qu'à cette époque ils ne sont point venus de l'Asie, mais que c'étaient les anciens Sarmates. D'après. Procope (1), les Slaves et les Antes se seraient eux-mêmes appelés jadis *Spores*; et ce nom n'est qu'une autre forme produite par interversion des consonnes, du mot *Sorb, Serb, Sorab,* dont la racine est *S R B.* Koskinen pense que le *S R M* est identique au *S R B*, et que les auteurs grecs et latins ont formé de cette racine le mot *SaRm-ata,* de même qu'ils ont fait de *Kel, Gal, GaL-ata.* Le célèbre savant slave Schaffarik est du même avis.

Ajoutons que, même en admettant dans ses traits principaux le récit d'Hérodote, il résulte que les Sauromates étaient aussi bien des Scythes que les Romains sont restés Romains après l'enlèvement des Sabines. Donc les Scythes et les Sauromates d'Hérodote n'étaient point de race altaïque.

M. Eichhoff, s'appuyant sur des étymologies de mots scythiques, étymologies qui se ramènent toutes à une source äryenne, s'exprime de la manière suivante :

(1) *Bellum Goth.*, l. III, c. XIV.

« A la vue de tant de mots scythiques qui reçoivent en sanscrit une solution précise, vainement demandée à d'autres langues; à cette division indienne en trois castes, parmi lesquelles paraissent aussi les prêtres, réduits, comme chez les Perses, au rôle de mages ou de devins; à ce culte cosmogonique des éléments, à ce sacrifice volontaire des femmes, à cette tradition si remarquable qui déclare les Scythes le peuple le plus jeune, c'est-à-dire le dernier entré en Europe, et qui fixe leur arrivée au quinzième siècle avant Jésus-Christ, vers l'époque des conquêtes de Sésostris, qui refuserait de reconnaître en eux un rameau de la grande famille indo-persanne, détaché violemment de sa souche, comme l'ont été les Celtes, les Pélages, les Germains, par un invasion ou une révolte, et puis abandonné à sa nature sauvage? Qui ne croirait voir les ancêtres des Scythes descendus de l'Himalaya indien, dont la traduction latine *hiemis-locus* se retrouve dans l'esclavon *zimy-loje*, envahir les frontières de la Perse, en se mêlant aux tribus de race turque, puis traverser l'Iaxarte, longer la mer Caspienne et s'établir enfin en Europe, à la suite d'autres tribus indiennes? Qui pourrait nier l'affinité, quoique lointaine, qui les unit aux Slaves de nos jours? On a objecté leur physionomie nationale, leur configuration corporelle, telles qu'elles se trouvent décrites par Hippocrate qui les a observés de ses yeux : corps replet, flancs charnus, cheveux rares, même

taille pour tous ; et l'on a voulu en conclure que les Scythes étaient de race finnoise ou mongole, malgré le soin que met Hérodote à les distinguer des féroces Androphages et des Argippées de l'Oural, dont les traits leur semblaient si étranges. D'ailleurs la physionomie qu'il leur prête est-elle si différente de celle des Slaves pour qu'on ne puisse les leur assimiler ? On a objecté la rudesse de leurs mœurs, fondées cependant sur les croyances indiennes, altérées, défigurées sans doute par le contact des hordes barbares auxquelles ils se mêlèrent dans leur longue migration. Ces usages cruels, qui excitent avec raison l'éclatante réprobation des Slaves actuels, n'ont-ils pas d'ailleurs prévalu chez tous les peuples primitifs de l'Europe ? Et si le véridique historien détaille longuement leurs superstitions, qui ressemblent d'ailleurs à celles des Thraces, ancêtres présumés des Grecs, ne les déclare-t-il pas supérieurs à tous les barbares qui les entourent ? Ne rend-il pas pleine et sincère justice à leur frugalité, à leur courage, à leur respect pour la foi du serment, et surtout à leur piété filiale, dans ces nobles paroles qu'il prête à Idanthyrse, digne neveu du sage Anacharsis, en réponse au message insultant de Darius : « Jamais je n'ai fui devant aucun mortel ; je poursuis mes courses comme en pleine paix, n'ayant ni villes ni moissons à défendre ; mais si tu veux absolument la guerre, viens attaquer les tombeaux de nos pères et tu verras si nous saurons combattre.

Quant à ta souveraineté prétendue, nous n'avons d'autres maîtres que les dieux ! » On connaît l'issue de la lutte; la vaine course de l'armée persanne des bords du Danube à ceux du Dnieper, et de là jusqu'au Don et au Khoper, pour revenir ensuite par le Don au Dniéper, au Bug et au Danube, exténuée, affamée, décimée, sans avoir rencontré l'ennemi ; puis la marche agressive des Scythes et la fuite honteuse du grand roi. Ainsi, avant Miltiade et les Grecs, les Scythes avaient vaincu Darius.

Aux objections tirées de la figure et des mœurs, on en ajoute une autre plus grave : l'origine incertaine du nom de Scythes, sa disparition au moyen âge et son application actuelle aux Finnois, appelés Tchudes par tous les peuples slaves. Le mot Σκύθης a été interprété, comme on le sait, d'une foule de manières ; on lui a donné le sens d'archer, de nomade, d'hôte des tentes, en s'appuyant sur des analogies plus ou moins vagues. Si nous pouvions admettre que ce nom eût été inventé par ceux qui le portaient, nous trouverions dans l'indien *çuddhas*, pur, ou même dans *çakatas*, fort, une interprétation satisfaisante, mais puisque Hérodote affirme qu'il leur fut donné par les Grecs, nous devons adopter le sens du grec σκύζομαι, haïr, σκυθρὸς, haïssable, qui s'accorde d'ailleurs avec celui de l'esclavon *scud* ou *tcud*, monstre, géant. Faut-il en conclure que les Tchudes finnois sont directement issus des anciens Scythes, comme si

les Français de nos jours avaient pour seuls aïeux les Francs de Germanie ? Oublierait-on d'ailleurs la différence tranchée qu'Hérodote établit entre les Scythes de son temps et les grossières tribus du nord dont ils ne comprenaient pas même la langue ? N'est-il donc pas plus naturel de supposer que les hordes finnoises, soumises à leur puissance, reçurent successivement le nom de Scythes ou Tchudes chez les Grecs et les nations voisines qui les confondirent avec eux, jusqu'à ce qu'une invasion victorieuse rendît l'empire scythique tributaire d'un nouveau peuple, par qui ce nom, devenu un outrage, fut imposé à tous les vaincus ? Cette invasion, attestée par l'histoire, fut celle des belliqueux Sauromates, dans lesquels les Scythes dégénérés finirent par s'absorber et disparaître.

Les Sauromates, au siècle d'Hérodote, campaient à l'est du Tanaïs, des bords du Méotide jusqu'à quinze journées de marche, dans un vaste désert privé d'arbres. Ils étaient nés, selon la fable, de l'union des Scythes avec des Amazones, qui, prisonnières sur les vaisseaux grecs après la bataille du Thermodon, s'affranchirent en massacrant leurs gardiens, d'où elles reçurent le nom si expressif de Οἰόρπατα, homicides. Une opinion plus grave, rapportée par Diodore de Sicile, en fait une colonie médique, qui, du temps même de l'invasion des Scythes, traversa les gorges du Caucase, tandis qu'une colonie assyrienne fuyait vers la Paphlagonie. Cette origine se reflète dans

leurs mœurs essentiellement vagabondes et guerrières; elle explique aussi leur affinité avec les Scythes, jadis leurs voisins dans les steppes de la haute Asie, et leurs voisins encore sur les côtes du Palus. Les Sauromates d'Hérodote parlaient imparfaitement la langue scythique, ce qui indique une souche commune altérée par une greffe étrangère que nous croyons être les Thyssagètes, de race turque, anciens dominateurs de ces déserts, dont les femmes chasseresses ont bien pu donner lieu au mythe poétique des Amazones. Hérodote dit, en effet, que les Sauromates n'épousent aucune femme qui n'ait tué un ennemi, qu'ils vivent de chasse et de pillage, chevauchant à travers les plaines sans avoir ni villes ni maisons, les yeux fixés sur la Scythie qu'ils devaient un jour conquérir. Nous avons parlé de leurs fleuves : le Tanaïs, l'Oaros, le Lycos (c'est-à-dire le Don, le Khoper, le Volga), dont les noms ont un sens en indien. Quant à leur dénomination nationale Σαυρόμαται ou Σάρμαται, on a interprété la première syllabe par serpent, par chef, par désert; mais, bien que cette dernière hypothèse ne soit pas dépourvue de vraisemblance, nous trouvons plus de vraisemblance encore dans le rapprochement de l'indien *saras*, eau, qui correspond aux mots esclavons *syr*, liquide, *srb*, marécage. La seconde syllabe est généralement reconnue pour être l'indo-persan *mas* ou *mat*, homme; en latin *mas*, en esclavon *muj* ou *maj*. Ainsi le

nom de Sarmates, équivalent à l'indien *sara-mas*, à l'esclavon *syri-maj*, signifierait les hommes maritimes ou riverains du Méotide et de la mer Caspienne, comme celui des Κιμμέριοι, leurs prédécesseurs s'expliquerait par l'indien *sam-miras*, l'esclavon *so-more*, le tudesque *ki-mari*, le celtique *cyn-mor*, le latin *co-marinus*, près de la mer. Fidèles alliés des Scythes dans la guerre contre Darius, où ils ont pour chef Scopasis, ils ne jouent qu'un rôle secondaire dans Hérodote et les écrivains postérieurs, jusqu'au commencement de l'ère chrétienne où la Scythie devient Sarmatie.

C'est donc dans les Scythes et les Sarmates que nous reconnaissons les anciens conquérants du territoire occupé maintenant par les Venèdes et par les Slaves, et que nous croyons retrouver en partie les éléments de leur nationalité. Mais ce serait la borner étrangement et l'enfermer dans de mesquines limites, que de croire que ces deux seules nations, malgré l'extension de leur puissance, aient formé la souche unique d'une famille de soixante millions d'hommes. Ce serait aussi supposer à cette famille une apparition trop récente en Europe, où elle a dû suivre de si près les Celtes, les Germains, les Thraces, où nous la trouvons si largement et si solidement établie, que de lui donner pour première avant-garde les Sarmates ou même les anciens Scythes. Hérodote, notre guide fidèle, nous prête encore ici son appui,

puisque à côté de ces hordes guerrières qui chassèrent les Cimmériens maritimes, il nous montre d'autres peuples établis vers le centre, entre les Scythes auxquels ils ressemblent, sans toutefois se confondre avec eux, et les barbares du Nord dont ils diffèrent par leur configuration et par leur langue, ainsi que par des habitudes régulières qui dénotent une longue possession. Il nous montre les tribus sédentaires des Budines, des Neures, des Agathyrses, exploitant le pays qu'elles occupent comme leur légitime héritage. Non-seulement nous croyons que ces peuples, que nous allons passer en revue, appartiennent tous à la famille slavonne, mais nous adoptons volontiers l'opinion qui voit en eux les Slaves primitifs.

D'ailleurs nous retrouvons entre les peuples dont Hérodote nous dépeint les mœurs plusieurs tribus dont l'origine altaïque est manifeste.

Les Agathyrses, qui du temps d'Hérodote avaient occupé la Transylvanie d'aujourd'hui, étaient, d'après Vivien de Saint-Martin (*Nouvelles Annales de voyage*), des Khazares, et Koskinen se range de cet avis. Les Androphages et les Melanchlænes seraient, d'après Schaffärik, d'origine finnoise, car le nom des premiers est identique avec celui des Samoyèdes d'aujourd'hui, et le nom de ces derniers se décompose facilement. *Sam* signifie homme, et *jed* manger; ce rapprochement n'est qu'une mauvaise plaisanterie; la terminaison *lain* du nom des derniers paraît un suffixe finnois *an;*

on dit par exemple *Suómalainen*, *Savolainen*, etc. Kruse a mis toute son érudition au service de la même cause pour prouver que les Esthoniens d'aujourd'hui étaient les descendants des Melanchlænes. Koskinen ne partage pas entièrement cette manière de voir.

Quant aux Budins, Vivien de Saint-Martin en fait des Votes, peuple d'origine finnoise qui existe encore maintenant. Mannert en fait des Germains et Schaffärik des Slaves; chacun de ces savants pourrait être dans le vrai, mais nous pensons avec Koskinen que c'étaient des Slaves.

Quant aux Thyssagètes, Jyrques, Argippéens, Issédons, Massagètes et Arimaspes, leur origine est bien incertaine, à l'exception des Massagètes, où les conclusions de M. Eichhoff nous paraissent excellentes. Mais nous sommes obligé de protester hautement quand M. Eichhoff dit :

«Enfin, dans le Nord, végète la race finnoise, qui couvrait autrefois la moitié de l'Europe, *hommes abrutis, nations déshéritées,* parmi lesquelles les cruels Androphages rappellent les Erses du moyen âge, tandis que les noirs Mélanchlænes représentent mieux les Esthoniens actuels, qui, vêtus de noir, font paître leurs brebis noires dans les steppes septentrionales de la Russie. L'existence léthargique des Hyperboréens se retrouve de nos jours dans les Lapons, pendant que les Issédons et les Arimaspes, cachés dans leurs sombres cavernes, reproduisent le même type

sous la forme fabuleuse des nains des légendes scandinaves, et que, pour dernier trait, les Argippées, au front chauve, au nez épaté, au langage discordant et étrange, nous montrent la race jaune des Mongols, campée, dès cette époque, au pied des monts Ourals. »

D'abord les Finnois d'Hérodote ne peuvent et ne doivent pas être confondus avec les Finnois d'aujourd'hui; mais toutes ces épithètes peuvent bien s'appliquer aux *Fenni* et aux *Esthi* de Tacite et aux *Finnoi* de Ptolémée, (les *Finns* des sagas islandais), nullement aux Esthoniens et aux Finlandais d'aujourd'hui, peuple dont l'antiquité a trouvé un si éloquent interprète dans le poëme du *Kalévala*, et digne frère des Biarmiens d'Other. Koskinen réfute victorieusement toutes les objections, et prouve que les Finnois et même les Esthoniens n'ont pas été les aborigènes de leur séjour actuel. Ils ont été précédés par les Slaves, et il y a des traces manifestes dans ces pays d'une première occupation par des peuples ougriens, frères des Ostiaks et des Vogouls, les *Jotuns* des sagas scandinaves, les *Hüdets* de la tradition finlandaise. Il n'y a pas de doute que c'étaient des peuples altaïques, mais non pas les Altaïques d'aujourd'hui.

Quant aux *Sakaks*, il est certain, d'après Koskinen, que les Perses donnèrent ce nom à tous les peuples du Nord. Il est possible que c'était le nom des Altaïques de la Médie, et leurs races

congénères au nord de l'Oxus étaient des *Sakaks* sous la domination persanne, [mais les *Skolots* au bord du Pont-Euxin, ainsi que les Scythes d'Hérodote, ne doivent pas être confondus avec eux.

Quant aux Basternes qui apparurent pour la première fois en 178 avant Jésus-Christ, Koskinen les compte au nombre des Germains; il place les Roxolans au nombre des Sarmates. Les Aorses, dont on veut faire des Erses, branche du peuple mordvine,et les Siraks, quel'on voudrait assimiler aux Zyréniens et les Alains, seraient, d'après lui, des peuples iraniens. La seule chose positive est que les Scythes d'Hérodote ne sont pas de la branche altaïque, tandis que les Jirques, les Sakaks et les Aorses en font partie avec plus ou moins de vraisemblance.

Il n'y a pas de doute non plus aujourd'hui que beaucoup de ces peuples nommés par Hérodote étaient de la race hyperboréenne, race que Fr. Müller nous décrit dans son savant ouvrage. Les Hyperboréens, composés aujourd'hui de quelques tribus habitant sur les bords de la mer Arctique, s'étendaient autrefois jusqu'au cœur de l'Asie et de l'Europe (1).

(1) Fred. Muller. *Allgemeine Ethnographie.*

VIII

INFLUENCE CAPITALE EXERCÉE

SUR LES MIGRATIONS DES PEUPLES

PAR LA RACE DE LA HAUTE-ASIE.

CHAPITRE VIII.

INFLUENCE CAPITALE EXERCÉE SUR LES MIGRATIONS DES PEUPLES PAR LA RACE DE LA HAUTE-ASIE (1).

MESSIEURS,

Il y a fort peu de temps que le nom *touranien* existe pour désigner une des branches de la race de la Haute-Asie. L'origine de tous les peuples qui constituent aujourd'hui la race touranienne-altaïque fut longtemps un problème non résolu et que bien des savants considéraient comme insoluble. Des hommes éminents, appartenant à toutes les nations, se sont occupés de cette intéressante question, et le côté philologique n'a été traité nulle part avec autant d'autorité qu'en France. MM. Oppert, Lenormant, Sayous, le prince Louis-Lucien Bonaparte y ont apporté leurs lumières.

Les uns, comme MM. Oppert et Lenormant, ont cherché à reconstituer une langue mère pour les idiomes touraniens. Grâce aux recherches infatigables de ces deux savants et à celles des savants anglais Rawlinson et Sayce, la langue d'Accad ou de Sumir a surgi et a dû étonner les philologues par ses rapports avec les langues tou-

(1) Voir à ce sujet : *Allgemeine Ethnographie, von Fr. Müller. Wien*, 1873.

raniennes, rapports trop fréquents pour être regardés comme fortuits.

Les autres, comme le prince Louis-Lucien Bonaparte et M. Edouard Sayous, ont traité la question aux points de vue philologique et historique. L'un nous a donné de savantes traductions et de remarquables dissertations, l'autre une intéressante étude historique sur le principal représentant de la civilisation touranienne en Europe, sur le peuple magyar, étude qui nous retrace d'une manière frappante un épisode de la grande lutte parlementaire entre la Hongrie et l'Autriche.

N'oublions pas non plus les savants étrangers qui, surtout à Pesth, à Vienne, à Saint-Pétersbourg et à Helsingfors (en Finlande), s'efforcent constamment de soulever le voile qui cache l'antiquité des peuples touraniens. Les travaux de Hunfalvy, de Budenz, de Boller, de Kunik, de Castrén, de Sjœgrén et de Koskinen sont trop importants pour que nous n'en parlions pas ici. N'oublions pas non plus les voyages de Vámbéry, qui, pour découvrir le berceau de sa race, affronta mille dangers, surmonta mille obstacles, comme son prédécesseur le vaillant voyageur magyar Csoma de Kœrœs, qui s'enferma six ans dans un couvent du Thibet, avec l'espoir d'y faire cette précieuse découverte. Tous ces efforts ont été couronnés de succès, car nous possédons maintenant une philologie touranienne. Ces savants avaient été d'ailleurs guidés par des travaux remar-

quables dus à des hommes tels que Guignes, Pallas, Klaproth, Abel Rémusat, Stanislas Julien et le regretté M. Pauthier, auteur du magnifique ouvrage sur les voyages de Marco Polo.

Qu'il nous soit permis aujourd'hui de vous présenter un aperçu général de toutes les migrations, car la race de la Haute-Asie et particulièrement ses branches mongoles et touraniennes ont donné la première impulsion à presque toutes les migrations de la terre, ce qui sera intéressant à démontrer.

Nous divisons l'humanité en deux catégories principales :

1° Les hommes à cheveux crépus.

2° Les hommes à cheveux lisses.

Chacune de ces catégories se subdivise encore en deux parties :

1° D'une part les hommes à cheveux crépus disposés en touffes; d'autre part les hommes à cheveux crépus disposés en toison.

2° D'une part les hommes à cheveux lisses et plats; d'autre part les hommes à cheveux lisses et bouclés.

Ces subdivisions ont été inventées par Fr. Müller et plus tard appuyées par le célèbre savant Hæckel. Elles nous paraissent plus fondées que les subdivisions imaginées par le savant suédois Rétzius, car elles reposent sur la nature des cheveux et sur le caractère du langage, signes distinctifs qui se transmettent de génération en génération avec

beaucoup plus de constance que la forme du crâne.

Chacune de ces quatre catégories se divise à son tour en différentes races ; il y en a en tout douze :

1° Les Hottentots et les Papous, hommes à cheveux crépus disposés en touffes.

2° Les nègres et les Cafres, hommes à cheveux crépus disposés en toison.

3° Les Australiens, les Hyperboréens, les Américains, les Malais et les Mongols, hommes à cheveux lisses et plats.

4° Les Dravidas, les Nubiens et les Méditerranéens, hommes à cheveux lisses et bouclés.

Toutes ces races se subdivisent à leur tour en différents peuples. Il est très-rare qu'à l'identité de races corresponde l'identité d'idiomes.

Seuls, les Malais et les Cafres font exception. Tous les peuples de ces deux races parlent des idiomes issus de la même souche, ils sont donc monoglottes.

La race mongole, que Fr. Müller appelle avec beaucoup d'à-propos *la race de la Haute-Asie*, se subdivise en trois groupes d'après la langue :

1° Les Touraniens (1) ; 2° les Mongols proprement dits ; 3° les peuples à langue monosyllabique, tels que les Chinois, etc. Mais ces trois groupes de peuples ont eu tant de rapports ensemble, leur sort est souvent si intimement lié qu'il est presque impossible de les considérer séparément. La ci-

(1) Peuples altaïques. Ici nous avons maintenu l'appellation : *touranien*.

vilisation chinoise se reflète dans celle de l'empire mongol et la civilisation mongole a eu une influence capitale sur le développement des races touraniennes. Cette influence a été souvent si prépondérante, que bien des savants se sont laissé aller à prétendre que les Touraniens étaient des Mongols, et *vice versa*. Et rien n'est plus erroné que cette opinion, qui repose sur des données philologiques fort hasardées et qui sont démenties par des considérations de premier ordre.

En entreprenant ici de tracer un aperçu général des migrations des peuples, *selon les théories des savants Crawford et Fr. Müller*, nous déclarons d'avance que nous nous occuperons exclusivement des migrations qui expliquent comment les différentes couches de populations se sont superposées, et qui s'appuient sur des données solides.

Nous laisserons donc entièrement de côté les hypothèses qui font partir l'humanité d'un point central, ainsi que les migrations des peuples qui n'existent plus aujourd'hui.

Quant à l'Europe et à l'Asie, qui par le fait ne forment qu'un seul continent (la séparation par l'Oural ne pouvant être considérée comme un isolement), nous y rencontrons, outre les Malais qui l'ont quitté de bonne heure, quatre races autochthones, à savoir : la race de la Haute-Asie, occupant le centre et l'orient de ce continent; la race méditerranéenne, remplissant le midi de

l'Asie, les Indes, le nord et le nord-est de l'Afrique et l'Europe tout entière, à l'exception du nord et de quelques oasis dans le centre et dans le midi; la race dravidienne dans le midi de l'Hindoustan et la race hyperboréenne dans les contrées les plus septentrionales, le long de l'Océan arctique.

Le séjour primitif de la race mongole, plus justement appelée race de la Haute-Asie, se trouve certainement situé sur le plateau de l'Asie centrale. De là, cette race s'étendit dans toutes les directions, mais surtout vers l'est et vers le sud.

Le peuple le plus important de cette race, les Chinois, sont venus, d'après leurs propres traditions, de l'ouest, et ont occupé de prime abord les deux grands bassins du Hoang-ho et du Yang-tsé-Kiang, et on y trouve encore aujourd'hui quelques tribus autochthones : ce sont les Miaotsé. Ces peuples n'appartiennent pas à une race différente de celle des Chinois; leurs frères se rencontrent dans l'Indo-Chine. La migration des Chinois, qui a eu lieu dans la plus haute antiquité, a donc été précédée, sans aucun doute, par la migration de ces aborigènes de la Chine.

Les habitants du Japon, les Japonais de nos jours, ne sont pas non plus les autochthones de leur île; ils sont arrivés de l'Ouest. Ils y ont trouvé, d'après les découvertes les plus récentes, des habitants dont la complexion physique était toute différente de la leur. Comme dans les contrées méridionales du Japon, la peau des habitants est

plus foncée et les cheveux légèrement crépus, on peut en conclure qu'il y a eu un mélange avec une race indigène. Il ne serait pas invraisemblable que la race papoue, dont on a constaté l'existence dans les îles Philippines et dans l'île Formose, s'étendît autrefois jusqu'au Japon.

La migration de la race touranienne a dû commencer de bonne heure, car nous constatons déjà sa présence, dans le nord et le nord-est de l'Europe, du temps d'Hérodote.

Les *Fenni* et les *Esthi* de Tacite, les *Finnoi* de Ptolémée, les *Æsthi* de Jornandès et de Cassiodore, les *Jotuns* des Sagas scandinaves et les *Hudets* de la tradition finlandaise, faisaient partie de cette race, sans être pour cela les Finlandais et les Esthoniens d'aujourd'hui.

Il est possible que cette race ait occupé à une certaine époque, avant la migration des Celtes, tout le nord et le nord-est et même une partie du centre de l'Europe. Beaucoup de savants pensent que le peuple dont on a découvert tout récemment les ustensiles et les armes de pierre faisait partie de la race touranienne; nous ne sommes pas de cet avis, plus tard nous en expliquerons la raison.

L'Europe a donc été, avant l'arrivée des Indo-Germains, qui concorde avec celle des Etrusques et avec celle des Celtes, habitée par deux peuples, par les Ibériens (les Basques) au sud, et par des peuplades touraniennes au centre et au nord.

Cette présence de la race de la Haute-Asie en Europe, bien avant la migration des Aryens, fait supposer que ces peuples sont venus à une époque qui remonte à la plus haute antiquité. *Nous pensons que c'est surtout cette race de la Haute-Asie qui a donné l'impulsion aux migrations de presque tous les peuples de la terre.* Il est connu que les peuples qui font partie de cette race sont presque tous des nomades, dont l'existence dépend de la prospérité de leurs troupeaux et de la fertilité de leurs pâturages. Une seule année de disette, amenée par une sécheresse excessive ou par une épizootie, a dû suffire pour forcer ces hordes barbares à envahir les pays limitrophes et à en chasser les habitants; ceux-ci furent obligés d'exercer une pression analogue sur leurs voisins.

M. Vivien de Saint-Martin, parlant de la cause première de presque toutes les migrations, s'exprime de la manière suivante : « Cette cause première, l'érudition historique l'a retrouvée au cœur de l'Asie, où se sont produites de toute antiquité d'immenses fluctuations de hordes nomades. Quand ces grands mouvements des nomades asiatiques se sont portés à l'est, ils ont pesé sur la Chine; au sud, sur l'Iran; à l'ouest, sur l'Europe. Ce sont eux qui, dans les âges antéhistoriques, ont amené successivement en Europe sept ou huit groupes de tribus congénères qui ont formé sa population primordiale; de même que nous voyons au v^e^ siècle le déplacement des Huns

d'Attila refouler sur les provinces romaines une partie des tribus germaniques, et que sept cents ans plus tard les Mongols de Tchinghiz-Khân soulèveront jusqu'au Volga une sanglante perturbation, qui cette fois ne dépassera pas l'Europe orientale. (1) »

Figurons-nous les Aryens voisins des races de la Haute-Asie et à côté d'eux les Sémites et les Chamites, alors nous comprendrons qu'à la moindre pression exercée par les Touraniens et les Mongols sur les Aryens, ceux-ci ont dû exercer une pression semblable sur les Sémites et les Chamites. Pendant que les Chamites furent repoussés vers l'Afrique, où ils donnèrent l'impulsion à la migration des aborigènes de ce continent, les Sémites les remplacèrent dans leur ancien séjour, et les Aryens, à cette époque près de la mer Caspienne, trouvèrent l'espace libre pour s'étendre vers l'ouest et vers l'est. Là ils forcèrent d'un côté les Dravidas à reculer vers le sud, et, de l'autre côté, les Touraniens de l'Europe à se retirer vers le nord, migrations dont nous parlerons tout à l'heure.

Après cette première migration des races de la Haute-Asie qui a eu lieu, sans aucun doute, longtemps avant le commencement de la civilisation en Chine et en Egypte, nous rencontrons un second ébranlement de cette race qui a donné l'impulsion à la grande migration des peuples, que nous connaissons tous et que nous pourrons pour-

(1) Vivien de Saint-Martin. *Histoire de la Géographie*. Paris, 1874.

suivre avec beaucoup plus de certitude, car elle appartient à la période historique. La conséquence de cette dernière migration a conduit les Magyars en Europe et les Osmanlis dans leur séjour actuel. Une autre conséquence en est le mélange de peuples du cœur de l'Europe, le mouvement d'oscillation des Slaves et des Germains et la formation de la race latine.

M. Fr. Müller pense que le séjour primitif de la race méditerranéenne a été le plateau de l'Arménie, car il est impossible de poursuivre, selon lui, sa trace jusqu'au plateau central de l'Asie. Les Ibériens, les peuples du Caucase, les Chamito-Sémites ne se sont certainement détachés du tronc principal que sur le plateau de l'Arménie, tandis que les Hindous, les Slaves et les Germains ont pu le faire plus tôt.

Les Ibériens, probablement des Chamites, se séparèrent les premiers de leurs frères et envahirent l'Europe ; ils furent suivis de près par les peuplades du Caucase, qui, arrivées à cette chaîne de montagnes, y trouvèrent un obstacle difficile à surmonter. D'autres savants pensent que les peuplades du Caucase ne sont qu'un mélange de débris de peuples qui ont traversé successivement les vallées de cette chaîne de montagnes, et non pas des races distinctes. C'est une supposition qui trouve sa confirmation dans l'existence du peuple Ossète, qui n'est certainement pas autre chose que le reste d'un ancien peuple de race germanique.

Les trois autres races : les Aryens, les Sémites et les Chamites, restèrent encore longtemps voisins, ce que prouve l'intime parenté qui existe entre leurs traditions religieuses et nationales. Même après une première séparation des Aryens, les Sémites et les Chamites demeurèrent limitrophes et vécurent dans l'union la plus étroite. Cette union existait même pendant la période du développement de leur langue et ne cessa qu'au moment où un nouveau choc des hordes de la Haute-Asie jeta les Aryens une seconde fois sur eux et les sépara définitivement; les uns s'étendirent dans la vallée du Tigre et de l'Euphrate, les autres se virent contraints d'envahir l'Afrique par l'isthme de Suez.

Partout où les Sémites paraissent, nous les voyons succéder aux Chamites qui les avaient précédés dans ces différents pays ; ainsi en Mésopotamie, en Palestine, dans l'Afrique du Nord et probablement aussi en Arabie et jusqu'en Abyssinie où ils arrivèrent en traversant la mer Rouge. Presque partout les Chamites se confondirent avec les Sémites, au point de vue ethnologique, ils laissent seulement dans le caractère des peuples quelques traces de leur influence ; ainsi en Europe (en Espagne, par exemple), en Mésopotamie, en Palestine, en Abyssinie, — les Phéniciens ont été des Chamites sémitisés. Ce n'est que quand on sait que les habitants de la Mésopotamie étaient des Chamites devenus Sémites, qu'on peut s'ex-

pliquer la concordance qui existe entre la civilisation assyrio-babylonienne (sémitique), et celle de l'Égypte (chamitique).

En ce qui concerne les Indo-Européens, on a cherché tout d'abord leur séjour près des sources des fleuves Oxus et Iaxartes, sur le plateau de Pamir, probablement parce que c'est l'endroit qui est le plus rapproché de la patrie des Iraniens et des Hindous, tous deux peuples de cette race. Les Iraniens et les Hindous sont en effet les deux branches de cette grande race qui s'étendirent le plus vers l'est; ils arrivèrent chez eux par le nord-est et le nord-ouest. On a objecté à cette supposition, non sans raison, que dans toutes les langues indo-européennes de l'ouest, on ne trouvait aucune trace de mots ayant rapport à la flore et à la faune de l'Asie centrale ; au contraire, les termes pour indiquer différents arbres, tels que le bouleau, l'orme, le chêne, etc., paraissent appartenir à la plus haute antiquité de ces langues, ce qui ferait croire que leur séjour se trouvait, dans l'origine, plus à l'est et même en Europe. Plusieurs savants même transportent le séjour primitif des Indo-Européens, c'est-à-dire la station intermédiaire de leur migration, dans les plaines de la Russie, jusqu'en Lithuanie, et d'autres encore les placent plus à l'ouest de ces pays.

M. Frédéric Müller suppose que, conformément à cette opinion, le sud-est de l'Europe a été la première patrie des Indo-Européens, mais il

soutient néanmoins qu'ils ne sont point les aborigènes de ces pays, mais qu'ils y sont venus du plateau de l'Arménie à une époque fort reculée. Il est amené à cette conclusion par l'unité de race qui existe entre les Indo-Européens, les Sémites, les Chamites et les races du Caucase. Et ces derniers peuples ne sont certainement pas venus par l'ouest dans leur séjour actuel en traversant le plateau que borne la Mésopotamie au nord.

M. Fr. Müller subdivise les Indo-Européens en huit branches : les Hindous, les Iraniens, les Illyriens, les Grecs, les Itales, les Celtes, les Germains et les Slaves, qui se subdivisent encore en plusieurs groupes, selon la durée approximative de l'époque qu'ils ont passée ensemble.

Schleicher, qui s'est occupé tout particulièrement de cette question, l'expose de la façon suivante :

Il suppose tout d'abord une première scission dans la race âryenne : les Germains et les Slaves d'un côté, et les Hindous, les Iraniens, les Grecs, les Itales et les Celtes de l'autre. Il compte les Illyriens parmi les Grecs. Plus tard les Germains se séparent des Slaves et les Hindous et les Iraniens des trois autres branches, scission qui continua encore après.

M. Fr. Müller ne partage pas tout à fait cette manière de voir; il est d'avis que certains faits très-importants contredisent cette théorie. D'abord, dit-il, ce sont les Illyriens qui se séparent

des autres, ils envahissent la presqu'île du Balcan et les côtes de l'Italie, plus tard les autres se partagent en deux : d'un côté les Celtes, les Itales et les Grecs ; de l'autre, les Aryens proprement dits, les Slaves et les Germains. Les Celtes se détachent du premier groupe et vont vers l'ouest, tandis que les Itales et les Grecs restent encore longtemps ensemble ; de même les Germains se détachent des Aryens et des Slaves et se dirigent vers le nord ; enfin les Itales quittent les Grecs, et les Slaves les Aryens, qui eux-mêmes se subdivisent en Iraniens et en Hindous. Même après cette scission générale, plusieurs peuples continuèrent à avoir des rapports intimes entre eux; ainsi les Itales avec les Grecs, les Iraniens avec les Hindous, les Germains avec les Slaves, et, par suite de ces rapports, il se produisit dans la vie de ces peuples de nombreux points de ressemblance. Mais ces points de ressemblance, postérieurs à la séparation de ces peuples, ne doivent pas être confondus avec ceux qui ont précédé cette séparation, et qui sont dus à leur origine commune.

Après tous les événements dont nous venons de parler, les Indo-Européens entreprirent encore des migrations considérables.

Les Iraniens s'étendirent au loin vers l'est ; les Perses, les Kurdes, les Ossètes, les Arméniens, les Beloutches et les Afghans, ainsi que les peuples de l'antiquité, tels que les Phrygiens, les Cappadociens, etc., en font partie.

Les Hindous envahirent les Indes, où ils habitent aujourd'hui, depuis le nord jusqu'au plateau de Dekhan, à l'exception de quelques contrées montagneuses du centre.

Les Celtes s'étendirent à l'ouest et au sud-ouest, où ils refoulèrent les Ibériens ; après eux les Itales occupèrent, grâce à la prodigieuse fortune de l'empire romain, tout le sud-ouest de l'Empire, chassant les Celtes, et enfin apparurent les Germains et les Slaves, les deux plus nombreuses races des temps modernes.

Nous ne partageons pas entièrement la manière de voir de M. Fr. Müller. Nous pensons, d'accord avec M. de Hauslab, que les Aryens sont partis, en principe, tout près du plateau de Pamir, chassés de ces contrées par les Mongols et par les Touraniens (1) du centre. Ils ont été précédés dans cette migration par les Sémites et les Chamites. Leur séjour sur le plateau de l'Arménie ne peut être considéré que comme la station intermédiaire de leur grande migration, mais ils ne sont arrivés à ce séjour qu'après leur séparation en différents peuples. Tout d'abord les Hindous se sont séparés, ensuite les Iraniens, les Slaves et les Germains, ces derniers sur le plateau de l'Arménie même. Les Celtes, les Pélasges et les Grecs ont encore séjourné ensemble, et ne se sont divisés qu'en Asie-Mineure et sur les côtes de l'Helles-

(1) Confirmé tout récemment par les recherches de M. de Sachau. Professeur à l'université de Vienne.

pont. Mais les Hindous de Bacou ne sont qu'une colonie de ce peuple, fondée plus tard, et l'absence des termes d'histoire naturelle ayant rapport à la végétation de l'Asie n'est pas une preuve assez irrécusable pour fonder là-dessus des hypothèses qui pèchent par la base.

Arrivons à la grande migration des races de la Haute-Asie, et à ses suites immédiates.

Nous avons montré comment les Hindous ont envahi l'Hindoustan. La race dravidienne occupait autrefois l'Inde entière, depuis l'Himalaya jusqu'au cap Comorin et le long de l'Indus jusqu'au Beloutchistan. Refoulée par l'immigration des Aryens, elle a été obligée de se retirer peu à peu jusque vers la partie méridionale de la presqu'île indienne, et aujourd'hui elle est circonscrite sur le plateau de Dekhan. La preuve que cette race s'était réellement étendue vers le nord et le nord-ouest, comme nous l'avons indiqué, se trouve dans ce seul fait qu'un peuple de race dravidienne, les Brahuis, occupe encore aujourd'hui le Beloutchistan, et son séjour dans cette contrée ne peut être expliqué que par notre supposition.

Le commencement de la migration de la race dravidienne concorde avec l'arrivée des Aryens dans le Pendjab, c'est-à-dire qu'elle eut lieu vers l'année 2000 avant Jésus-Christ.

L'Afrique renferme à l'heure présente cinq races bien distinctes : la race méditerranéenne au nord et au nord-est jusqu'à l'équateur; les nègres dans

le Soudan; les Fouhlas enclavés dans la race nègre et formant une ligne étendue de l'est à l'ouest; les Cafres au centre jusqu'à l'équateur et au delà, et finalement les Hottentots à l'extrémité sud et sud-ouest du continent.

Nous avons vu tout à l'heure quelles ont été les raisons qui ont déterminé l'invasion de l'Afrique par les races chamitiques. Les quatre autres races sont sans contredit autochthones.

Aucune des migrations entreprises par les quatre races n'a été volontaire, elles sont toutes dues à une contrainte résultant de circonstances extérieures. C'était avant tout l'invasion considérable des races méditerranéennes, et entre celles-ci celle des peuples chamitiques, qui a forcé les aborigènes de l'Afrique à céder la place aux nouveaux venus (supérieurs à eux par leurs qualités intellectuelles et physiques), et à se retirer vers le centre et vers le sud du continent.

Le commencement de ces migrations remonte à une époque fort ancienne, époque que nous pouvons indiquer approximativement. Parmi les races chamitiques arrivées en dernier lieu, les Egyptiens ont été les derniers, car nous les rencontrons aujourd'hui habitant tout près de l'isthme de Suez, endroit par lequel la migration a eu lieu. Or, l'histoire authentique des Egyptiens remonte à l'année 4000 avant Jésus-Christ; à cette époque ils formaient déjà un Etat monarchique et centralisé, reposant sur une civilisation excessivement

développée. Supposons maintenant que cet espace de temps dont les Egyptiens ont eu besoin pour arriver à l'état de civilisation qu'ils ont comme gravé sur leurs monuments, ait été aussi court que possible, et n'embrasse pas une période de plus de mille ans, alors nous arrivons au chiffre de cinq mille années, date probable à laquelle les Egyptiens ont envahi l'Afrique.

Nous savons d'un autre côté que les Egyptiens ont été précédés dans leur marche par les Berbères (avec leur subdivision les Gouanches, race aujourd'hui éteinte), par les Bedchads, par les Somalis, par les Dancalis, par les Gallas et par d'autres tribus; il faut donc ajouter mille ans pour cette période de migration, car toutes les migrations se font d'une manière successive, et ce chiffre ne nous paraît pas exagéré.

Nous arrivons donc au moins au chiffre de 6000 ans avant Jésus-Christ, époque à laquelle nous devons fixer le commencement du mouvement des races et des peuples de l'Afrique.

Arrivons à la race nègre. Parmi les circonstances qui prouvent que les différents peuples qui constituent cette race ont entrepris de nombreuses migrations, il en est une surtout qui paraît concluante. Cette circonstance la voici : presque toutes les tribus parlent des langues complétement différentes les unes des autres. Il n'y en a que très-peu chez lesquelles on puisse découvrir un degré de parenté. Il est certain que l'esclavage a beau-

coup contribué à ces migrations, car l'esclavage n'est nullement une invention des blancs et il a été pratiqué bien avant par les noirs entre eux. Rien n'est plus commun que de voir une tribu de nègres ayant un sort analogue à celui que les Juifs et les Arméniens ont eu et ont encore dans certaines contrées de l'Europe.

Quant à la race des Fouhlas, sa propagation au milieu des races nègres prouve jusqu'à l'évidence qu'elle n'est pas autochthone dans les régions qu'elle habite maintenant. Un pareil enclavement de deux races ne peut jamais exister dans l'origine et doit faire supposer une série de migrations. Nous pensons que les Fouhlas occupèrent autrefois les contrées septentrionales de l'Afrique, au nord des nègres, peut-être les pays habités aujourd'hui par les Berbères ; de là, ils s'étendirent successivement, partant du nord-ouest, vers le territoire qu'ils occupent maintenant. Plus tard ils s'avancèrent encore plus vers l'est jusqu'en Nubie. Notre opinion repose sur la proche parenté qui existe entre les Fouhlas et la race méditerranéenne (peut-être le résultat d'un mélange), ainsi que sur plusieurs points de ressemblance existant entre les idiomes fouhlas et entre les langues chamitiques.

Les Cafres ne sont pas non plus les aborigènes des contrées qu'ils habitent maintenant. Ils étaient autrefois plus septentrionaux, et ils se sont trouvés en rapports intimes avec les peuples chamitiques

venus de l'Asie. Leur langue en fait foi. La particularité typique de ces langues cafres, leur intime parenté entre elles, est une preuve que l'époque n'est pas éloignée où elles se confondaient encore toutes dans la langue mère, et il est à supposer que les Chamites les ont trouvées dans cet état de choses. La parenté des langues cafres avec les langues chamitiques est d'un autre côté tellement manifeste, qu'elle est impossible à expliquer sans supposer une influence directe.

Les Hottentots étaient autrefois les seuls habitants du sud-est de l'Afrique, depuis le cap de Bonne-Espérance jusqu'aux 18e et 19e degrés de latitude. Ils ont été chassés de leur séjour par les Cafres. Ils se sont retirés devant leurs agresseurs, d'abord vers le sud, et ensuite le long des côtes vers le nord-ouest, jusqu'à ce qu'ils se fussent fixés définitivement dans les pays qu'ils habitent aujourd'hui.

Mais aucune race n'a entrepris tant de migrations que la race malaie. La propagation de cette race, depuis Madagascar avec l'ouest jusqu'à l'île de Pâques à l'est, depuis les îles Sandwich au nord jusqu'à la Nouvelle-Zélande au sud, est sans exemple, et pourtant cette migration a eu lieu successivement, d'île en île, ce qui est prouvé par les traditions qui règnent sur chaque île, et par les rapports de parenté qui existent entre les langues des différentes tribus. Il est certain que c'est la race dravidienne qui a donné l'impulsion à la migration des Malais.

Il est douteux si les Papoux ont entrepris des migrations. Si l'on considère qu'ils occupent presque exclusivement des îles et que leurs habitations, construites le long des côtes, ressemblent beaucoup aux pilotages découverts au fond des lacs de l'Europe centrale, on serait tenté de résoudre cette question d'une manière affirmative. Toute cette question se rattache d'ailleurs intimement à celle de l'existence d'un ancien continent, au sud de l'Asie, dont les îles sont les débris. Ce continent a-t-il été habité avant sa dépression successive, ou les îles ont-elles été peuplées peu à peu en partant d'un centre donné? nous inclinons vers la dernière manière de voir.

A l'exception des aborigènes de l'Australie, tous les autres peuples de l'univers ont entrepris des migrations plus ou moins longues. L'indigène de la Nouvelle-Hollande n'en a pas fait autant, les raisons en sont faciles à expliquer; il y en a surtout deux : la configuration de son pays et le manque absolu d'animaux domestiques et de plantes utiles ne lui permirent pas d'atteindre le degré de civilisation nécessaire à l'homme pour se rendre compte des jouissances de la vie. Le pays était d'ailleurs assez vaste pour contenir le nombre relativement restreint des habitants et pour subvenir à leurs modestes besoins.

Nous n'avons pas la prétention de soutenir que le mouvement des races touraniennes dans l'Asie centrale ait influé sur la marche des Malais, des

Papous et des aborigènes de l'Australie; il est déjà assez curieux de prouver que les Hottentots et les Cafres de l'extrémité méridionale de l'Afrique occupent leur demeure actuelle, par suite de ces puissantes convulsions qui agitèrent le centre de la vieille Asie.

Mais il n'est nullement douteux aujourd'hui que les races hyperboréennes ont été refoulées vers la mer Glaciale, que les races américaines ont envahi le nouveau monde, suivant les deux versants des Cordilières, forcées à cette double migration par les marches et les contre-marches des peuples de la Haute-Asie.

La race hyperboréenne était autrefois bien plus considérable qu'elle ne l'est maintenant; elle n'est plus qu'un faible vestige de son ancienne grandeur. Elle occupait jadis des contrées plus méridionales, et c'est la race de l'Asie centrale qui l'a refoulée vers le nord : nous en avons la preuve dans les débris des Hyperboréens qu'on trouve au nord de l'Altaï. (Nous faisons ici allusion aux Ostiaks du Iénisseï, aux Kottes et à d'autres petites tribus qui ont perdu aujourd'hui leur nationalité et se sont confondus avec leurs voisins les Touraniens, mais qui, au point de vue du langage, en diffèrent foncièrement et sont les parents des Youkagirs, des Korjaks et des Tchouktches).

En ce qui concerne le nouveau monde, les savants ont constaté que toutes ces différentes races, par lesquelles il a été habité avant l'arrivée des Euro-

péens, devaient se subdiviser en deux groupes bien distincts : les Esquimaux, jusqu'aux dernières limites du nord, et les races indiennes, jusqu'à la pointe la plus méridionale du continent. D'autres savants sont d'avis que les races indiennes doivent être subdivisées, et ces savants ne s'entendent pas sur le nombre de ces subdivisions. Peu importe; tout le monde est d'accord pour séparer les Esquimaux des Indiens et pour constater qu'ils ne sont pas les autochthones du nouveau monde, mais une migration postérieure venue de l'Asie septentrionale.

Parmi les peuples indiens, dont quelques-uns seulement peuvent être réunis par groupes au point de vue de leurs langues (car il règne en Amérique sous ce rapport la même différence que chez les nègres de l'Afrique), plusieurs ont entrepris de longues migrations. On est plus à même de suivre le courant de ces migrations en considérant les pays vers lesquels elles tendaient.

Un de ces pays, c'est, dans l'Amérique du Nord, le fertile plateau de Mexico, vers lequel les races qui s'étaient fait remarquer dans le Nord par leur civilisation et leur puissance dirigeaient leurs expéditions conquérantes. Là, nous voyons se succéder des peuples dont nous ne pouvons dire avec précision s'ils sont unis par quelques liens de parenté. Le dernier de ces immigrants, le peuple aztèque, est venu également du Nord, car nous trouvons encore aujourd'hui dans ces contrés des

races congénères, circonstance prouvée par la parenté des langues. D'après les dernières découvertes, les énormes remparts de terre que nous rencontrons dans l'Amérique du Nord proviennent d'un peuple proche parent des Aztèques du Mexique et représentent les modèles grossiers des constructions colossales de l'Amérique du centre. Étrange coïncidence, si l'on songe à leur ressemblance avec les monuments chinois et tartares de l'Asie!

Dans l'Amérique du Sud, c'était le Pérou qui était le but des migrations. Ici, on voit aussi des peuples se succéder jusqu'à ce que le dernier d'entre eux, le peuple qquichoua, ait été rencontré par les Espagnols lors de la découverte du Pérou. Comme les Aztèques du Mexique, les Qquichouas n'ont pas été non plus les fondateurs de la civilisation péruvienne; ils ont emprunté cette civilisation à un peuple appelé les Pirhouas, qui les avait précédés. Cependant il n'est pas invraisemblable que la civilisation du Mexique se rattache à celle du Pérou, les éléments de cette civilisation ayant pu passer de l'autre côté de l'isthme et s'être développés là à leur aise. Il est pourtant certain que les Mexicains et les Péruviens se trouvaient effectivement isolés et qu'ils ignoraient leurs civilisations mutuelles, absolument comme, dans l'ancien monde, la Chine et le reste de l'Asie.

A cette occasion, j'ai le regret de vous informer d'une perte bien sensible que vient de faire la

science américaine. J'apprends que M. l'abbé Brasseur de Bourbourg est mort ces jours derniers à Nice. On pouvait ne pas partager toutes ses idées, mais c'était un homme d'une haute érudition et d'une valeur incontestable, qui avait su imprimer à nos études américaines une heureuse impulsion.

Nous voyons donc, Messieurs, que presque toutes les migrations de ce globe s'enchaînent fatalement, et que la race de la Haute-Asie en fut souvent la cause première. Tous ces peuples s'ébranlaient, semblables à un amas de sable qui, reposant sur une surface inclinée, s'écoule parce qu'on a mis en mouvement un seul de ses grains.

Nous nous proposons de faire ici un cours détaillé sur la géographie et l'histoire de l'Asie centrale, espérant que le passé et le développement intellectuel d'une race qui habite depuis les îles Aléoutiennes jusqu'au Danube, depuis la presqu'île de Kola jusqu'à l'Himalaya et jusqu'à l'embouchure de Yang-tsé-Kiang, saura attirer l'attention des esprits cultivés.

L'origine et la formation de ce prodigieux empire du Milieu, qui possédait déjà une civilisation remarquable lorsque l'Occident était encore plongé dans la plus profonde barbarie ; l'histoire de l'empire mongol de l'Asie centrale, sur lequel le fameux voyageur Marco Polo a donné de si curieux détails, son origine, son enfantement laborieux et fécond, sa grandeur, qui a laissé de nombreuses traces en

Asie et qui a fait trembler la vieille Europe, sa décadence, sa chute, la cause de la formation de tant d'empires, — n'est-ce pas là, Messieurs, un sujet du plus haut intérêt?

Nous tâcherons donc de suivre pas à pas l'histoire de ces empires dans toutes leurs fluctuations, car c'est là le seul moment où presque tous les peuples de la race de la Haute-Asie se trouvèrent réunis sous un même sceptre. L'influence de ces empires sur les pays limitrophes à l'ouest et au sud s'est fait sentir jusque dans les mœurs et la langue de ces différents peuples. Tchinghiz-Khân et Tamerlan, qu'on est généralement disposé à considérer comme de barbares et cruels conquérants, avaient un côté de grandeur qui n'a jamais encore été mis assez en lumière.

L'empire mongol occasionna la fondation de l'empire hunnique; les Huns, peuple touranien, épouvantèrent pendant un siècle les races âryennes de l'Europe. Un célèbre auteur français nous a retracé d'une main de maître la grande figure de leur roi Attila, prince dont le génie est incontestable, malgré ses actes barbares, et dont nous voyons les traits idéalisés aux portes du Panthéon.

L'empire des Huns disparut, l'empire des Khazars et des Bulgares le suivit de près, et une branche peu nombreuse de la race de la Haute-Asie, le peuple magyar, venu de l'Asie comme ses frères, après avoir stationné dans les vallées boisées des monts Ourals, envahit la Dacie

et la Pannonie et y fonda un royaume florissant, qui subsiste encore de nos jours après mille années d'existence. Ce peuple sauvage, dompté enfin par le christianisme et la civilisation, sut conserver sa nationalité et sa langue, malgré les luttes incessantes avec deux courants littéraires, dont un voulut lui imposer la langue latine et l'autre l'idiome tudesque.

Aussi assistons-nous encore aujourd'hui au spectacle de cette lutte séculaire qu'un peuple est obligé de soutenir pour sauvegarder son existence, et vous comprendrez aisément, Messieurs, qu'un Hongrois fasse des vœux ardents pour que cette lutte se termine d'une manière heureuse et féconde (1).

(1) Cours d'ouverture à l'école des Langues orientales (le 20 janvier 1874.)

IX

CHOIX DE POÉSIES FINNOISES.

(*Texte en regard avec notes explicatives.*)

CHAPITRE IX

LA POÉSIE FINNOISE.

Nous publions ici un petit recueil de poésies finnoises. Ces poésies pourront servir de corollaires à la grande épopée nationale le *Kalevala*, traduite et commentée avec tant d'érudition et de goût par M. Leouzon-Leduc.

Rien ne fait mieux connaître le caractère d'une nation que ses chants populaires, vrais reflets de son passé, de sa vie de tous les jours, de ses douleurs et de ses espérances. La note mélancolique qui traverse les chants finnois nous rappelle les poésies magyares d'une façon frappante, et la parenté poétique des deux peuples contribue presque autant à établir l'unité de race, que l'histoire, l'ethnographie et la philologie. La lecture des poésies prouvera mieux que nous ne pourrions le dire la justesse de notre assertion.

TULEN SYNTY.

Hiiest on hepoisen synty.
Wapalosta warsan synty,
Tulen synty taiwahasta.
Siell'on tulta tuuwitettu,
Waaputettu walkiata,
Waskisessa wakkasessa,
Keltaisen kerin sisässä.

LA CRÉATION DU FEU.

Le cheval fut créé par Hisü,
Le soleil par Wapolo ;
Le feu est le fils du ciel.
Là-haut la flamme fut doucement bercée,
Entourée d'une ardeur éternelle,
Dans une étuve de cuivre jaune,
Dans une immense coupe d'or.

Hiisi, un des douze fils de Kaléwa, est le principe du mal.
Wapolo, le héros d'un mythe, une divinité finnoise.

KOKKO.

Tulipa kokko Turjanmaalta,
Laskixen Lapista lintu,
Jonk' ol' suu tulen palawa,
Kita kiiran lämpiäwä.
Jonk' ol silmät siiwen alla,
Näkimet selän takana,
Yxi siipi wettä wiisti,
Toinen taiwaita jakaili.
Sata miest' ol' siiwen alla,
Tuhat purston tutkamilla
Kymmenen joka kynässä.

L'AIGLE (LE VENT DU NORD).

L'aigle vient de Tourya ;
L'aigle vient de Laponie ;
Son bec est flamboyant,
Son souffle est ardent comme le vent du désert ;
Il a des yeux sous les ailes,
Des yeux aussi sur son dos.
D'une de ses ailes il touche la surface de la mer,
De l'autre le ciel.
Il y a cent guerriers sous son aile,
Mille au bout de sa queue,
Et dix cachés dans chaque tuyau de ses plumes.

« Turja, » d'après Ganander, tous les pays éloignés, méridionaux, surtout des endroits connus par la magie. Dans son origine le mot *Turjanmaa* signifie Laponie ; par le fait le mot allemand n'est qu'une traduction du mot finnois : car *Turja* signifie en allemand *Lappen*, c'est-à-dire lambeau de drap, chiffon. *Turjantunturit* est le nom des montagnes de la Norvége limitrophes de la Laponie ; *Turjan kallio* signifie esquifs norvégiens.

Ce morceau est emprunté à un recueil intitulé : *Pieniä Runoja.*

LAULAJA.

En ole runonsukua.
Enkä loihtulaulajoita.
Kuulen ulkoa runoja.
Läpi sammalen sanoja,

Läpi lauwen laulajoita.
Läpi seinän soittajoita.
Laulaisinpa, taitasinpa,
Kuin mä julkisin kylässä;
Kylän naiset naurahawat,
Piiat pilkkana pitääwät.
Jos mä lauluillen laseisin,
Wirrentyöllen työnteleisin,
Laulaisinpa lamminlùmmen,
Merenlummen, liirettäisin;
Laulaisin meret mesixi,
Merenhiekat herneheixi,
Merenruohot ruoka-puixi,

LE CHANTRE.

Je ne suis pas de la famille des Rounoya.
Je ne possède pas la magie du chant.
J'entends le son des Rouno au dehors.
Les sages sentences arrivent jusqu'à moi à travers [la mousse du mur.
Les lattes de ma chambre en résonnent.
Le ménétrier accompagne la chanson.
Je devrais chanter aussi, si j'osais, [lage.
Si je n'avais pas peur de me montrer dans le vil-
Si je ne craignais pas de faire rire les jeunes filles,
Car elles ne manqueraient pas de se moquer de
Si je chantais mes airs, [moi.
Je me laisserais entraîner à forger des rimes,
A chanter le feuillage du nénuphar
Et la plus belle fleur de l'océan;
Mes chants en miel changeraient la mer,
En fèves le sable de la mer,
L'herbe marine en arbres verts,

Merenmullat maltaisixi,
Merenkiwet kiiltäwixi,
Merentyrskyt tyynymääni,
Merenwaahet waipumaani.
Jos mä lauluillen laseisin,
Wirrentyöllen työnteleisin,
Saisin pielexet pihalle,
Tammet keski tanhualle,
Tammelle tasaiset oxat,
Joka oxalle omenan,
Omenalle kultapyörän,
Kultapyörälle käköisen.
Käköinen kukahteloopi,
Kulta suusta kumpuaapi,
Waski leuwoillen waluupi,
Hopia holahteloopi.

Les graviers du fond en beau houblon,
Et les cailloux en pierres précieuses.
Les vagues sèraient forcées de s'apaiser ;
L'écume finirait par disparaître.
Si je chantais mes airs,
Si je me laissais aller à forger des rimes,
La meule de foin viendrait à la ferme ;
Des chênes pousseraient sur mon champ ;
Aussitôt ils auraient des branches.
Sur chacune se trouverait une pomme ;
Sur chaque pomme des roues en or,
Et sur ces roues de petits coucous.
Ils chanteraient *coucou, coucou*.
L'or pur dégoutterait de leurs becs ;
Du cuivre sortirait de leur poitrine,
Qui répandrait des rivières d'argent.

Cette poésie est empruntée au recueil intitulé : *Pieĥnîâ Runoja.*

NEIJON TOIWOMINEN.

Tuo Jumala tuota miestä,
Jonka sormuxet sopisi,
Rinta-ristit kelpoasi,
Joka naija nakkajaisi!
Allös tuhma tullekkohon,
Käwin-Käntä keikuttohok,
Kuin ej tulle tuuhiammat,
Koriammat kohti käynek!
En minä sinä ikänä,
Kuunna kullan päiwänähän
Nuku nurjuxen nutulle,
Painu paikka-kukkarolle
Raja-kengälle rakastu.
Waan kuin tuttuni tulisi,
Ennen nähtyini näkyisi,
Sillen suuta suikkajaisin,
Jos ois suu suwen weressä;
Sillen kättä käppäjäisin,
Jospa käärme kämmen-päässä.
Olisko tuuli mielellissä,
Ahawainen kielellissä;
Sanan toisi, sanan weisi,
Sanan liian liikuttaisi,
Kahen rakkahan wälillä.

L'ATTENTE DE LA JEUNE FILLE.

Que Dieu m'accorde un mari
Dont la bague puisse m'aller,
Dont la parure puisse me convenir,
Un mari qui me demande de plein gré.
Mais je ne veux ni d'un sot
Ni d'un boiteux,
Si de plus beaux ne venaient pas
Pour me demander en mariage!
Jamais aussi longtemps que je vivrai,
Jamais, sous les rayons dorés de la lune,
Je ne voudrai me reposer auprès d'un étourdi.
Je ne voudrais pas d'une bourse vide,
Je n'aimerais pas les souliers troués.
Mais s'il venait, lui que je désire,
S'il se montrait, lui que j'attends,
Je le couvrirais de baisers,
Même si sa bouche était couverte de sang de loup;
Je caresserais ses mains,
Même si des serpents pendaient à ses doigts.
Ah! si le vent avait de l'intelligence,
Si la tempête avait le don de la parole,
Elle se chargerait de messages,
De messages fréquents
Entre deux amoureux.

D'après Porthan. Voir Skiöldebrand : *Voyage pittoresque au cap Nord*. Stockholm, 1805. Gœthe a fait une poésie allemande sur le sujet finnois.

NEITOISEN WALITUS.

Mikä lie minua luonnut,
Kuka kurjoa kyhännyt,
Näille päiwille pahoille,
Mokomille mielaloille?
Mahoit ennen, Emoseni
Pestä pieniä kiwiä,
Kapaloija karttusia,
Mytöstellä mättähitä,
Ennen kuin tätä tytärtä,
Tälle suurelle surulle,
Mokomille mielaloille?
Niin minun isoinen heitti,
Niin kuin wäärän wärttänänsä;
Niin on weikko wierastunna,
Kuin orawa kuiwan kuusen;
Niin sisko siwuite käypi,
Kuin kalat kiwisen rannan.
Ej ole sitä sisärtä,

LA PLAINTE DE LA JEUNE FILLE.

Qui a pu me créer, pauvre être,
Qui a pu me faire ainsi ?
Pour passer d'aussi mauvais jours,
Pour endurer tant de chagrins ?
Tu aurais mieux fait, mère chérie,
Si tu avais lavé de petites pierres,
Si tu avais emmaillotté de petits fagots de bois,
Si tu avais caressé la glèbe :
Cela eût mieux valu que caresser ta fille
Destinée aux soucis incessants
A de si grands chagrins.
Mon père m'a quittée
Comme on laisse une quenouille courbée,
Mon frère m'est devenu étranger.
Comme l'écureuil quitte un pin desséché ;
Ma sœur m'a délaissée, [blonneuse ;
Comme les poissons abandonnent une plage sa-
Je n'ai plus de sœur ;

Ej sitä emoisen lasta,
Jolle huoleni sanoisin,
Pakisin mieli pahani.
Ennen haastan halkosille,
Pakisen pajunwesoille,
Nep' ej kerro kellenkähän.

Enemp' on minulla huolta
Kuin on kuusessa käpyjä,
Petäjässä helpeheitä,
Katajassa kapseheita.
Ej ole sitä hewoista,
Parahassa pappilassa,
Joka huoleni wetäisi.
Illat itken ikkunassa,
Aamut aitan kynnyxellä,
Kuutamet kujan owella.

Ma mère n'a pas d'enfant
Auquel je puisse confier mes chagrins,
Auquel je puisse dire mes peines.
Je parlerai au bois inerte,
Je parlerai aux buissons des saules,
Ceux-là du moins ne diront à personne ce que je
[leur confierai.
J'ai de plus nombreux chagrins
Que le pin n'a de pommes,
Que le sapin n'a de fruits,
Que le genévrier n'a de bourgeons.
On ne trouverait pas un cheval
Dans l'écurie du plus beau presbytère,
Qui pourrait traîner le fardeau de mes soucis.
Le soir je pleure à ma fenêtre,
Le matin sur le seuil de la grange
Et au clair de lune à la porte du jardin.

D'après G.-H. Schröter.

NAURO JA ITKU.

Käwin minä kaunista kalliota myöten,
Hiekkarannan liewettä myöten;
Mänin minä siskoni kartanohon,
Siskopa minun syomään pani.
Söin minä palan eli puolen,
Ajattelin aina armani päälle :
« Armani makaa paarin päällä,
Teräwä miekka kaulan päälle. »
Itkisin, itkisin kullastani,
Waan en saata nauroltani;
Syvämmeni itköö, suuni nauraa,
Silmäni wettä wuotawat,
Niin kuin wirta wäkewä,
Koskest' alas mänewä.

RIRES ET PLEURS.

Je me promenais au pied d'une belle montagne,
Sur le bord de la mer couvert de sable mouvant,
J'allais à la ferme de ma sœur.
Ma sœur m'offrit à manger;
Je pris quelque chose, à peine;
Je songeais à mon fiancé.
« Le bien-aimé repose dans la bière;
Un glaive tranchant est mis auprès de lui. »
Je devrais pleurer mon bien-aimé,
Mais je ne puis à force de rire; [pleure,
Mais quand ma bouche rit, mon pauvre cœur
Mes yeux versent des larmes amères,
Semblables à la rosée qui dégoutte des feuilles,
Semblables à un torrent.

D'après G.-H. Schröter.

WERINEN POJKA.

Mistäs tulet? Mistäs tulet?
Minun Pojkain iloinen!
Meren rannalt', meren rannalt',
Muori kultasein!
Mitä sieltä tekemästä!
Minun Pojkain iloinen!
Hewostani juottamasta,
Minun Muori kultasein.
Missäs jakkius saween teit?
Pojkain iloinen!
Hewoinen tallais, hewoinen tallais
Muori kultasein!
Missäs miekkais wereen teit.
Minun Pojkain iloinen!
Tapoin ainoan weljeni,
Minun muori kultasein!
Minnekkäs siitten ite jouwut?
Minun Pojkain iloinen!
Muille maille wierahille,
Muori kultasein!
Minnekkäs wanhan isäis heität?
Pojkain iloinen!
Käykään metsässä, hakatkaan halkoja,
Elköön ikänään minua toiwokoo,
Muori kultasein!

LE FILS SANGLANT.

D'où viens-tu ? d'où viens-tu ?
Mon fils joyeux !
Du bord de la mer, du bord de la mer,
Ma petite mère d'or !
Que fis-tu là ?
Mon fils joyeux !
J'abreuvai les chevaux,
Ma petite mère d'or !
Comme ton pourpoint est couvert d'argile,
Mon fils joyeux !
Les chevaux ont trépigné, les chevaux ont trépigné,
Ma petite mère d'or !
D'où vient que ton glaive est couvert de sang ?
Mon fils joyeux !
J'ai frappé mon unique frère,
Ma petite mère d'or !
Que comptes-tu faire ? où penses-tu aller ?
Mon fils joyeux !
Loin d'ici dans des pays étrangers,
Ma petite mère d'or !
Où laisseras-tu ton vieux père ?
Mon fils joyeux !
Qu'il aille dans la forêt fendre du bois,
Qu'il ne désire plus me voir !
Ma petite mère d'or !

Mihinkäs wanhan Muoriis heität?
Pajkain iloinen
Istukaan murkassa, watwokoon tappuroita,
Elköön ikänään minua toiwokoo,
Muori kultasein!
Minnekkäs sen nuoren Muoriis heität?
Pojkain iloinen!
Käykkän koreanna, ottakaan toisen,
Elköön ikänään minua toiwokoo,
Muori kultasein!
Mihinkäs nuorem pojkais heität?
Pojkain iloinen!
Käykään koulua, kärsikään wihtoja,
Muori kultasein!
Minnekkäs sen nuoren piikais heität?
Pojkain iloinen!
Käykään metsässä, syökään marjoja,
Elköö ikänään mina toiwokoo,
Muori kultasein!
Millonkas sieltä kotian tulet?
Pojkain iloinen!
Silloin kuin päiwä pohjasta paistaa,
Muori kultasein!
Millonkas päiwä pohjasta paistaa?
Pojkain iloinen!
Silloin kuin kiwi wein päällä pyörii,
Muori kultasein!
Millonkas kiwi wein päällä pyörii?
Pojkain iloinen!

Où laisseras-tu ta vieille mère ?
Mon fils joyeux !
Qu'elle reste assise à effiler le chanvre,
Qu'elle ne désire plus me voir,
Ma petite mère d'or !
Où laisseras-tu ta jeune épouse ?
Mon fils joyeux !
Qu'elle se pare et prenne un autre.
Qu'elle ne désire plus me voir,
Ma petite mère d'or !
Où laisseras-tu ton jeune fils ?
Mon fils joyeux !
Qu'il aille à l'école sentir la verge du maître,
Ma petite mère d'or !
Où laisseras-tu ta petite fille ?
Mon fils joyeux !
Qu'elle aille dans la forêt manger des baies ;
Qu'elle ne désire plus me voir,
Ma petite mère d'or !
Quand reviendras-tu de l'étranger ?
Mon fils joyeux !
Quand le jour se lèvera au nord,
Ma petite mère d'or ?
Quand le jour se lèvera-t-il au nord ?
Mon fils joyeux !
Quand les pierres danseront sur l'eau,
Ma petite mère d'or
Quand les pierres danseront-elles sur l'eau ?
Mon fils joyeux !

Silloin kuin höyhen pohjaan painuu
Muori kultasein!
Millonkas höyhen pohjaan painuu?
Pojkain iloinen!
Silloin kuin kaikki Tuomiolle tuloo?

Minun Muori kultasein!

Quand les plumes iront au fond de l'eau,
Ma petite mère d'or!
Quand les plumes iront-elles au fond de l'eau?
Mon fils joyeux!
Quand nous paraîtrons tous devant le tribunal de
[l'Éternel,
Ma petite mère d'or!

Schröter considère cette belle romance comme une imitation d'une poésie suédoise, ou d'une ballade écossaise ou anglaise. Nous ne partageons pas cette manière de voir.

SANAT KUOLLON YLITE.

Käwi käsky taiwahasta,
Kaiken luonnon kantajasta :
« Tule tänne tuttuwani,
Astu armas ystäwäni,
Astu Amanan tyköä,
Muuta murhesta majasi !
Kyll' on jo osasi ollut,
Kyll' on ollut kyyneleitä,
Walitusta, waiwotusta.

Nyt on päällä pääsin päiwä,
Pääsö päiwistä pahoista ;
Rauta rientäpi tökösi,
Waiwoista wapaus suuri. — »
Näinpä läxi luoxe Luojan,
Kulki pojes kunniahan,
Riensi riemuhun jalohon,
Wapantehen waelsi,
Elämästä surkiasta,
Näistä mailman majoista.

ÉPITAPHE.

Un ordre partit du ciel
Envoyé par celui qui gouverne le monde :
« Viens ici, mon fils,
Entre, mon fidèle ami !
Entre, toi qui viens d'Ormono,
Quitte ta demeure remplie de soucis.
Tu as assez souffert sur terre,
Tu as assez versé de larmes,
Tu as proféré assez de plaintes et poussé assez de
[gémissements ;
Voilà le jour de la liberté,
L'heure de la délivrance a sonné,
La paix céleste descend auprès de toi,
Le Rédempteur a exaucé ta prière. »
Voyez, c'est ici qu'il alla rejoindre son créateur,
C'est ici qu'il s'achemina vers le bonheur,
Vers les joies célestes,
S'approchant de l'heureuse délivrance,
Quittant cette triste vie,
Cette demeure terrestre.

Cette épitaphe est la fin d'un chant lugubre composé par un paysan finnois, appelé Paul Remes, à l'occasion de la mort de son frère. Imprimé à Abo, 1765. (D'après Porthan)

X

VOCABULAIRE ABRÉGÉ ONGRO-FINNOIS.

CHAPITRE X

VOCABULAIRE ABRÉGÉ ONGRO-FINNOIS.

Voici les lettres que nous avons adoptées pour toutes les langues du groupe ongro-finnois, hormis le magyar, et qui s'écartent de l'orthographe ordinaire :

$\bar{t}$ prononciation mouillée.
$\bar{l}$ de même.
$\bar{d}$ de même.
$\bar{s}$ *ch* français.
$\bar{c}$ *tch* (comme dans le mot anglais *matche*).
$\bar{a}$ *a* long et profond.

Le *s* hongrois se prononce comme *ch*.

sz	*s*.
cz	*tsé*.
cs	*tch* dans *matche*.

ty, ny, gy, ly sont des sons mouillés.
y finnois se prononce comme *u* (*ü* allemand).

FINNOIS (Suomi).	ESTHONIEN.	LAPON.	R IEN .	VOTJAK.	MORDWIN.	TCHÉRÉMISSE	OSTIAK.	VOGOUL.	MAGYAR.
Ajan *chasser*,							aidadem		
Ala *en bas*,	al	wuolé	un (ul-)		alo	ylnä	it, itl		alá
							ā̆mp		eb *chien*
				anai *mère*.			ā̆na, ā̆ne		anya
Appi *beau-père*,							up, ŏp		apos, ip, ipa.
Äima *l'aiguille*,		wuopp				ĭm	ĭndep, jĕn-dep		
			jem	wen					
Äkä *haine*,					ag	ag kjanem	chanem		csend *repos*
							chŏdem		hál (*pernoctare*)
							chŏjem		hamv *cendres*.
								chont	had *guerre*.
							chouttem		szalad *s'enfuir*.
							chŭla		korom *suie*.
							chŭlac		holló *corbeau*.
									csoport *se réunir*.
		čak	cjukort				sun̆		zug, szög *coin*.
Elän *vie*,	ellan	ällam	ola		erän	ilem	ŭdem		él *vie*.
Emä *mère*,							ĭma, ĭmi *femme*		eme *femelle*.
Enempi, enin *plus, le plus*,							ēne, ūna ēnt *grand*		ennyi *autant*.
							ēnmen, ānmem.		nö *croître augmenter*.
			una						
Esi *devant*,				odyg.			odeñ, ateñ		

FINNOIS (Suomi).	ESTHONIEN.	LAPON.	ZIRÉNIEN.	VOTJAK.	MORDWIN.	TCHÉRÉMISSE.	OSTIAK.	VOGOUL.	MAGYAR.
							adēn, *le* 1er *de tous*		
Haastan *parler*,						šaištem	jāstem		jósol *prédire*.
Haju *odeur*,									szag.
Hapain *aigre*,			šome						savanyu.
Harakka *il trompe*	harrak					šapa			csal.
Harja *crinière*,									
Harmaa *gris*,							sur		serény.
Häpiä *honteux*,									szürke.
									szégyen *honte*.
Heinä *foin*,		suoine				jäng			széna.
Henki *âme*,	heng	hägge							
Herään *s'éveiller*.	ärran								serken *évéillé*.
					kuz				hág *grimpe*.
							xŏdap		háló *filet*.
							xumpo		hab *onde*.
							kump		
Hierran *frotter*,									súrol *frotter*.
Hiilt *charbon*,						syy			
Hiiri *souris*,	hiir		šyr						egér.
Hilja *doucement, lentement*,	hila	hiljost							szelid.
Hirmu *terreur*,									irtozat.
Hirvi *cerf*,	harv	sarv							szarvas.
							ogguj		hug *sœur cadette*.
Hyvä *bon*,	hüvva						jem		jó.
Ilta *soir*,							itu		(*est*).
Imen *sucer*,							emem		emik.
Isä *père*,		acce, tatte	ataï			ätä	ata		atya.
Ja'an, jaka *partager*,	jaggan	juogam	juka				jukan *part*		szak.
Jalka *pied*.	jalg	juolgge				jal (jol)			gyalog *à pied*.

FINNOIS (Suomi).	ESTHONIEN.	LAPON.	ZIRÉNIEN.	VOTJAK	MORDWIN.	TCHÉRÉMISSE	OSTIAK.	VOGOUL.	MADGYAR.
Jako *part*,			juka	juket			jukan(*part*)		szak.
Jää *glace*,		jägna	ji			ĭ	jenk		jég.
Jälsi *aubier*,							elle, ül		
							jantxem		jaték *jeu*.
							jantkem		
Jätän *délaisser*,			kota			kodem	ĕdem		
							eidem		
Joki *petite rivière*,		joga					jeaga		
Joutsen *cygne*,		njukča	jus			jychše	chodaň		hattyú.
							(chotteň)		
Joutsi *arc*,			vudz			jouchš	jōgot		iv.
Juuri *racine*	juur						turt		gyökér.
Juon *boire*,	joon	jugam	jun			jyäm			inni.
		guolle	žer			jur	jert *pluie*		
Kala,	kalla		kal			kol	chutj		hal *poisson*.
							kagert *cigogne blanche*		gagó.
Kalma *cadavre*,							chadem		hal *mourir*.
Kaivan *creuser*,							kainem		kút *puits*.
Kaksi,	kaks	knekt	kyk		karto	kokt	kăt	ĥita	két *ou* ket *deux*.
Katson,			azja			uzam	ujem *voir*, *savoir*		
Kauka *long*,	kaugas	kukkes	kuzj			kuža	choū		hosszú.
						kac *amère*			keserü.
Kauuan *porter*,	kauuan	goddam			kaudan	kaudem			hordani.
			kar *faire*						gyár, *fabrique*.
							xarzagan		karoly *milan* (*oiseau*).
Käsi *main*,	kässi	giette	ki		ked	kit	ket, kōt		kéz *main*.

FINNOIS (Suomi).	ESTHONIEN.	LAPON.	ZIRÉNIEN.	VOTJAK.	MORDWIN.	TCHÉRÉMISSE	OSTIAK.	VOGOUL.	MADGYAR.
Ken, kä,	käng, king		kömsoulier		kem	kem			
Kepiä,							kabak, ke-ne, kannex		könnyü *léger.*
Kesä *été,*	kess a	gaesse	gozem			kängaz			
			ker *poutre*						gerenda *poutre.*
					vickine	Izi			kicsiny *petit.*
Kieli *langue,*	kéel	kiäl	kyy (kyl)				ket		
Kierrän *retourner,*							keredem, kirrigdem		
Kierrän *tourner,*	kiren	gärdam	garta				kercdem		kerék *roue.*
Kiilän *briller,*									csillag.
Kiljun *crier,*		giljom					kjelem *pleurer*		sirni.
Kimsi *six,*	kims	gut	krait		koto	kut	chüt	kimmsi	hat.
Kipu *maladie,*							keze, köze, kice, kod, küde		
					kiskeviande				hús.
Kirjá (*bigarré*),			ser						
Kirves *hache,*			ger						
Kiskou *retirer,*			kyska				kossem		húz.
Kivi *pierre,*	kirvi	kedke			kev	ky	kew, keu,		kö.
Kiviou *plier ensemble,*			vara *coudre*			orgem	kaux, koux iirem		varr.
						kjanem *reposer*	chanem		csend.
Koi, koito *aurore,*		guokso	kya				chuntj		hajnal.
		godem	kolja *délaisser*		kadam	kodem	kijem		hagy,
		galga	kolä *il le faut*			keles			kell.

FINNOIS (Suomi).	ESTHONIEN.	LAPON.	ZIRÉNIEN.	VOTJAK.	MORDWIN.	TCHÉRÉMISSE	OSTIAK.	VOGOUL.	MADGYAR.
						kolt *envoyer*			küld.
Koko *beaucoup,*	kokko *à la fois*					kogo *grand*			sok.
Kolme *trois,*	kolme	golm		kumnt	kolmo	kum	chudem	kurum	három.
Kommo *creux,*									komor *sombre.*
			kora *prier*						kér.
			korsja *chercher.*						keres.
			kós						
Konti *fémur,*									hós *héros.*
Kota *maison,*		goatta				kuda			csont *os.*
							xot, kat xuos, xus, kunnai, kumaji		ház.
									könyök.
Koria *gracieux,*			soria						
Korkia *haut,*							keres		(magos.)
Köysi *corde,*	käüts, köis		gez						kötél.
							kuttep *milieu*		közép.
Kuiva *sec.*	kiuv	goikes	kos						
Kuka *qui?*	eäke	gutte	kod		ko, na	ky	koje		ki.
Kun *lune, mois,*	ku				kov				hó *mois.*
Kuolen,	kolen		kula *mourir*		kulan	kolem			holott *mort.*
Kuori *écorce,*	koor	kar	kyrs						
Kurku *gorge,*	kurk	kirs, karas	gorys			kargas	kar		torok.
Kuulen *entendre,*	gulam	kolen	kyla		kulän	kolam	chüdem		hall.
Kuuma *chaud,*	keer		köz			koz	chüt		hev.
Kuusi *sapin,*			kvatj						
Kuusi *six,*		gutta, kut			kōta	kuda-t, kut	küt kut *milieu*	kot, kut	hat. közép.

FINNOIS (Suomi).	ESTHONIEN.	LAPON.	ZIRÉNIEN.	VOTJAK.	MORDWIN.	TCHÉRÉMISSE.	OSTIAK.	VOGOUL.	MADGYAR.
Kuva *image*,	kujo	köv							kép.
Kylma *froid*,	kiilm	galmes	kyrs			kyžem	chodzem		hüves, hideg.
Kynä *plume*,						pon			
Kynsi *ongle*,			kyz			kiž	kunč		
Kynsi *griffe*,			kyz	gyzy		kidé, kyrym *doigt de la main*	kimé		köröm.
Kyty *beau-frère*,							kïda		
			kyzj *vingt*				chūs, kōs		húsz.
Lähden *sortir*,	lähhän		lokta			lähtem	lattem		
Lehti *lettre*,							libet, lipet		levél.
Liemi *soupe*,	leem	lema lämä				lem			lé,
Liika *superflu*,	liig	like							legg (*préfixe du superlatif*).
Maa *terre, pays*,	ma		mu			mülanda			
Maksa *foie*,	maks, mas	muekse	mus			mochš	mūgot		máj.
Marja *baie*,							mōrak, murax, morenk		mogy.
Menen *aller*,	minnema		muna		molän	miem	menem		menni.
Mesi *miel*,	messi		ma			my	mag		méz.
Mesiäinen *l'abeille*,			mazy			mychs			méh.
							mēlek *chaud, dégèle*		meleg *chaud*.
							meredem		márt. merit *plonger*.
							met, metta		mély *profond*.
							meg *terre*		mező *champ*.
							mösek		macska *chat*.
					mänel				meny *ciel*.

FINNOIS (Suomi).	ESTHONIEN.	LAPON.	ZIRÉNIÈN.	VOTJAK.	MORDWIN.	TCHÉRÉMISSE	OSTIAK.	VOGOUL.	MADGYAR.
					malav *auprès de* mel				mellé
Mieli, *sens, esprit,*	miäl								
Miksi *jusqu'*,	miks				mik				még.
Miniä *bru,*	minni minnia	manje	monj				menj		meny.
		mäna				minges			mögé *derrière.*
							mönt, mänt	madun	monda *conte.*
Murennan *casser,*							mürtem		marczól.
							nai *feu, jour*		nap *soleil.*
Neitsi *jeune fille,*	neitsi	ni	nyy				nen, ne, ni		nö.
Nimi *nom,*	nimmi		nim		läm	lim	nem		név.
Neljä *quatre,*		njeljä	njolj		nilä	nil-t, nil	njeta, neda	nil, nille	négy.
Nuolen *lécher,*			njula			nulem	enjadlem		nyal.
			ener				inár		nyereg *selle.*
Oikia *juste,*	oige								igen *oui.*
Oksa *branche,*	oks	äkse	un			uks			ág.
									okád
Oksennan *vomir,*							äxtem		
							essig, essix		ös *vieillard.*
							eissig		
Olen *être,*	ollen		ola		yläm	olam	udem		vagyon.
Orja *esclave,*				var			ort		
Ovi *porte,*							au		ajto.
Paha *mauvais,*	pahha	baha							boszú
Pala *morceau,*		puola					pul		fal.
Paras *le meilleur,*		buorro	bur			paremem *guérir*			

FINNOIS (Suomi).	ESTHONIEN.	LAPON.	ZIRÉNIEN.	VOTJAK.	MORDWIN.	TCHÉRÉMISSE	OSTIAK.	VOGOUL.	MADGYAR.
Pask *ordure*,			pask, past				pakj, patj		fos.
							pegmem		fagy, fazik.
							geler		
Pata *chaudron*,						pat	put		fazék.
Pää *tête*,	pä, pea				prä				fö, fej.
Päästän *lâcher*,							estem, astem, estim		
Pelkään *craindre*,		boalam	pola		pälän				fél.
Perä *le derrière*,							pir		far.
Pesen *laver*,						moškam	pusem		mos.
		beäle	peĭ	pel		peleš	pet, peĭ		fül *oreille*.
							pegda, pegde		fekete *noir*.
							peg *un autre*		más.
Pidän *saisir*,			kuta	kuto		kožem	kattem		
Pilvi *nuage*,	pilv	palv	pii (pil)			pil	pitleng		felhö.
Poika *garçon*,	poig, poeg		pi				poch		fiú.
						poš *mauvaise odeur*			büz, posz.
Poski *joue*,	pösk						pochtem		pofa.
Povi *sein*,	pou						pogos		
Puhun *souffler*,							puem		fú.
Punon *de fil*,							punttem		fon *filer*.
Pura *le foret*,							por, par		furó.
							poi *riche*		bö.
		pane, ban	pinj			py	penk *dent*		fog.
Puoli *moitié*,	pool	beäle	pöö		pel	pele	pĕlek		fél.
Puu *arbre*,	pu		pu			pu			fa.
Pyörin *se tourner*,	pören		pöva			pörem			
Ruis *blé*,							oros		

FINNOIS (Suomi).	ESTHONIEN.	LAPON.	ZIRÉNIEN.	VOTJAK.	MORDWIN.	TCHÉRÉMISSE	OSTIAK.	VOGOUL.	MADGYAR.
Saivar *lente*,	saerted	eoros	sero						serke.
Sarvi *corne*,		čoarve	sjur			čur			szarv.
Seitsemän *sept*,		tsetsem	sizim		sizem	šimit, šim	sabet,sebet	sata, soat	hét (*de* set).
Silmä *œil*,		čalbme	sin	sin		sinzä	sem		szem.
Soukka *étroit*,									szük.
Suolo *sel*,			suo				sat		só.
Suu *bouche*,							tut, tut		száj.
Suuri *grand*,							ár *beaucoup*		ár *prix*.
Sydän(syän)*cœur*,	sudde		sjöläm		sädy	šym	semm		szív.
Syli *fil*,			sy			šel	tel		szál,
Syys, syksy, *automne*,						šize	sugus, sus		ösz.
							sei *son*		szó *parole*.
			zarny	zarni		sörtne	sorna, sarna		arany. *or*.
			šarem *sec*				sorom		szárasz.
						šuka			sok *beaucoup*.
Talvi *hiver*,	talv	talve	töö (töl)		tel	tele	tütlech (teda, tede)		tél.
Tarax *grue*,							tora	turi	daru.
							tas *marchandise*		tözs *commerce*.
							tavax *poulet*		tyuk *poule*.
Täi *pou*,			toi				teudem		tetü.
Täysi *plein*,	täüs, täis	teuvas	tyr				tet		telyes.

FINNOIS (Suomi).	ESTHONIEN.	LAPON.	ZIRÉNIEN.	VOTIAK.	MORDWIN.	TCHÉRÉMISSE	OSTIAK.	VOGOUL.	MADGYAR.
Tie *chemin*,	te		tui		tol	tol	tūt		út.
Tuli *feu*,	tulli	täl							tüz.
Tuuli *vent*,	tuul		töö (töl-)						szél.
							taven		tavasz *printemps*.
			ty				teu, toux		tó *lac*.
							teben		tév *erreur*.
		surjära					tēner	dun	egér *souris*.
			don				tin	lul	dij *prix*.
			lol				tit *esprit*		lél *âme*.
							tui, toi		uj *doigt*.
							tunt, tont		lud *oie*.
Uin *nager*,	joon	vuoijam	uia				udjem		uszni.
Ukko *homme marié, vieillard*,							ika, iga, iki		agg.
Uni *dormir*,		odem		um		ōm	ōdam		alom *sommeil*.
Usko *foi, croyance*,	usk		eski						eskü *serment*.
						užam *voir*	ujem		vizs-gál.
Val-ha *mensonge*,	volsem								csal.
Vares *corbeau*,							varnai		varju.
Väki *force*,	väggi	vekses *fort*					veg		
Vävy *gendre*,							ven		vö.
Vätkään *jeter*,					vidän	ydem			vet.
Veitsi *couteau*,							kize	kēze, kacex	kés.
Velka *dette*,							arent		
Veri *sang*,	verri	var	ver		vär	ver	ver		vér.
Vesi *eau*,	vessi		va		väd	vid			viz.
Vien *prendre*,							vejem		vesz.
Vien *mener, conduire*,			vaja				vejem		visz.
Vickas *joyeux*,									vig.

FINNOIS (Suomi).	ESTHONIEN.	LAPON.	ZIRÉNIEN.	VOTJAK.	MORDWIN.	TCHÉRÉMISSE	OSTIAK.	VOGOUL.	MADGYAR.
Viisi *cinq*,	viis	vit	vit		văte	viz-it	vet	ăt	öt.
			vööl (völ)	val			tau		ló *cheval*.
Voi *beurre*,	voi	vuoi	vyi				voi		vaj.
Vuosi *année*,							ot, ōt, aẗ		
Vyö *ceinture*,	vö	auve							öv.
Ydin *moelle*,			vem	vyjun			vēdem, vē-dem		velö.
Yksi *un*,	üks	aft (auft)	ötik		văike	ik	it, ei, egid	aku, aukua	egy.
Yli *le supérieur*,	ülle	all *haut*	jyy		udalo	viljka			
Yö *nuit*,	ö	igja	voi		vă	jut	át		éj (1).

(1) Au moment où je corrige les épreuves de mon vocabulaire, je reçois communication de deux publications du plus haut intérêt : 1° DONNER, *Vergleichendes Wôrterbuch der Finnisch-Ugrischen Sprachen I.* Helsingfors, 1874; et 2° BUDENZ *Magyar-Ugor Osszehasonlito szótar*. Pesten, 1874. Il était trop tard pour en tirer profit, et j'ai dû me borner aux données que les ouvrages de Castrén, Boller et Hunfalvy m'avaient fournies.

TABLE DES MATIÈRES.

DÉDICACE. v

AVANT-PROPOS VII

I. — Sur le berceau du peuple magyar. 1

II. — Migrations des Finnois de l'Ouest..... 25

III. — La civilisation chez les anciens Altaïques (les Tchoudes, les Biarmiens, les Khazars et les Ouïgours) 39

IV. — Sur l'appellation *Touranien* et sur les avantages qu'il y aurait de lui substituer celui d'*Altaïque*..... 51

V. — La déformation du crâne chez les anciens peuples d'origine altaïque..... 59

VI. — Les peuples altaïques en Babylonie..... 75

VII. — Antiquités tonraniennes..... 87

VIII. — Influence capitale exercée sur les migrations des peuples par la race de la Haute-Asie..... 129

IX. — Choix de poésies finnoises (texte en regard)..... 159

X. — Vocabulaire abrégé ongro-finnois..... 187

Paris. — Imp. Jules Le Clere et Cie, rue Cassette, 29.

ERRATA

Pages 187 et 189, au lieu de *ongro* lisez *ougro*.
— 192 à 200 — *madgyar* — *magyar*.
— 200 — *osszehasonlito* — *összehasonlito*.
Table des matières, au lieu de *Antiquités tonraniennes*, lisez *Antiquités touraniennes*.

NOTA. En dépit du soin que nous avons mis à relire nos épreuves, on trouvera quelques fautes dans notre vocabulaire. Nous espérons qu'on voudra bien nous les pardonner en faveur des difficultés que présente l'impression d'un pareil travail.